ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME ONZIEME.

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

SUITE DU VOYAGE de Dom GEORGES JUAN & de Dom ANTONIO DE ULLOA.

CHAPITRE V.

Les Aſtronomes débarquent dans la baye de Manta : Deſcription de cette baye : Pêches des Mantas : Ils arrivent à Guiaquil, fondation de cette ville : Sa Deſcription : Incommodités de la nouvelle ville : Des bâtiments : Gouvernement civil : Gouvernement

77780

ecclésiastique : Des habitants : Température du climat : Habillement des femmes : Causes du peu de richesses de Guiaquil : Incommodités de l'hiver dans ce pays : Description du Cacaotier : Du fruit de cet arbre.

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

Les Astronomes débaquent dans la baye de Manta.

TOUTES choses étant préparées pour le départ des Astronomes, ils s'embarquerent à bord du S. Christophe, commandé par le Capitaine Dom Juan Manuel Morel, le 21 de Février 1736, & le lendemain ils mirent à la voile ; mais n'ayant que très peu de vent, & toujours variable, ils ne perdirent la terre de vue que le 26 au soleil couchant. Le 9 de Mars, vers trois heures du matin, ils jetterent l'ancre dans la baye de Manta, avec le dessein d'examiner cette côte, pour reconnoître si, en commençant leur premiere base dans une des plaines voisines de la mer, ils pourroient continuer leurs suites de triangles sur les montagnes jusques près de Quito.

En conséquence ils descendirent sur le rivage le 6 au soir, & se rendirent au village de Monte-Christo, environ à trois lieues de la côte, mais ils reconnurent bien-tôt qu'il étoit

impoſſible d'y faire aucunes opérations géométriques, parce que le pays étoit exceſſivement montagneux, & preſque tout couvert d'arbres d'une hauteur prodigieuſe ; obſtacle inſurmontable pour leur projet. Ils ſe déterminerent donc à pourſuivre leur voyage juſqu'à Guiaquil, pour ſe rendre enſuite à Quito ; mais Meſſieurs Bouguer & de la Condamine, jugeant qu'il ſeroit néceſſaire de demeurer quelque temps à Guiaquil, parce que la ſaiſon n'étoit pas convenable pour aller avec les Mules de Gueranda aux montagnes, réſolurent de s'y arrêter, & d'employer leur temps le plus avantageuſement qu'il ſeroit poſſible, en déterminant le lieu où l'Equateur coupe la côte : en faiſant des obſervations ſur les longueurs du pendule, & ſur d'autres objets auſſi importants. ULLOA. Chap. V. An. 1736.

La Baye de Manta étoit autrefois remarquable par une pêche de perles très conſidérable, mais elle a été diſcontinuée depuis quelque temps, parce que les habitants n'ont pas aſſez d'intelligence pour acheter les Négres qu'on y employe. Cette baye a pris probablement ſon nom de la Deſcription de cette baye. Pêches des Mantas.

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

grande quantité de Mantas qu'on y trouve ; les habitants Indiens étant particuliérement employés à la pêche de ce poiſſon, qu'ils ſalent & tranſportent dans les provinces intérieures. Les Européens admirent leur dextérité à cette ſorte de pêche qu'ils font en jettant dans la mer une piéce de bois pareille à celles dont on ſe ſert pour les baliſes, d'environ quinze ou dix-huit pieds de long, & de près d'un pied de diametre. Ce morceau de bois ſuffit pour ſoutenir le poids d'un filet qu'on met en travers ſur une des extrémités, pendant qu'un Indien ſe tient debout ſur l'autre. Sur ce batiment chancellant, il ſe met en mer à l'aide d'une ſeule rame, & s'avance environ à une demi-lieue, où il jette ſon filet. Un autre Indien le ſuit ſur un pareil morceau de bois, prend le bout de la corde attachée à l'une des extrémités du filet, qui par ce moyen ſe trouve étendu dans la mer : les deux Indiens retournent vers la terre, où leurs camarades les attendent pour tirer le filet ſur le rivage. Rien n'eſt plus étonnant que de voir la dextérité & l'agilité des Indiens pour entretenir l'équilibre ſur ces bois roulants. L'agi-

tation de la mer les oblige de changer continuellement de ſituation, & de faire toutes ſortes de mouvements de corps ; mais ce qui augmente encore la difficulté, c'eſt que l'Indien eſt obligé en même temps d'avoir attention à ſa rame & à ſon filet pour le tirer vers la terre. Il arrive quelquefois, mais rarement, que les Indiens tombent de leurs piéces de bois, mais comme ils ſont excellents nageurs, ils la regagnent bien-tôt, & en un inſtant ils ſe retrouvent dans leur premiere poſture.

Ils arrivent à Guiaquil.

Le 13 de Mars, les Académiciens quitterent la baye de Manta, & cotoyerent le rivage juſqu'à l'Iſle de la Plata. Le 18, ils jetterent l'ancre à l'embouchure de la riviere Tumbez, où ils demeurerent juſqu'au 20, qu'ils remirent à la voile vers ſix heures du matin, & le 25 à cinq heures du ſoir ils débarquerent à Guiaquil.

Fondation de cette ville.

Quoiqu'on n'ait rien de certain ſur le temps de la fondation de Guiaquil, on regarde généralement cette ville comme la ſeconde d'origine Eſpagnole, tant dans la province de même nom que dans le Royaume du Pérou. Il paroît par d'anciens regiſtres, con-

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

ſervés dans les archives, qu'elle fut la premiere bâtie, après San-Miguel de Piura, fondée en 1532, & comme Lima, autrement nommée *Los Royes*, ou Remac, fut fondé en 1534, ou ſuivant quelques-autres en 1535; on peut mettre l'établiſſement de Guiaquil entre ces deux années. La ſplendeur que cette ville avoit acquiſe ſous le premier Gouverneur Belalcazar ne fut pas de longue durée; elle ſouffrit pluſieurs attaques furieuſes, & fut enſuite entiérement détruite par les Indiens du voiſinage, mais en 1537, elle fut rebâtie par le Capitaine François de Orellana. La premiere ſituation de Guiaquil étoit dans la baye de Charapoto, un peu au nord de l'endroit où eſt actuellement le village de Monte-Chriſto: mais on l'a miſe depuis, où elle eſt à préſent ſur le rivage occidental de la riviere de même nom, à 2 dégrés 11 minutes 21 ſecondes de latitude méridionale. Quand Orellana changea la premiere ſituation de cette ville, elle fut bâtie ſur le penchant d'une montagne, nommée Cerrillo-Nerde, qu'on appelle préſentement Ciudad-Vieja, ou la vieille ville. Les habitants ſe voyant reſſerrés d'un

côté par la montagne, & de l'autre par les ravins que les chutes d'eaux avoient formés, réſolurent, ſans abandonner entiérement la place, de conſtruire la principale partie de la ville à la diſtance de cinq ou ſix cents toiſes, ce qui fut commencé en 1693 : mais pour conſerver la communication avec l'ancienne, ils firent un pont de bois d'environ cent toiſes de long, ce qui les mit à couvert des inconvénients des ravins, & l'intervalle ayant été rempli par de petites maiſons, l'ancienne & la nouvelle ville ſont préſentement réunies.

ULLOA. Chap V. An. 1736.

Guiaquil eſt fort étendu, & occupe un eſpace de près d'une demi-lieue de longueur, ſur le bord de la riviere, depuis la partie la plus baſſe de la vieille ville, juſqu'à la partie la plus élevée de la nouvelle ; mais la largeur n'eſt pas proportionnée, parce que chacun déſire avoir ſa maiſon près de la riviere, tant parce que la ſituation en eſt plus agréable, que pour jouir des vents rafraîchiſſants qu'on y recherche en été avec d'autant plus d'ardeur qu'ils ſont très rares dans ce pays.

Sa deſcription.

Toutes les maiſons des deux villes

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

sont conſtruites en bois; il y en a beaucoup de couvertes en tuile, mais la plus grande partie de celles de la vieille ville ne ſont couvertes que de chaume: cependant pour prévenir les accidents du feu qui y a fait de grands ravages en diverſes occaſions, il eſt préſentement défendu d'employer ces ſortes de couvertures. Pluſieurs de ces embraſements ſont arrivés par la méchanceté des Négres, qui, pour ſe venger de quelques punitions que leurs maîtres leur avoient fait ſouffrir, ont jetté pendant la nuit du feu ſur ces toits, ce qui a ruiné non-ſeulement les objets immédiats de leur vengeance, mais encore la plus grande partie des habitants.

Quoique les maiſons, comme nous l'avons dit, ſoient toutes bâties en bois, elles ſont en général grandes & belles: elles n'ont qu'un ſeul étage: le derriere du raiz de chauſſée ſert de magaſin, & ſur le devant on voit des boutiques de toutes eſpeces, avec de grands portiques qui ſervent de paſſage durant l'hiver, parce que les autres parties des rues ſont abſolument impraticables.

Pour ſe mieux garantir du feu, que

les habitants ont tant de raison de craindre, les cuisines sont à douze ou quinze pas des maisons, auxquelles elles communiquent par le moyen de longues galleries ouvertes, qui ressemblent à des ponts; mais ces galleries sont bâties si légérement que sur la moindre apparence de feu à la cuisine, on les démolit en un instant, & la maison est garantie. Les personnes distinguées ou riches habitent les appartements hauts, & on laisse les chambres basses pour les étrangers, qui y vont trafiquer, ou qui passent par cette ville avec leurs marchandises.

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

En hiver, il n'est pas possible de traverser à pied ni à cheval le terrein sur lequel est bâti la nouvelle ville, ni les savannahs qui sont dans le voisinage, d'autant que le sol n'est qu'une espece de craye spongieuse si unie, qu'il n'y a aucun écoulement pour les eaux, & que dès les premieres pluies, tout ce terrein n'est plus qu'un bourbier continuel. Aussi depuis le commencement des pluies jusqu'à la fin de l'hiver, on ne peut passer dans les endroits qui ne sont pas couverts par les portiques, autrement que sur de

Incommodités de la nouvelle ville.

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

larges planches qu'on jette d'un endroit à l'autre : mais elles deviennent bien-tôt très gliſſantes, & l'on tombe fréquemment dans le bourbier. Le retour de l'été fait évaporer promptement les eaux, & le terrein eſt bientôt deſſéché : mais l'ancienne ville n'a pas ces déſavantages, parce qu'elle eſt bâtie ſur un fonds de gravier, toujours ſolide. Guiaquil eſt défendu par trois forts, dont il y en a deux ſur la riviere près de la ville, & le troiſieme, qui eſt derriere, ſert à garder l'entrée du ravin. Ils ſont conſtruits ſuivant la méthode moderne de fortifier, mais avant qu'on les eût élevés, il n'y avoit qu'une plate-forme, qui eſt toujours demeurée dans la vieille ville. Ces forts ſont bâtis de grandes piéces d'un bois très dur, dont on a auſſi formé différentes paliſſades, & il a l'avantage de conſerver cette dureté tant ſous les eaux que dans la boue, ce qui eſt très bon pour le pays, & pour l'uſage auquel on l'applique. Avant qu'on eût élevé ces fortifications, Guiaquil fut pris par des Corſaires Européens en 1686 & en 1709 : mais les derniers durent leur ſuccès à la trahiſon d'un Mulâtre

qui, pour se venger de quelques particuliers, conduisit les ennemis par une ruelle détournée, dont on ne se méfioit pas, enforte que les habitants étant surpris ne purent se mettre en défense. ULLOA. Chap. V. An. 1736.

Des bâtiments.

Tous les couvents & toutes les Eglises sont de bois, excepté dans l'ancienne ville où celle de San-Domingo est de pierre, parce que la solidité du terrein dans cette partie est suffisante pour soutenir des bâtiments de cette espece. Dans la nouvelle ville, outre l'Eglise paroissiale, il y a les couvents des Augustins & des Franciscains, avec le college des Jésuites: mais les membres de ces communautés sont en petit nombre, à cause de leur peu de revenu. Il y a aussi un hôpital, où l'on ne trouve d'autres secours que celui du logement.

Gouvernement civil.

La ville & sa juriſdiction sont soumises au Corrégidor, qui est nommé par le Roi, & qui change tous les cinq ans. Quoiqu'il soit subordonné au Président & à l'audience de Quito, il nomme des Lieutenants dans les différents départements de sa juriſdiction, & pour la police & le gouvernement civil, Guiaquil a des Alcaldes & des

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

Regidors ordinaires. Les revenus ſont adminiſtrés par un Tréſorier & par un Directeur, qui reçoivent les tributs des Indiens, les droits ſur les marchandiſes d'importation & d'exportation, & les taxes ſur les denrées qui y ſont conſommées, ou qui ne ſont que paſſer.

Gouvernement eccléſiaſtique.

Pour le gouvernement eccléſiaſtique, il y a un Grand-Vicaire de l'Evêque de Quito, qui ordinairement eſt auſſi Curé de la ville. Guiaquil à proportion de ſa grandeur, contient autant d'habitants qu'aucune autre ville de toute l'Amérique, & l'affluence continuelle des étrangers qui y ſont attirés par le commerce, contribue beaucoup à en augmenter le nombre, qu'on évalue à vingt mille perſonnes. La plus grande partie des meilleures familles ſont des Européens, qui s'y ſont mariés: il y a auſſi quelques riches Créoles, & les autres habitants ſont des différentes Caſtes que nous avons fait connoître, en parlant des autres villes.

Des habitants.

Les habitants en état de porter les armes, ſont partagés en compagnies de milice, ſuivant leur rang & leur Caſte, afin d'être en état de défendre

leur ville & leurs biens dans l'occasion. L'une de ces compagnies, entiérement composée d'Européens, & qu'on nomme la Compagnie étrangere, est la plus nombreuse, & celle qui a le plus d'apparence dans toute cette milice. Sans aucun égard pour les différences qui peuvent naître de leurs richesses ou de leur état civil, ils se mettent sous les armes, & rendent l'obéissance convenable à leurs Officiers, qu'ils choisissent eux-mêmes de leur propre corps, particuliérement entre ceux qui ont servi en Europe, & qui sont par conséquent les plus expérimentés dans l'art militaire. Le Corrégidor est le Commandant en chef, & il a sous lui un Colonel & un Major pour discipliner les autres compagnies.

Température du climat.

Quoique la chaleur de Guiaquil soit égale à celle de Panama & de Carthagene, le climat en est remarquable par la couleur particuliere à l'espece humaine. Un Auteur a donné à ce canton le nom de Pays-bas équinoctiaux, à cause de la ressemblance qu'il a avec les Pays-bas d'Europe; mais il mérite encore le même nom par cette singularité, que tous

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

les naturels, excepté ceux qui viennent d'un mélange de diverſes races, ont des couleurs fraîches & de ſi beaux traits qu'ils ſurpaſſent tous les habitants de la province de Quito, & même de tout le Pérou. On remarque particuliérement deux phénomènes qu'on n'a pas encore bien expliqués: l'un que malgré la chaleur du climat, les naturels ne ſont pas de couleur tannée: l'autre, que quoique les Eſpagnols n'ayent pas en général une auſſi belle carnation que les autres nations ſeptentrionales, les enfants qui naiſſent à Guiaquil de meres Eſpagnoles y ont une très belle peau. Quelques-uns en attribuent la cauſe aux vapeurs qui s'élevent de la riviere voiſine, mais cette raiſon n'eſt nullement ſatisfaiſante, puiſque d'autres villes jouiſſent du même avantage, ſans que le teint des habitants en reçoive aucun changement, au lieu que dans celle-ci les beaux teints ſont les plus communs, & que les enfants y ont ordinairement les cheveux & les ſourcils clairs, avec un très beau viſage.

Outre ces avantages, dont il ſemble que la nature ait voulu favoriſer

les habitants de Guiaquil, ils sont en général très bienfaits & ont beaucoup de politesse; aussi plusieurs Européens, qui n'avoient dessein que d'y séjourner très peu de temps, s'y sont mariés & établis, sans y avoir été attirés par la fortune immense des femmes qu'ils ont épousées, comme dans les autres villes du même pays, puisque les habitants de Guiaquil ne sont nullement renommés pour leurs richesses. ULLOA. Chap. V. An. 1736.

L'habillement des femmes de Guiaquil ressemble beaucoup à celui des femmes de Panama, excepté quand elles vont faire des visites, ou quand elles en reçoivent. Au lieu du Pollera, elles portent un faldellin, qui n'est pas plus long que le Pollera, mais il est ouvert par-devant: les côtés croisent l'un sur l'autre, & il est chargé d'ornements avec profusion. Il est garni de falbalas d'une étoffe plus riche, qui ont près d'un pied & demi de large, & bordés de belles dentelles, ou de franges d'or, ou de rubans, disposés avec tant d'élégance, que cet ajustement est extrêmement riche & noble. Quand elles sortent sans voile, elles portent un mantelet léger de couleur brune, bordé de larges bandes de Habillement des femmes.

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

velours noir, mais ſans dentelles ni autres ornements. Outre les colliers & les bracelets, elles ont auſſi des roſaires ou chapelets auſſi riches qu'à Panama, & non-ſeulement elles chargent leurs oreilles de pendants, de brillants, mais elles y joignent des touffes de ſoye noire, environ de la groſſeur d'une aveline, ſi remplies de joyaux que l'éclat en eſt éblouiſſant.

Cauſes du peu de richeſſes de Guiaquil.

A juger de cette ville par ſon commerce, un étranger la croiroit beaucoup plus riche qu'elle ne l'eſt réellement. Cette médiocrité vient en partie des deux pillages qu'elle a ſoufferts, & en partie des incendies qui l'ont totalement ruinée. Quoique les maiſons ne ſoient que de bois, ainſi que nous l'avons déja remarqué, & qu'il ne coute que la peine de le couper, & de le conduire à la ville; cependant les frais d'une maiſon un peu apparente montent juſqu'à quinze ou vingt mille écus, parce que le ſalaire des ouvriers y eſt d'un prix exceſſif, & que le fer s'y vend très cher. Les Européens, quand ils ont fait une fortune honnête en cette ville, & qu'ils n'ont pas de biens-fonds qui les y retiennent, ſe retirent à Lima, ou

dans quelque autre ville du Pérou, afin de pouvoir faire valoir leur bien avec plus de sureté. ULLOA. Chap. V. An. 1736.

A Guiaquil, l'hiver commence dans le mois de Décembre, quelquefois dès les premiers jours, d'autrefois au milieu ou à la fin, & dure jusqu'au mois d'Avril ou de Mai. Pendant cette saison, il semble que les éléments, les insectes, & toutes sortes de vermines se soient ligués contre l'espece humaine. La chaleur est excessive, la pluie tombe jour & nuit, accompagnée de fréquents & furieux orages, de tonneres & d'éclairs, ensorte que tout paroît conspirer à jetter l'effroi dans l'ame des habitants. La riviere de même nom, & toutes celles qu'elle reçoit dans son cours, se débordent & mettent tout le plat pays sous les eaux. Lorsque le calme dure quelque temps, ils soupirent après les vents rafraîchissants, & des légions innombrables d'insectes & de vermisseaux infestent l'air & le terrein, de façon à ne pouvoir presque les supporter. Incommodités de l'hiver dans ce pays.

On trouve dans ce pays un grand nombre de Cacaotiers, qui en général ont dix-huit à vingt pieds de hauteur. Cet arbre pousse quatre ou cinq Description du Cacaotier.

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

tiges dès la terre, ſuivant le plus ou le moins de force de la racine qui les produit : ces tiges ont ordinairement quatre à cinq pouces de diametre ; mais la premiere pouſſe vient dans une direction oblique, enſorte que les branches s'étendent de toutes parts ſéparément les unes des autres. La feuille a quatre ou cinq pouces de long, & trois ou quatre de large. Elle eſt fort unie, douce, & ſe termine en pointe, comme celle de l'Oranger de la Chine ; mais la couleur en eſt différente : le Cacaotier qui a beaucoup moins de feuilles, eſt d'un verd obſcur, & n'a rien de ſemblable à l'éclat de l'Oranger. Les gouſſes qui contiennent le Cacao ſont attachées aux tiges, de même qu'aux menues branches. Elles commencent par une fleur blanche qui n'eſt pas fort large, & dont les piſtilles contiennent l'embryon de la gouſſe, qui croît juſqu'à la longueur de ſix ou ſept pouces, ſur quatre ou cinq de large, & reſſemble aſſés par la forme à un Concombre. Elle eſt canellée ſuivant ſa longueur, mais plus profondément que le Concombre. Ces gouſſes n'ont pas toujours les mêmes dimenſions, & ne ſont pas propor-

tionnées à la tige & aux branches ſur leſquelles elles viennent en forme d'excroiſſance : quelques-unes ſont beaucoup plus petites, & il n'eſt pas extraordinaire d'en voir une de la plus petite taille ſur le tronc, pendant qu'on en trouve une autre d'une groſſeur extraordinaire à l'extrêmité d'une des plus petites branches ; mais il faut remarquer que quand deux gouſſes ſe touchent, l'une attire tout le ſuc nourricier, & croît aux dépens de l'autre.

Du fruit de cet arbre.

Tant que la gouſſe croît, elle eſt toujours de couleur verte, à peu près comme celle de la feuille ; mais quand elle arrive à maturité, elle devient peu-à-peu de couleur jaune. La peau, ou coquille qui la couvre eſt mince, unie & claire. Quand le fruit eſt parfaitement mûr, on le cueille & on le coupe par tranches : la chair en eſt blanche & pleine de jus, avec de petits grains rangés régulierement. Ils n'ont pas alors beaucoup plus de conſiſtance que le reſte de la chair ; ils ſont ſeulement plus blancs, & renfermés dans une membrane très fine, remplie d'une liqueur ſemblable à du lait, mais tranſparente & un peu viſqueu-

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

se : on le mange alors de même que les autres fruits. Le goût est doux, tirant un peu sur l'acide ; mais on prétend dans le pays que ce fruit occasionne des fievres. La couleur jaune de la gousse indique que le cacao commence à se nourir de sa propre substance pour acquérir plus de consistance. Alors les grains commencent à se remplir, la couleur brillante se ternit peu-à-peu, jusqu'à ce que ces grains soient parvenus à leur maturité ; & quand le jaune est entiérement changé en brun obscur, c'est une indication qu'il est temps de cueillir le cacao. On trouve alors la peau d'environ deux lignes d'épaisseur, & chacun des grains est renfermé dans un compartiment, formé par les membranes transverfales de la gousse. Quand le fruit est cueilli, on l'ouvre pour en tirer les grains, qu'on met sécher à l'air sur des peaux destinées à cet usage, ou plus ordinairement sur des feuilles de Vijahuas. Quand ils sont bien secs, on les met dans des sacs de cuir pour les porter aux marchés, & on les vend par charges dont chacune pese quatre-ving-une livres. Le prix de cette marchandise

varie beaucoup ; quelquefois la charge ne coûte que ſept ou huit réales, quoique la dépenſe pour les recueillir excede ce prix ; mais en général on la vend quinze ou vingt francs, & elle augmente beaucoup dans le temps où la flotte vient à Guiaquil. ULLOA. Chap. V. An. 1736.

Le cacaotier donne du fruit deux fois par an, en égale quantité, & auſſi bon l'un que l'autre. On eſtime que dans la juriſdiction de Guiaquil on en recueille tous les ans au moins cinquante mille charges. Cet arbre ſe plaît tellement dans l'eau, qu'il faut que le terrein où il eſt planté devienne comme un bourbier ; & s'il manque d'humidité, il périt en peu de temps. Il faut auſſi avoir attention de le planter à l'ombre, ou au moins de façon qu'il ſoit garanti des rayons perpendiculaires du ſoleil ; on le met ordinairement près de quelques grands arbres à l'ombre deſquels il croît & fleurit. Il n'y a aucun terroir plus propre à la culture des cacaotiers que celui de Guiaquil, dont le canton eſt preſque tout en ſavannhas ou larges plaines couvertes d'eau en hiver, & arroſées par des canaux durant l'été, avec beaucoup de grands ar-

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

bres propres à donner l'ombrage néceſſaire aux cacaotiers.

CHAPITRE VI.

Diſtance par eau de Guiaquil à la douane de Babahoyo : Temps qu'on emploie à cette navigation : Largeur de la riviere de Guiaquil : Beauté des bords de cette riviere : Matériaux & conſtruction des maiſons de campagne : Quels appartements on y occupe : Adreſſe des habitants à conduire leurs canots : Deſcription des Balzas ou Radeaux : Leur uſage : Leur conſtruction : Charges qu'ils peuvent porter : Maniere de les conduire : Abondance de poiſſon dans la riviere de Guiaquil : Pêches des Indiens : Des Alligators ou Caïmans : Leurs pontes, & comment ils écloſent : Deſcription des Gallinazos : Voracité des Alligators : Comment on les détruit.

Diſtance par eau de Guiaquil à la Douanne de Babahoyo.

LA partie navigable de la riviere de Guiaquil s'étend depuis la ville juſqu'à la douane de Babahoyo,

qui eſt le lieu du déchargement pour les marchandiſes. Ceux qui ont long-temps fréquenté ce pays ont partagé cette diſtance en vingt portées ſuivant les différentes ſinuoſités de la riviere, qui eſt fort tortueuſe ; mais en comptant juſqu'à Caracol où l'on débarque en hiver, il y a vingt-quatre portées, dont la plus longue, qui eſt la troiſieme en venant de la ville, peut avoir environ deux lieues & demie d'étendue. Les autres n'ont pas plus d'une lieue ; enſorte qu'en meſurant la diſtance par eau de Guiaquil à la douane, on trouvera vingt-quatre lieues & demie, & juſqu'à Caracol, vingt-huit & demie.

Temps qu'on employe à cette navigation.

On eſt plus ou moins long-temps à faire ce voyage, ſuivant la différence des ſaiſons, & ſuivant le bâtiment dont on fait uſage. En hiver un chata emploie ordinairement huit jours de Guiaquil à Caracol en remontant la riviere, au lieu qu'il ne faut que deux jours pour deſcendre de Caracol à Guiaquil. En été un canot léger remonte en trois marées, & deſcend en moins de deux. Il en eſt de même à proportion pour tous

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

les autres bâtiments, qui emploient beaucoup plus de temps à cauſe du courant de la riviere, à remonter qu'à deſcendre.

La diſtance de Guiaquil à Iſla-Verde, ſituée à l'embouchure de la riviere, dans la baie de Puna, eſt eſtimée par les Pilotes d'environ huit lieues: elle eſt partagée comme l'autre partie en portées; & l'on compte trois lieues d'Iſla-Verde à Puna. Ainſi toute la diſtance de Caracol, où l'on remonte le plus haut dans la riviere, juſqu'à Puna eſt de trente-ſept lieues & demie.

Largeur de la riviere de Guiaquil.

L'embouchure de la riviere à Iſla-Verde eſt d'une lieue de longueur, & elle a même quelque choſe de plus à Guiaquil; mais elle eſt plus étroite au deſſus, où elle ſe trouve reſſerrée par les montagnes, & forme diverſes criques, ou anſes.

En été la marée monte juſqu'à la douane, retient la vîteſſe du courant, & par conſéquent fait enfler la riviere; mais en hiver, le courant étant plus fort & plus rapide, on ne remarque l'accroiſſement de l'eau que dans les portées voiſines de Guiaquil; & il arrive toujours trois ou quatre fois

fois par an que par la grande vîteſſe du courant les marées ſont imperceptibles.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

La principale cauſe du gonflement de la riviere vient des torrents qui tombent des Cordillieres. Quoique les pluies ſoient fréquentes, la plus grande partie des eaux qu'elles fourniſſent eſt reçue dans les lacs, ou s'arrête dans les plaines, enſorte que l'accroiſſement de la riviere paroît venir entiérement de celles qui deſcendent des montagnes.

Les bords de cette riviere, de même que ceux des anſes & des canaux, ſont ornés de maiſons de campagne, & des cabanes du menu peuple de toutes les caſtes, qui y trouve toute la commodité néceſſaire pour la pêche & pour l'agriculture. Les eſpaces intermédiaires ſont remplis de halliers ſi bien variés, qu'il ſeroit très difficile à l'art d'imiter les beautés des payſages qui y ſont formés par la nature.

Beauté des bords de cette riviere.

Les roſeaux, ou cannes ſont les principaux matériaux & les plus communs dont on ſe ſert pour les bâtiments près de ces rivieres. On en fait uſage pour toutes les parties intérieu-

Matériaux & conſtruction des maiſons de campagne.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

res, telles que les murs, les planchers, & les rampes des eſcaliers. Toute la différence qu'on trouve dans les plus grandes maiſons, eſt que quelques-unes des principales pieces ſont de bois. Pour bâtir, on commence par enfoncer en terre huit, dix ou douze pieces de bois, plus ou moins, ſuivant l'étendue de la maiſon; elles ſont fourchues par l'extrêmité ſupérieure, & d'une hauteur convenable, parce que tous les appartements ſont au premier étage, & qu'on ne fait aucun logement au raiz de chauſſée. On poſe des poutres en travers ſur ces poteaux fourchus, à la hauteur de douze ou quinze pieds de terre. Sur ces poutres on diſpoſe les cannes, de façon qu'elles forment comme un rang de ſolives, qui ſervent à porter un plancher de ſemblables cannes, leſquelles ont un pied & demi de largeur; ce qui eſt auſſi beau & auſſi ſolide qu'un plancher en bois. Les diſtributions des différentes pieces ſont de la même matiere; mais les murs extérieurs ſont ordinairement treilliſſés pour donner un libre paſſage à l'air. Dans les grandes maiſons, les principales poutres ſont de bois, les ſo-

liveaux de cannes, avec d'autres plus petites qui les traverſent, & l'on met par-deſſus tout des feuilles de vijahua. Ainſi une maiſon ſe conſtruit à peu de frais, quoiqu'elle contienne toutes les commodités néceſſaires. Pour les pauvres gens, le travail d'un ſeul homme ſuffit à leur former une habitation : il ſe rend dans un petit canot à une anſe ; coupe dans le bois le plus proche autant de cannes, de vijahuas, & de Béjucos qu'il en a beſoin ; apporte le tout ſur le rivage ; fait un balza ou train, ſur lequel il charge ſes autres matériaux, & deſcend la riviere, juſqu'à l'endroit où il veut élever ſa cabane. Il commence enſuite ſon ouvrage, en attachant avec des béjucos les parties qui ſont ordinairement chevillées, & en peu de jours il a fini ſon bâtiment. Quelques-unes de ces cabanes ont autant d'étendue que les maiſons de bois

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

Dans toutes ces maiſons, de même que dans celles de la plus grande partie de la Juriſdiction de Guiaquil, le deſſous eſt entiérement ouvert, & expoſé à tous les vents ſans aucun mur, ni clôture, à l'exception des poteaux qui portent le bâtiment. On

Quels appartements on occupe.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

les disposé ainsi parce que quelque dépense qu'on pût faire pour les raiz de chaussée, ils ne seroient jamais d'aucun usage en hiver, où tout le pays n'est qu'un bourbier continu. Cependant en quelques endroits qui ne sont pas exposés aux inondations, il y a des pieces par bas, avec des murs & des distributions, comme dans les autres appartements.

Adresse des habitants à conduire leurs canots.

Tous les habitants ont des canots pour passer d'une maison à une autre; & ils sont si adroits à les conduire, qu'une petite fille se met seule dans un de ces esquifs, quoiqu'il soit si léger & si petit que quelqu'un moins adroit le renverseroit seulement en y marchant. Elle s'en sert à traverser les courants les plus rapides, ce qu'un bon marinier, qui n'y seroit pas habitué, ne pourroit faire qu'avec beaucoup de difficulté.

Les pluies continuelles de l'hiver, & la légereté des matériaux dont les maisons sont construites, obligent de les réparer tous les étés, & il faut rebâtir entierement chaque année celles des pauvres gens, qui sont les plus basses, particulierement les parties formées de cannes, de bejucos

& de vijahuas ; mais les poteaux qui ſervent de fondements demeurent toujours ſur pied, & en état de recevoir de nouveaux matériaux. ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

Les bâtiments dont on ſe ſert ſur cette riviere ſont les chatas, les canots, & les balzas ou radeaux, dont le nom fait connoître la nature, ſans enſeigner la méthode de les conſtruire, que ces Indiens ignorants dans les arts & dans les ſciences ont appriſe par le beſoin.

Ces balzas, qu'ils appellent Jangadas, ſont compoſés de cinq, ſept ou neuf fortes pieces d'un bois nommé Balza, mais que les Indiens de Darien appellent Puero, & qui paroît être le Ferula des Latins, dont parle Columelle. Ce bois eſt blanc, doux, & ſi léger, qu'un enfant peut aiſément en porter une piece de douze ou quinze pieds de long, & d'un pied de diametre. Deſcription des Balzas, ou Radeaux.

Non-ſeulement on ſe ſert des balzas ſur les rivieres, mais auſſi pour de petits voyages ſur mer, & quelquefois on les conduit juſqu'à Paita. Comme les dimenſions ne ſont pas toujours les mêmes, on les emploie auſſi à différents uſages. Quelques-uns ſer- Leur uſage.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

vent pour la pêche ; d'autres pour tranſporter des marchandiſes de toutes les eſpeces de la douane à Guiaquil, & de cette ville à Puna, au ſaut de Tumbez & à Paita. Il y en a de plus ornés & d'une conſtruction plus élégante, qui ſervent à tranſporter les familles dans leurs terres & dans leurs maiſons de campagne. Ils ne reçoivent aucune agitation ſur les rivieres, & l'on y trouve les mêmes commodités que dans les maiſons, comme on en peut juger par leur grandeur, qui donne la place ſuffiſante pour y faire toutes les diſpoſitions convenables. Les pieces de bois dont on les conſtruit ont douze ou treize toiſes de longueur, & environ deux pieds, ou deux pieds & demi de diametre, enſorte que les neuf forment un plancher de vingt à vingt-quatre pieds de large. On peut juger à proportion, de la grandeur de ceux qui n'ont que ſept pieces de bois, & ainſi des autres.

Leur conſtruction.

Ces pieces ou poutres ſont attachées ou liées enſemble par des béjucos, avec tant de ſolidité qu'au moyen des autres pieces qui ſont miſes en travers aux deux extrêmités,

& auſſi fortement attachées, ces balzas réſiſtent à la rapidité des courants, dans les voyages à la côte de Tumbez & de Paita. Les Indiens les conſtruiſent avec tant de ſoin, que jamais ils ne ſe lâchent, malgré l'agitation continuelle qu'ils éprouvent : cependant il eſt arrivé quelquefois que par leur négligence à examiner la qualité des béjucos, ils ſe ſont briſés ou pouris, & qu'il en auroit fallu mettre d'autres, faute de quoi l'on a eu quelques exemples de balzas qui ſe ſont ſéparés dans le mauvais temps ; ce qui a fait perdre les marchandiſes & les paſſagers qui étoient deſſus. A l'égard des Indiens ils ne manquent jamais de ſe réfugier ſur une des poutres, qui ſuffit pour les conduire au port le plus prochain.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

Charges qu'ils peuvent porter.

La plus forte poutre de celles qui compoſent le balza, eſt toujours un peu plus longue que celles qu'on place à côté : on attache de part & d'autre celles qui ſuivent, & ainſi de ſuite juſqu'à ce que tout le balza ſoit formé ; enſorte que la principale piece eſt au milieu, & que le nombre des poutres eſt toujours impair. Les plus forts balzas portent or-

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

dinairement quatre à cinq cents quintaux, sans que les marchandises puissent être endommagées par la proximité de l'eau, parce que le balza suivant toujours le mouvement de la mer, les vagues ne peuvent jamais monter dessus, & l'eau ne peut s'introduire entre les poutres.

Maniere de les conduire.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que de la construction & des usages des balzas; mais la plus grande singularité de ces machines flotantes, c'est qu'elles vont à la voile, qu'on les peut virer & manœuvrer aussi-bien par les vents contraires que les vaisseaux qui ont une quille, & qu'elles ne dérivent que très peu. Ces avantages viennent de ce qu'au lieu de gouvernail, on les conduit par le moyen de quelques petits radeaux de trois ou quatre toises de long, & d'une demi-toise de large, nommés Guares, qu'on place verticalement à l'avant & à l'arriere entre les principales poutres; ensorte qu'en enfonçant les uns plus profondement dans l'eau, & en élevant les autres, on peut porter en arriere, serrer le vent, revirer, avancer, & faire tous les autres mouvements d'un bâ-

timent régulier; méthode abſolument inconnue aux nations les plus intelligentes de l'Europe. Les Indiens en connoiſſent ſeulement le méchaniſme ; mais leurs eſprits n'étant pas cultivés par la ſcience, ils ne pourroient rendre aucune raiſon de toutes leurs opérations. Si cette méthode avoit été plutôt connue en Europe, elle auroit ſervi à éviter un grand nombre de naufrages, & ſauvé beaucoup de vies très précieuſes.

Abondance du poiſſon dans la riviere de Guiaquil.

Nous avons déja remarqué que cette riviere, & les anſes qu'elle forme ſont remplies de beaucoup de poiſſon ; ce qui donne en certains temps de l'année aſſez d'occupation aux Indiens & aux Mulâtres qui en habitent les bords. Ils commencent à faire leurs préparatifs vers la fin de l'été, quand ils ont ſemé & receuilli les fruits de leurs petites fermes. Tous ces préparatifs conſiſtent à examiner les balzas, à leur faire les réparations néceſſaires, & à leur donner une nouvelle couverture de feuilles de vijahua. Ils mettent deſſus une quantité ſuffiſante de ſel, de harpons & de dards, avec du maïz, du plantain & du bœuf ſeché pour leurs pro-

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

viſions. Quand tout eſt ainſi diſpoſé, ils mettent auſſi leurs canots ſur les balzas, & y montent avec leurs familles, & les petits meubles qu'ils poſſedent. A l'égard des beſtiaux & des chevaux, dont ils ont en petite quantité, ils les envoient pour hiverner dans les montagnes.

Ils ſe rendent enſuite à l'entrée de quelque anſe, où ils eſperent prendre beaucoup de poiſſon; & ils y demeurent tout le temps de la pêche, à moins qu'ils ne ſoient trompés dans leur attente, & qu'ils ne ſe trouvent obligés d'aller à une autre. Quand ils en ont pris la quantité qu'ils jugent ſuffiſante, ils retournent à leurs habitations; mais ils ont toujours ſoin d'emporter avec eux des feuilles de vijahua, des béjucos & des cannes, pour faire les réparations néceſſaires.

Pêches des Indiens.

Voici quelle eſt leur maniere de pêcher. Ils amarrent leurs balzas à l'embouchure de l'anſe; ſe mettent dans leurs canots, avec quelques lances & quelques harpons. Quand ils voient un poiſſon, ils s'avancent vers lui, juſqu'à ce qu'ils ſoient à une diſtance convenable, & dardent leurs lances avec tant de dextérité qu'il eſt

très rare qu'ils le manquent. Si l'endroit abonde en poiſſon, ils en prennent la charge de leur canot en trois ou quatre heures, & retournent enſuite au balza pour vuider & ſaler ce qu'ils ont pris. Quelquefois, particulierement dans les endroits où l'anſe forme comme un étang, ils ſe ſervent d'une herbe, nommée Barbaſco, qu'ils mâchent en la mêlant avec quelque appas, & la répandent dans l'eau. Le jus de cette herbe eſt ſi fort, que lorſqu'un poiſſon en a avalé, en ſi petite quantité que ce ſoit, il devient comme ivre, & flotte à la ſurface de l'eau; enſorte que l'Indien n'a que la peine de le prendre. Ce jus fait périr ſur le champ les petits poiſſons; les plus gros ſont quelque temps à revenir dans leur état naturel, & même ils meurent promptement quand ils en ont avalé une trop grande quantité. On pourroit croire que des poiſſons pris par cette méthode ſeroient nuiſibles à la ſanté; mais l'expérience a prouvé le contraire, & les hommes les plus craintifs ne ſe font aucune peine d'en manger. On pêche auſſi avec des filets; mais alors

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

on forme des compagnies pour s'aider réciproquement.

Des Alligators ou Caimans.

La multiplication des poiſſons dans cette riviere eſt beaucoup empêchée par le nombre prodigieux d'alligators, ou caïmans, animaux amphibies qui habitent les rivieres & les plaines voiſines, mais qui ne s'éloignent que rarement des rivages. Quand ils ſont las de prendre des poiſſons, ils ſortent de l'eau pour ſe chauffer au ſoleil; & ils reſſemblent moins alors à des créatures vivantes qu'à des morceaux de bois pouris que les courants jettent quelquefois ſur les rivages: mais ils ſe plongent dans l'eau auſſi-tôt qu'ils apperçoivent quelque barque ou quelque autre bâtiment. On en voit d'une taille ſi prodigieuſe, qu'ils ont plus de quinze pieds de long. Quand ils ſe repoſent ſur les rivages, ils tiennent ouvertes leurs gueules monſtrueuſes pour y attirer les moſquittes, les mouches & d'autres inſectes qu'ils dévorent en fermant leurs machoires. Malgré tout ce qu'on a écrit de la voracité de ces animaux, nos Académiciens virent par expérience qu'ils fuyoient les hommes, & qu'auſſi-tôt

qu'ils en voyoient seulement un, ils plongeoient dans la riviere. Tout leur corps est couvert d'écailles impénétrables aux balles de mousquet, à moins qu'on ne réussisse à les frapper dans le ventre, près les pates de devant, le seul endroit où ils puissent être blessés. ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

Leur ponte & comment ils éclosent.

L'alligator est ovipare: la femelle fait un grand trou dans le sable près le bord de la riviere, & elle y dépose ses œufs, qui sont presque aussi gros que ceux d'autruche, & blancs comme des œufs de poule, mais beaucoup plus solides. Elle en fait ordinairement un cent, & demeure au même endroit jusqu'à ce qu'elle les ait tous déposés, ce qui dure un jour ou deux. Elle les couvre de sable; & pour les mieux cacher, elle se roule sur ce précieux dépôt jusqu'à une distance considérable. Après cette précaution, elle se retire dans l'eau jusqu'à ce que par un instinct naturel, elle connoisse qu'il est temps de délivrer ses petits de leur prison: alors elle revient sur le rivage, suivie du mâle, creuse le sable, & brise les œufs, mais avec tant d'attention qu'à peine se trouve-t-il un seul petit qui

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

en ſoit endommagé, & l'on voit ramper autour d'elle comme un eſſaim de jeunes alligators. La femelle les porte dans l'eau ; mais le vigilant gallinazo, qui eſt un gros oiſeau, très-commun dans ce pays, ſaiſit cette occaſion pour lui en enlever quelques-uns, & même l'alligator mâle, qui ne vient que pour en faire ſa proie, lui en dévore pluſieurs, juſqu'à ce que la femelle ait gagné la riviere avec le reſte : elle-même mange tous ceux qui tombent de ſon dos, ou qui ne peuvent nager ; enſorte que d'une portée auſſi formidable, il n'en reſte heureuſement que quatre ou cinq.

Deſcription des gallinazos.

Le gallinazo eſt l'ennemi le plus redoutable des alligators, ou plutôt, il eſt exceſſivement friand de leurs œufs, & emploie toute ſon adreſſe à pouvoir les découvrir. Ces oiſeaux pendant tout l'été guettent les femelles, parce que c'eſt la ſaiſon où elles font leurs œufs, & que le ſable alors n'eſt point couvert d'eau ſur les bords des rivieres. Le gallinazo ſe perche ſur quelque arbre, où il ſe cache entre les branches, & épie en ſilence l'alligator femelle, juſqu'à ce qu'elle

ait dépoſé ſes œufs & ſe ſoit retirée, croyant les avoir ſi bien cachés qu'ils ne peuvent être découverts. Auſſitôt qu'elle eſt dans l'eau le gallinazo tombe ſur ſa nichée, & avec ſon bec, ſes griffes & ſes ailes écarte le ſable, & dévore les œufs, dont il ne laiſſe que les coquilles. Ce feſtin le dédommageroit amplement de ſa longue patience, ſi une multitude d'autres gallinazos ne venoient de toutes parts partager le butin de celui qui a eu le bonheur d'en faire la découverte. Le lecteur remarque ſans doute les moyens dont ſe ſert la Providence pour diminuer le nombre de ces animaux deſtructeurs, non-ſeulement par l'âpreté des gallinazos, mais encore par celle des mâles eux-mêmes. Autrement, ni les rivieres, ni les campagnes voiſines ne pourroient les contenir, puiſque malgré tant d'ennemis inſatiables, il en reſte un ſi grand nombre qu'on a peine à l'imaginer.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

Ces alligators ſont les plus grands deſtructeurs de poiſſon dans cette riviere, & ils en ſont leur nourriture la plus ordinaire. Ils emploient beaucoup d'adreſſe pour ſe ſatisfaire; huit

Voracité des Alligators.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

ou dix qui forment, pour ainſi dire, une ligue ſe mettent à l'embouchure d'une riviere ou d'une anſe, pendant que d'autres de la même confédération remontent très loin dans la riviere, après quoi ils chaſſent les poiſſons devant eux; enſorte qu'il n'en échappe preſque aucun, de quelque groſſeur qu'il ſoit. Les alligators qui ne peuvent manger dans l'eau, élevent leurs têtes au deſſus de la ſurface de la riviere, & peu-à-peu font ſortir le poiſſon de leurs machoires, afin de le dévorer à leur aiſe. Quand ils ſont raſſaſiés, ils ſe retirent pour ſe repoſer ſur le rivage.

Quand ils ne peuvent trouver des poiſſons pour ſatisfaire leur faim, ils entrent dans les prairies qui bordent la riviere, & dévorent les veaux & les poulins. Pour s'emparer plus facilement de leur proie, ils font leurs excurſions pendant la nuit, afin de la ſurprendre endormie. On remarque auſſi que les alligators qui ont commencé à manger de la chair, y prennent tant de goût qu'ils ne veulent plus de poiſſon, à moins qu'ils n'y ſoient forcés par la néceſſité. Les exemples même ne ſont que trop fréquents où

ces animaux se jettent sur l'espece humaine, particuliérement sur les enfants, qui par l'imprudence naturelle à la jeunesse sortent des maisons dans l'obscurité. Quoiqu'ils n'en soient pas éloignés, les voraces alligators ont la hardiesse de les attaquer, les saisissent dans leur gueulle, & pour se mettre à couvert contre le secours que peut attirer les cris de leurs victimes, ils ne manquent jamais à les emporter en diligence dans la riviere, où ces enfants sont bien-tôt noyés, & ils reviennent ensuite à la surface de l'eau pour les manger à leur aise. ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

Leur cruauté se fait encore ressentir quelquefois aux mariniers qui conduisent des chaloupes. Quand ils ont l'imprudence de s'endormir avec un bras ou une jambe sur le bord, l'animal qui s'en saisit entraîne aussi-tôt tout le corps dans la riviere. Les alligators qui ont ainsi mangé de la chair humaine, sont les plus dangereux de tous, & sont pour ainsi dire enflammés d'un desir ardent de renouveller un repas qui leur est si délicieux. Les habitants des cantons où ils abordent sont très industrieux à en faire des chasses & à les détruire. Pour y par- Comment on les détruit.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

venir, ils ſe ſervent particuliérement de caſonetes qui ſont des piéces d'un bois dur, aiguiſées par les deux bouts, & auxquelles on joint pour appas les poûmons de quelque animal. On attache la caſonete au bout d'une ſangle ou d'une groſſe corde, dont l'autre extrémité eſt fortement liée au rivage. Quand l'alligator voit les poûmons flotter ſur l'eau, il s'élance ſur l'appas, & alors les deux pointes de bois entrent dans ſes machoires, de façon qu'il ne peut ni ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre, & il fait les plus violents efforts pour ſe dégager, pendant que les Indiens l'excitent comme un Taureau, parce qu'ils ſçavent qu'ils ne courent d'autre danger que celui d'être renverſés, s'il arrive que faute d'adreſſe ou d'agilité, ils ſe tiennent à ſa portée.

Cet animal reſſemble ſi bien au lézard qu'on lui en donne communément le nom dans ce pays. Cependant il y a quelque différence dans la forme de ſa tête, qui eſt longue & menue vers l'extrémité, où elle diminue peu à peu comme un groin de cochon : quand il eſt dans l'eau, il la tient toujours élevée au-deſſus de la ſurface,

ce qui prouve évidemment qu'il a besoin d'air pour respirer. Ses machoires sont garnies de dents très fortes & très pointues, auxquelles plusieurs Auteurs attribuent des vertus particulieres. ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

CHAPITRE VII.

Voyage de Guiaquil à Caracol : Multitude prodigieuse de Mosquittes : Suite du voyage des Astronomes : Activité des Indiens pour élever des huttes : Cascade de Mamarumi : Dangers de ce voyage : Remarque singuliere sur un climat temperé : Difficultés que trouvent les Astronomes dans la montagne de Saint-Antonio : Précipices qu'on rencontre sur cette route : Adresse étonnante des Mulets du pays : Temps les plus fâcheux pour faire ce voyage : Négligence excessive des habitants.

Voyage de Guiaquil à Caracol. Multitude prodigieuse de Mosquittes.

AUSSI-TOT que les Mathématiciens François & Espagnols arriverent à Guiaquil, le Corrégidor dépêcha un messager au Magistrat de Guaranda, pour qu'il envoyât des

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

voitures au port de Caracol, afin de les transporter, eux & leur bagage par-dessus les montagnes. Le passage fut jugé absolument impraticable dans cette saison, ce qui les obligea de demeurer à Guiaquil jusqu'au retour de l'été; alors on leur donna avis que les mulets envoyés par le Magistrat, étoient sur la route de Caracol, & ils s'embarquerent le 3 de Mai à bord d'un grand Chata pour s'y rendre. La force ordinaire du courant, & plusieurs accidents rendirent leur voyage sur la riviere si long, qu'ils n'arriverent à Caracol que le 11. On ne peut imaginer combien ils furent incommodés des Mosquites. Quoiqu'ils se fussent munis de chasse-cousins, ils n'en retirerent que très peu d'avantage. Ils étoient occupés tout le jour à chasser ces insectes, mais la nuit ils souffroient le tourment le plus cruel; leurs gants à la vérité servoient à leur garantir les mains, mais rien ne pouvoit soustraire leurs visages aux piquûres insuportables de ces especes de cousins: leurs habits n'étoient qu'une foible défense; des aiguillons perçans pénétroient le drap le plus épais, & leur causoient des déman-

geaiſons d'une vivacité inexprimable. La nuit la plus fâcheuſe qu'ils paſſerent dans ce voyage, fut celle où ils jetterent l'ancre devant une grande & belle maiſon inhabitée. A peine y eurent-ils abordé qu'ils furent attaqués de toutes parts par des eſſaims innombrables de Moſquites, & il étoit impoſſible que tout homme capable de ſentiment pût repoſer un ſeul inſtant. Ceux qui s'étoient couverts de chaſſe-couſins, après avoir pris le plus grand ſoin pour qu'il n'en reſtât aucun d'enfermé dedans, en furent ſi bien aſſaillis de tous côtés qu'ils furent bien-tôt obligés de quitter le lit. Ceux qui étoient dans la maiſon eſpérant trouver quelque ſoulagement en pleine campagne, ſe hazarderent d'y aller, quoiqu'ils fuſſent expoſés à un danger beaucoup plus terrible de la part des ſerpents. Ils furent également trompés, & l'incommodité parut toujours la même tant pour ceux qui portoient des chaſſe-couſins, que pour ceux qui n'en avoient point; enfin ils ne trouverent aucun expédient qui pût les garantir du nombre prodigieux de ces pernicieux inſectes. Ils brûlerent des arbres entiers, eſpérant les écarter

ULLOA. Chap VII. An. 1736.

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

par la fumée, mais elle ſembloit au contraire les multiplier, & en produire de nouveaux eſſaims. Au point du jour, ils ne pouvoient réciproquement ſe regarder ſans horreur; leurs viſages étoient couverts de puſtules, leurs mains chargées de tumeurs inſuportables, & l'on jugeoit aiſément par ces parties découvertes, de la douleur qu'ils devoient reſſentir dans celles qui, pour être cachées, n'en étoient pas plus à l'abri de ces animaux. La nuit ſuivante, ils logerent dans une maiſon habitée, où ils en trouverent encore beaucoup, quoiqu'ils fuſſent en moindre nombre que le jour précédent. Ils raconterent à leur hôte la maniere déplorable dont ils avoient paſſé la nuit, & il leur répondit gravement que la maiſon dont ils ſe plaignoient ſi amérement, avoit été abandonnée, parce que c'étoit le purgatoire d'une ame, mais un de la compagnie lui répliqua ſpirituellement, qu'il croyoit plutôt qu'on avoit ceſſé de l'habiter, parce qu'elle étoit le purgatoire du corps.

Suite du voyage des Aſtronomes.

Les mulets étant arrivés à Caracol, les Mathématiciens en partirent le 14 de Mai, & après avoir fait quatre

lieues par des savannahs, & par des bois de plantains & de cacaotiers, ils arriverent à la riviere Ojibar, & continuerent leur voyage en la côtoyant. Ils la passerent à gué au moins neuf fois, toujours avec assez de danger par la rapidité de l'eau, par la largeur & la profondeur de la riviere, & par le fond rempli de roches : vers trois ou quatre heures du soir, ils firent halte à un endroit nommé le port des Mosquites.

ULLOA, Chap. VII, An. 1736.

Toute la route depuis Caracol jusqu'à la riviere d'Ojibar est si profonde & si remplie de fondrieres, qu'à chaque pas leurs bêtes enfonçoient jusqu'aux sangles; mais sur les bords de cette riviere, ils trouverent le terrein plus ferme, & le chemin plus facile. Le nom de l'endroit où ils passerent la nuit en fait assez connoître l'incommodité. La maison avoit été abandonnée quelque temps comme celle dont nous avons parlé sur les bords du Guiaquil, & elle étoit devenue le receptacle de tant d'especes de ces insectes infernaux qu'il étoit difficile de déterminer laquelle des deux maisons étoit la plus pernicieuse. Quelques-uns des Européens, pour essayer

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

de s'en délivrer, se mirent nuds dans la riviere, n'ayant que la tête hors de l'eau; mais leur visage étant la seule partie découverte, il fut assailli en un instant d'une multitude si prodigieuse de ces terribles animaux, qu'ils furent forcés de renoncer à cet expédient & de leur livrer leur corps.

Activité des Indiens pour élever des huttes.

Le 15, ils continuerent leur voyage par une forêt très épaisse, à l'extrémité de laquelle ils se retrouverent sur les bords de la même riviere, qu'ils traverserent encore quatre fois avec plus de danger que les précédentes. Vers cinq heures ils firent halte sur le rivage à un endroit nommé Caluma, ou le Poste Indien. Ils ne trouverent aucune maison pour y loger, de même qu'ils n'en avoient point rencontré dans toute cette journée; mais cet inconvénient fut bientôt reparé par la dextérité des Indiens, qui coururent dans les bois, revinrent avec des branches d'arbres, & des feuilles de vijahua, avec lesquelles en moins d'une heure ils éleverent différentes huttes, assés grandes pour les contenir tous, & si bien couvertes, que la pluie qui tomba avec violence, ne put en pénétrer les toits.

Le

ULLOA. Chap. VII. An. 1736. Cascade de Mamarumi.

Le 16 à six heures du matin, dans le même poste de Caluma, ils observerent que le Thermometre étoit à 1016, & remarquerent que l'air étoit sensiblement rafraîchi. Ils se remirent en route à huit heures & demie, & à midi ils passerent par un endroit nommé Mamarumi, ou Mere de Pierre, & y virent une cascade de la plus grande beauté. Le rocher d'où les eaux se précipitent est presque perpendiculaire, de cinquante toises de hauteur, & accompagné des deux côtés d'arbres très-élevés & très touffus. La vue est également enchantée de la clarté de l'eau, & du volume qu'elle forme en tombant : après sa chute, elle continue son cours dans un lit où l'on descend par une pente douce, & qui est traversé par la grande route. Ils passerent encore deux fois la même riviere sur des ponts, avec autant de danger que quand ils l'avoient passé à gué, & à deux heures après midi ils arriverent à un endroit nommé Tarigagua, où ils logerent dans une grande cabane, couverte de feuilles de Vijahua, qu'on avoit élevée pour les recevoir. Ils furent au moins aussi fatigués cette jour-

ULLOA. Chap. VII An. 1736.

née qu'ils l'avoient été dans aucune des précédentes, parce qu'ils rencontrerent plusieurs précipices très dangereux, & qu'en différents endroits le chemin étoit si étroit qu'ils y trouvoient à peine le passage pour leurs mulets. Il leur étoit impossible de ne pas se heurter fréquemment contre les arbres & les rochers, enforte qu'il y en eut peu d'entr'eux qui arrivassent à Tarigagua sans avoir reçu plusieurs contusions.

Dangers de ce voyage.

On ne doit pas être surpris de ce que nous avons dit, qu'il étoit aussi dangereux de passer sur les ponts que de traverser la riviere à gué; ils sont tous de bois & fort longs, ce qui les fait mouvoir fortement quand on est dessus: de plus comme ils n'ont qu'environ trois pieds de largeur, sans aucun parapet, le moindre faux-pas peut faire tomber les mulets dans le torrent, où ils se perdent indubitablement, ce que les guides leur dirent qui arrivoit très souvent. Comme le bois de ces ponts est sujet à se pourrir près de l'eau, on les répare tous les ans vers l'hiver, qui est le seul temps où l'on en fait usage, parce que la riviere est toujours guéable en été.

Quand quelqu'un de distinction, comme un Président, un Evêque ou un Auditeur, fait un voyage de Caracol ou de Babahoyo, le Corrégidor de Guaranda envoye des Indiens élever des cabanes aux endroits où l'on a coutume de passer les nuits, comme les Mathématiciens en trouverent une à Tarigagua: elles demeurent debout, & servent ensuite aux autres voyageurs, jusqu'à ce qu'elles soient détruites par les pluies. Quand elles sont renversées, les voyageurs se contentent des huttes que leur construisent les guides Indiens, avec une promptitude surprenante.

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

Le 17 à Tarigagua, vers six heures du matin, le Thermometre étoit à 1014 & demi, & nos Astronomes qui depuis quelque temps étoient habitués aux climats chauds, sentirent le froid avec assés de peine. Ceux qui entreprennent ce voyage remarquent des exemples très fréquents des effets que fait sur les hommes la différence de température. De deux voyageurs dont un vient de Guiaquil & l'autre des montagnes, le dernier trouve la chaleur si incommode à Tarigagua, qu'il a peine à y supporter quelques

Remarque singuliere sur un climat tempéré.

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

habits, au lieu que le premier se couvre de tous ceux qu'il peut se procurer. L'un trouve tant de délices dans la chaleur douce de la riviere, qu'il se hâte de s'y baigner; l'autre la trouve si froide qu'il en craint jusqu'aux moindres éclaboussures. Cette variété se remarque non-seulement dans les différents voyageurs, mais encore dans la même personne, lorsqu'après avoir été aux montagnes, elle revient à Guiaquil, ou au contraire, pourvu que le voyage & le retour soient dans la même saison de l'année. Cette différence sensible vient uniquement du changement qu'on éprouve en quittant un climat auquel on est accoutumé, & en passant dans une autre température contraire. Ainsi deux personnes, dont l'une est habituée à un climat froid, tel que celui des montagnes, & l'autre à un climat chaud, comme celui de Guiaquil, doivent ressentir une semblable différence quand elles se rencontrent dans un pays temperé comme est celui de Tarigagua, l'une par rapport au chaud, l'autre par rapport au froid. Ce phénomene peut servir à démontrer la fameuse opinion que les sens

ſont ſujets à autant de variations apparentes, que les ſenſations varient dans ceux qui les éprouvent, d'autant que les impreſſions des objets different ſuivant les différentes diſpoſitions des ſens, & que les organes de deux perſonnes différemment diſpoſées, ſont diverſement affectées. ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

A neuf heures & un quart du matin, les Mathématiciens commencerent à monter la montagne de S. Antonio, au pied de laquelle eſt ſitué Tarigagua; à une heure ils arriverent à un endroit que les Indiens nomment Guamac, ou Croix de Canes, & ils y firent une halte. Difficultés que trouvent les Aſtronomes dans la montagne de S. Antonio.

Il eſt difficile de donner une idée juſte de la difficulté de la route qui conduit de Tarigagua à cette montagne, & nos Mathématiciens y éprouverent plus de peine & de fatigue qu'ils n'en avoient eue juſqu'alors dans leur voyage, outre les dangers auxquels ils étoient expoſés à chaque inſtant. En quelques endroits, la deſcente eſt ſi difficile que les mulets peuvent à peine s'y ſoutenir, & en d'autres la montagne eſt ſi eſcarpée qu'on ne peut y grimper qu'avec des peines exceſſives. Quelquefois le chemin eſt

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

si étroit qu'à peine ces animaux trouvent l'espace nécessaire pour poser leurs pieds ; d'autrefois ils sont comme suspendus sur les bords des précipices. De plus ces routes, ou plutôt ces sentiers sont remplis de trous de près de deux pieds de profondeur, où les mulets mettent leurs pieds de devant & de derriere, de façon qu'il arrive souvent que leurs ventres traînent sur le terrein avec les jambes de celui qui les monte. Cependant ces trous servent comme de dégrés, sans quoi ces especes de précipices seroient impraticables. S'il arrive malheureusement que l'animal mette le pied entre deux de ces trous, ou qu'il ne le pose pas bien à plomb, le Cavalier est en grand danger de tomber, & même de périr, s'il est au bord d'un précipice. On dira peut-être qu'il seroit plus sur de faire cette partie du chemin à pied, mais il est trop difficile de pouvoir bien placer ses pieds sur les élevations qui sont entre les trous ; le moindre faux-pas enfonceroit le voyageur jusqu'à la ceinture dans la boue épaisse dont ils sont remplis, & il lui seroit alors aussi difficile de retourner en arriere que d'aller en avant.

Ces trous, qu'on appelle dans le pays Camelones, rendent toute la route très dangereuſe, & ſont pour ainſi dire des obſtacles continuels à la marche des mulets ; cependant le danger eſt encore beaucoup plus grand dans les endroits où ils manquent. Le chemin étant extrêmement eſcarpé & très gliſſant, par la nature du terrein, qui n'eſt que de craye & toujours mouillé : il ſeroit abſolument impraticable, ſi les Indiens n'alloient devant, & ne creuſoient de petites tranchées qui traverſent la route, avec des bêches qu'ils portent pour cet uſage ; ce qui diminue beaucoup les difficultés & les dangers de ces étroits paſſages. Il faut renouveller continuellement le même travail, parce qu'en moins d'une nuit la pluie détruit tout celui qu'on a pu faire le jour précédent. L'embarras d'avoir toujours des hommes devant ſoi pour préparer la route, le danger des chutes & des contuſions, & le déſagrément d'être couvert de boue & ſouvent mouillé juſqu'à la peau, ſeroient moins fâcheux à ſupporter, s'ils n'étoient encore augmentés par la vue des précipices qui ſont ſi affreux,

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

Précipices qu'on rencontre ſur cette route.

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

qu'on peut dire ſans exagérer que l'homme le plus hardi tremble en faiſant cette route.

Adreſſe étonnante des mulets du pays.

Il y a autant de dangers & de difficultés à deſcendre de ces hauteurs : pour s'en former une idée, il faut remarquer que dans cette partie des montagnes, l'eſcarpement eſt ſi roide que les camelones ne peuvent ſubſiſter, & qu'ils ſont détruits par les eaux, qui détrempent continuellement la terre. D'un côté ce ſont des hauteurs inacceſſibles, & de l'autre des abîmes effrayants, & comme on ſuit en général la direction de la montagne, le chemin, bien loin d'être de niveau, forme deux ou trois montées & autant de deſcentes dans l'eſpace de cent ou cent cinquante toiſes, & c'eſt dans ces endroits que les camelones ne peuvent ſubſiſter. Il ſemble que les mulets connoiſſent les précautions qu'on doit prendre dans ces deſcentes : quand ils ſont au ſommet d'une éminence, ils s'arrêtent, placent leurs pieds de devant l'un près de l'autre, comme s'ils vouloient reſter en place ; en font de même de leurs pieds de derriere qu'ils reculent un peu, comme quand ces ani-

maux veulent s'accroupir. Ils demeurent quelque temps dans cette atitude, comme pour examiner le chemin, & enſuite ſe laiſſent gliſſer avec une viteſſe que notre Auteur compare à celle d'un météore. Le cavalier ne doit alors avoir d'autre ſoin que de ſe tenir ferme dans la ſelle, ſans vouloir guider ſa monture, parce que le moindre mouvement feroit perdre l'équilibre au mulet, ce qui les expoſeroit l'un & l'autre au plus grand danger de périr. Ces animaux ſont d'une adreſſe ſurprenante dans ce pays; en ſe laiſſant gliſſer par un mouvement ſi rapide, dans le temps où ils ſemblent ne pouvoir ſe gouverner eux-mêmes, ils ſuivent exactement les différentes ſinuoſités de la route, comme s'ils avoient précédemment bien reconnu & mis dans leur mémoire le chemin qu'ils doivent parcourir, & prévu tout ce qui eſt néceſſaire pour leur ſureté, entre tant d'inégalités. Sans leur ſecours, il ſeroit impoſſible de voyager dans ce pays, où la ſureté du cavalier dépend entiérement de l'expérience & de l'adreſſe de ſa monture.

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

Malgré le grand uſage que ces mu-

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

lets ont acquis pour parcourir cette route, ils ne ſont pas entierement délivrés d'une eſpece de crainte ou d'horreur, qu'on remarque en eux quand ils arrivent au ſommet de quelque hauteur eſcarpée. Ils s'y arrêtent ſans que le cavalier leur retienne la bride; & s'il arrive par défaut d'expérience qu'il les pique de l'éperon, ils n'en demeurent pas moins immobiles, & ne quittent jamais leur place qu'ils ne ſe ſoient mis dans la poſture que nous venons de rapporter. Il ſemble alors que l'inſtinct leur tienne lieu de raiſon: non-ſeulement ils examinent la route avec la plus grande attention, mais ils tremblent & henniſſent à la vue du danger, enſorte qu'un cavalier, qui n'y eſt pas accoutumé, ne peut manquer de s'en former des idées terribles. Les Indiens, qui vont devant, ſe placent ſur les côtés de la montagne, en ſe tenant aux racines des arbres, & animent les mulets par leurs cris, juſqu'à ce qu'ils aient atteint le bas de la deſcente.

On trouve à la vérité quelques endroits, où ces deſcentes ne ſont pas ſur les bords des précipices; mais alors la route eſt ſi étroite, & ſi creu-

se, & les côtés si escarpés, que le danger est presque aussi grand : le sentier n'a qu'à peine la largeur nécessaire pour le passage du mulet & du cavalier : si l'animal tombe, l'homme est nécessairement foulé aux pieds; & faute de pouvoir se dégager, il lui arrive souvent de se casser un bras ou une jambe quand il ne perd pas la vie. Il est réellement étonnant de voir comment ces mulets, après avoir surmonté les premieres impressions de la frayeur, se laissent glisser en suivant la déclivité, avec quelle précision ils écartent leurs jambes de devant, pour conserver l'équilibre & ne point pencher d'un côté plus que de l'autre ; la façon dont ils dirigent leur corps par de legers mouvements pour parcourir les diverses sinuosités de la route ; enfin leur adresse en s'arrêtant à la fin de leur cariere impétueuse. Les hommes mêmes ne pourroient se conduire avec plus de prudence & de réflexion : quelques-uns de ces mulets, quand ils ont fait plusieurs fois ces voyages, acquierent une espece de réputation par leur adresse & leur sûreté ; ce qui les rend d'un grand prix.

ULLOA. Chap VII. An. 1736.

ULLOA. Chap. VII. An. 1376.

Quoique ces voyages ſoient toujours très difficiles & très dangereux dans tous les temps, les pires de tous ſont le commencement de l'été & le commencement de l'hiver, parce que les pluies occaſionnent alors de furieux torrens; qu'en quelques endroits les chemins ſont entierement couverts d'eau, & qu'ils ſont tellement gâtés dans les autres, qu'il ne ſeroit pas poſſible d'y paſſer, ſi l'on n'envoyoit des Indiens devant ſoi pour les accommoder. Enfin après tout leur travail, qui ne peut être fait qu'à la hâte; & quand ces gens les ont rendus tels qu'ils les regardent comme ſûrs & aiſés, un Européen les trouve encore ſi difficiles qu'il voudroit à grand prix les pouvoir éviter.

Temps les plus fâcheux pour faire ce voyage.

La difficulté naturelle à tous les chemins qui ſont entre les montagnes eſt encore augmentée dans ce pays par la négligence des habitants; & elle eſt ſi grande qu'on a peine à la concevoir. S'il arrive, par exemple, qu'un arbre tombe en travers de la route, & bouche le paſſage, perſonne ne ſe donnera la peine de l'écarter. Quoique cet obſtacle donne beaucoup de travail à tous ceux qui paſ-

Négligence exceſſive des habitants.

ſent par ce chemin, aucun ne ſongera à le détourner; & ni le Gouvernement, ni ceux qui fréquentent cette route ne prendront le ſoin de le faire ôter. Cependant quelques-uns de ces arbres ſont ſi gros qu'ils ont quatre ou cinq pieds de diametre, & par conſéquent rempliſſent tout le paſſage; mais dans ce cas, les Indiens coupent une partie du tronc, & aident les mulets à ſauter par-deſſus le reſte; ce qui oblige de les décharger, & ce n'eſt qu'avec le plus grand travail qu'on ſurmonte cet obſtacle, après avoir perdu beaucoup de temps, & mis en riſque les marchandiſes. Satisfaits d'avoir réuſſi à le paſſer, ils laiſſent l'arbre comme ils l'ont trouvé, & ceux qui les ſuivent ſont obligés d'eſſuyer les mêmes fatigues: ainſi la route, au grand déſavantage du commerce, demeure embarraſſée juſqu'à ce que le temps ait détruit l'arbre. Ce n'eſt pas ſeulement la route de San-Antonio & celle des autres montagnes entre Guiaquil & les Cordilieres qui ſont ainſi négligées, il en eſt de même de toutes celles du pays, particuliérement quand elles paſſent ſur les montagnes, ou au travers des forêts.

CHAPITRE VIII.

Les Aſtronomes arrivent à Guaranda : Honneurs qu'ils y reçoivent : Fertilité du pays : Ils ſe remettent en route : Ils entrent dans un pays très froid : Ils voient les reſtes d'un palais des Incas : Ils arrivent à Quito : Abrégé de l'hiſtoire de cette ville : Situation de Quito : Beauté des environs de la ville : D'où viennent les eaux de Quito : Volcan voiſin de Quito : Grande place de Quito : Couvent des Franciſcains : Des bâtiments : Matériaux dont on ſe ſert pour les conſtruire : Des Paroiſſes : Des Couvents & des Colleges : Monaſtere de filles : Magnificence des Couvents & médiocrité des paroiſſes : De l'hôpital : Congrégation de N. D. de Bethléem : Des Cours de Juſtice : Chambre des finances : Tréſorerie des biens des défunts : Du Corps-de-ville : Chapitre de la Cathédrale : Danſes des Indiens.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

LE 18 à six heures du matin, les Mathématiciens observerent que le thermometre à Cruz de Canas étoit à 1010 ; ils trouverent le chemin aussi mauvais que le jour précédent, & arriverent au sommet d'une montagne nommée par les Indiens Pucara, ce qui signifie porte, ou étroit passage de la montagne : le même mot s'explique encore par lieu fortifié, & on lui a peut-être donné ce nom à cause du peu de largeur du chemin, & de la force naturelle que cet endroit tire de sa situation. Ils commencerent alors à descendre avec plus de facilité vers la Province de Chimbo, accompagnés de l'Alcalde de cette Province, & des principaux de la ville de Guaranda. On leur fit des compliments très gracieux sur leur arrivée ; ils s'avancerent ensemble vers la ville ; & quand ils en furent environ à une lieue, ils rencontrerent le Curé, qui étoit Dominiquain, avec plusieurs Religieux du même Ordre, & un grand nombre d'habitants sortis pour les recevoir. Pour augmenter le cérémonial, ils avoient aussi amené une troupe de Cholos ou valets Indiens.

Les Astronomes arrivent à Guaranda.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

Ces Cholos étoient habillés de bleu, avec des ceintures autour de leurs reins. Ils avoient des especes de turbans sur la tête, & des drapeaux à la main. Ce petit corps fut partagé en deux ou trois compagnies, qui vinrent au devant des Mathématiciens en dansant, & en chantant dans leur langage quelques mots pour marquer le plaisir qu'ils avoient de voir ces Savants arrivés sans accident dans leur pays. La cavalcade entra ainsi dans la ville, au son de toutes les cloches, & au bruit des trompettes, des tambours & des fifres, dont toutes les maisons retentissoient.

Honneurs qu'ils y reçoivent.

Les Astronomes marquerent au Corregidor leur surprise de cette reception, qu'ils regardoient comme au dessus de leur rang; mais il leur dit qu'elle n'avoit rien d'extraordinaire; qu'on avoit coutume de rendre les mêmes honneurs à toutes les personnes de considération qui entroient à Guaranda, & qu'il y avoit une espece d'émulation entre les différentes villes, pour disputer à qui recevroit le mieux les étrangers.

Fertilité du pays.

Quand ils eurent passé les mon-

tagnes au-delà de Pucara, ils trouverent que tout le pays dans l'eſpace de deux lieues de longueur, & auſſi loin que ſe pouvoit étendre la vûe de part & d'autre étoit une plaine unie & découverte, ſans arbres ni montagnes, & remplie de champs de froment, d'orge, de maïz, & d'autres grains, dont la verdure, très différente de celle des montagnes, frappa agréablement la vue de nos voyageurs.

Le Corrégidor les reçut dans ſa maiſon à Guaranda juſqu'au 21 du même mois, & ils ſe remirent alors en route pour Quito. Ils obſerverent que pendant trois jours le thermometre fut reguliérement à 1014 & demi.

Le 22, ils commencerent à traverſer le deſert de Chimborazo, laiſſant à gauche la montagne de même nom; paſſerent par diverſes hauteurs ou éminences, la plus grande partie de ſable, & virent à une diſtance aſſez éloignée que la neige formoit, pour ainſi dire, les côtés de la montagne. A cinq heures & demie du ſoir, ils arriverent à un endroit nommé Rumi-Muchi, c'eſt-à-dire, Cave de pierre, à cauſe d'une pro-

Ils ſe remettent en route

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736

fonde cavité qu'on y trouve dans le roc, & qui fut auſſi le ſeul logement qu'ils y rencontrerent.

Ils entrent dans un pays très froid.

Le voyage de cette journée fut accompagné de beaucoup de peines & de fatigues : ils n'étoient plus expoſés à la crainte des précipices, & n'avoient plus de paſſages dangereux, comme dans la route de Guaranda ; mais ils ſouffrirent cruellement du froid de ce deſert, augmenté par la violence du vent. Quand ils eurent traverſé cette grande plaine de ſable, & les parties les plus déſagréables de ce lieu ſtérile, ils trouverent les ruines d'un ancien palais des Incas, ſitué dans une vallée entre deux montagnes ; mais il n'y reſte preſque autre choſe que les fondements des murs.

Le 23 à cinq heures trois quarts du matin, ils trouverent que le thermometre étoit à 1000, qui eſt le terme de la glace, auſſi remarquerent-ils que tout le pays étoit couvert d'une gelée blanche, & qu'il y avoit de la glace dans la cabane où ils logerent. Ils en ſortirent à neuf heures du matin, & continuerent à cotoyer Chimborazo : à deux heures

après midi, ils arriverent à Mocha, village petit & très médiocre, où ils furent obligés de passer la nuit. ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

Le 24, à neuf heures du matin, ils se remirent en route pour gagner Hambato, où ils arriverent à une heure après midi, après avoir passé plusieurs torrents, & diverses ravines ou crevasses de la montagne Carguairaso, qui étoit couverte de neiges, un peu au nord de Chimborazo. Ils trouverent une de ces crevasses sans eau, quoiqu'elle fût de la profondeur de douze pieds, parce qu'elle avoit été formée par les secousses d'un violent tremblement de terre.

Le 26, ils passerent la riviere de Hambato & celle de Saint-Miguel sur des ponts de bois, & arriverent le même jour à Latacunga. Ils en partirent le 27 à six heures du matin, traverserent à gué une riviere nommée Alaques, & allerent coucher à la ville de Mula-Halo.

Le 28, en continuant leur voyage, ils arriverent le soir à une ferme ou hameau nommé Chi-shinche. Ils firent la premiere partie de cette journée dans une grande plaine, à l'extrêmité de laquelle ils eurent le plai- Ils voyent les restes d'un palais des Incas.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736

sir de passer par un édifice qui avoit appartenu aux Indiens payens, & qui étoit le reste d'un palais de leurs Incas. On le nomme Callo, & il donne le même nom à toute la plaine. Ils monterent ensuite une hauteur; & quand ils furent parvenus au sommet, ils entrerent dans la plaine de Tiopullo, qui est aussi étendue que la précédente : Au fond de cette plaine vers le nord, ils trouverent une maison où ils passerent la nuit.

Ils arrivent à Quito.

Le 29, ils partirent plus matin que les autres jours, parce qu'il étoit le dernier de leur voyage. Ils suivirent une route qui traversoit plusieurs ravines, & qui les conduisit dans une plaine spacieuse, nommée Turu-Bamba, c'est-à-dire, plaine de boue, à l'extrêmité de laquelle est la ville de Quito, où ils arriverent à cinq heures du soir. Le Président de la Province leur procura des appartements dans le palais de l'Audience, & les traita avec la plus grande splendeur les trois premiers jours, pendant lesquels ils reçurent les visites de l'Evêque, de l'Auditeur, des Chanoines, des Régidors, & de toutes les autres personnes de distinction,

qui paroiſſoient ſe diſputer à qui leur feroit le plus de politeſſes. ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

Garcilaſſo, dans ſon Hiſtoire des Incas du Pérou, rapporte que le Royaume de Quito fut conquis par l'armée de l'Empereur Tupac-Inga-Yupanque, commandée par ſon fils aîné Guayanacapa qui fut ſon ſucceſſeur au trône Impérial. Ce dernier, entre pluſieurs enfants naturels en eut un nommé Atahualipa d'une fille du dernier Roi de Quito. Comme il l'aimoit exceſſivement à cauſe de ſes grandes qualités, & de ſon caractere inſinuant, il voulut lui procurer un établiſſement honorable, & engagea Hueſcar ſon fils aîné & légitime à le laiſſer jouir du Royaume de Quito, à titre de fief de l'Empire, parce que ſuivant une loi invariable, toutes les conquêtes devoient être annexées pour toujours à la couronne, ſans pouvoir en être aliénées pour quelque cauſe que ce fût. Ce Monarque eut donc la ſatisfaction de voir ſon fils bien-aimé ſouverain de ſes grands Etats: mais après la mort de Guayanacapa, le jeune Prince, dont il avoit conçu de ſi grandes eſpérances, eut l'ingratitude de s'emparer de l'Empire, Abrégé de l'hiſtoire de Quito.

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

de mettre ſon frere en priſon, & de le faire périr quelque temps après d'une mort violente. Son bonheur fut de peu de durée, & il éprouva le même ſort par les ordres de Dom Francois Pizarre, qui avoit envoyé Sebaſtien de Belalcazar pour faire la conquête du Royaume de Quito. Ce Commandant défit les Indiens, comme nous l'avons rapporté dans l'hiſtoire de la conquête du Pérou, partout où ils oſerent lui réſiſter, & par une ſuite de victoires, ſe rendit bien-tôt maître de ce Royaume. Il rebâtit en 1534 la Capitale qui avoit exceſſivement ſouffert des troubles intérieurs, & lui donna le nom de San-Franciſco de Quito qu'elle a toujours conſervé depuis.

Situation de Quito.

Nos Aſtronomes trouverent par les obſervations les plus exactes, que la ville de Quito eſt ſituée à la latitude méridionale de 0 dégré 13 minutes 33 ſecondes, & à 298 dégrés 15 minutes 45 ſecondes de longitude, en comptant du méridien de Teneriffe. Cette ville eſt dans la partie intérieure du continent de l'Amérique méridionale, & ſur les confins orientaux des Cordillieres occiden-

tales des Andes. Elle eſt éloignée d'environ 35 lieues à l'oueſt de la côte de la mer du ſud : elle a au nord-oueſt la montagne & le déſert de Pichincha, qui lui ſont contigus, & cette montagne eſt auſſi renommée chez les étrangers par ſa hauteur exceſſive, qu'elle eſt fameuſe dans le pays par les grandes richeſſes qu'on s'imagine qu'elle renferme. La ville eſt bâtie ſur le penchant de la même montagne, & entourée par pluſieurs autres de hauteur médiocre entre les coupures ou Guyacos, comme ils les appellent, qui forment les éminences de Pichincha. Quelques-unes de ces coupures ſont d'une grande profondeur, & traverſent toute la ville, enſorte qu'une grande partie des bâtiments ſont fondés ſur des arcades. Cette ſituation rend les rues irrégulieres & très inégales, quelques parties de la ville étant bâties ſur les pentes, dans les fonds & ſur les ſommets de ces coupures. Par rapport à la grandeur, Quito peut être regardée comme une des villes du ſecond rang d'Europe ; mais l'inégalité du terrein lui donne beaucoup moins d'apparence qu'elle n'en auroit, ſi elle

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

ULLOA. Chap VIII. An. 1736.

étoit dans une position plus favorable.

Beauté des environs de cette ville.

Dans le voisinage sont deux plaines spacieuses, l'une au sud, nommée Turubamba, qui a trois lieues de longueur; l'autre au nord, appellée Inna-Quito, d'environ deux lieues d'étendue. Elles sont ornées de maisons de campagne & de terres cultivées, ce qui en rend la vue très agréable de la ville, d'autant que les plaines & les hauteurs voisines sont couvertes d'une verdure charmante, & émaillées d'une infinité de fleurs produites par un printemps perpétuel. Ce magnifique théatre est encore diversifié par les nombreux troupeaux qui paissent sur les hauteurs, dont la fertilité est si grande qu'ils ne peuvent en consommer les pâturages.

Ces deux plaines se resserrent en approchant de la ville, & à leur jonction elles forment une langue de terre, couverte par les éminences sur lesquelles elle est bâtie. Il doit paroître étonnant qu'avec deux plaines aussi belles & aussi étendues, si près de Quito, on ait choisi une situation aussi peu agréable que celle de cette ville; mais il semble que les fondateurs ont eu moins d'égard à a convenance

venance & à la beauté, qu'au desir de perpétuer le souvenir de leur conquête, en bâtissant sur le méme terrein où étoit l'ancienne capitale des Indiens, qui choisissoient toujours de pareilles situations pour y construire leurs villes, sans doute dans la vue de les rendre plus propres à faire une forte défense. On peut croire aussi que les Espagnols, dans les commencements de leur conquête, ne pensoient pas que cette place devînt jamais de la grandeur à laquelle elle est parvenue. Cependant Quito n'est plus dans un état aussi florissant que par le passé; le nombre des habitants est diminué considérablement, particuliérement celui des Indiens, & l'on voit des rues entiéres de leurs huttes qui sont abandonnées & en ruines.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

Au sud-ouest de Quito, sur la langue de terre qui appartient à la plaine de Tura-Bamba, est une éminence nommée Panecillo, ou petite feuille, parce qu'elle a la forme d'une feuille de sucre. Elle n'a pas plus de cent toises de hauteur, & il y a un passage étroit entre cette éminence & les montagnes qui couvrent les parties orientales de la ville. De la partie

D'où viennent les eaux de Quito.

ULLOA. Chap. VIII An. 1736.

méridionale & de la partie occidentale de Panecillo coulent pluſieurs ruiſſeaux d'une eau excellente : il tombe auſſi diverſes fontaines des éminences de Pichincha, & par le moyen des conduits & des canaux qu'on a pratiqués, la ville eſt pourvue d'eau en abondance ; le ſurplus ſe réunit après quelques détours, & forme une riviere qu'on nomme Machangara.

Volcan voiſin de Quito.

Du temps des Payens, Pichincha étoit un volcan, & il a eu quelques éruptions aſſez vives depuis la conquête. La bouche ou l'ouverture eſt dans un pic, dont le ſommet eſt préſentement couvert de ſable & de matiere calcinée : mais il n'en ſort plus de feu, & l'on n'y voit aucune apparence de fumée. Cependant les habitants ſont quelquefois allarmés par les bruits effrayants que cauſent les vents renfermés dans les cavités de la montagne ; ce qui rappelle à leurs eſprits les terribles dévaſtations cauſées anciennement par ſes éruptions, quand toute la ville & le pays voiſin ſe ſont trouvés enſevelis pour ainſi dire ſous un déluge de cendres. Ce terrible phœnomene eſt ſouvent arrivé dans des temps où la lumiere du

ULLOA. Chap. VIII. an. 1736.

soleil étoit cachée pendant trois ou quatre jours successivement par des nuées des mêmes matieres, que les rayons de cet astre ne pouvoient pénétrer. Au centre de la plaine d'Inno-Quito est un endroit nommé Rumi-Pamba, c'est-à-dire forte plaine, qui est remplie de grosses piéces de rochers que la montagne y a jettées dans le temps de ses éruptions. Nous avons déja remarqué que la partie la plus élevée de Pichincha est couverte de glace & de neige, dont on apporte une grande quantité à la ville, où les personnes aisées s'en servent à rafraîchir le vin & les liqueurs.

Grande place de Quito.

La principale place de Quito a quatre faces: l'Eglise Cathédrale en occupe une; le Palais Episcopal est dans la face opposée: la troisieme est pour l'Hôtel de ville, & la quatrieme pour le palais de l'Audience. Cette place est très spacieuse, & l'on voit au milieu une très belle fontaine; mais elle est plus défigurée qu'elle n'est ornée par le palais de l'Audience, dont la plus grande partie tombe en ruine, au lieu d'être bien entretenue, comme il conviendroit à la dignité du gouvernement. Il ne reste que

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

quelques ſalles & quelques bureaux dont on prenne ſoin ; mais les murs extérieurs ſont en ſi mauvais état, qu'ils menacent continuellement d'entraîner le reſte par leur chûte. Les quatre rues qui terminent les angles de la place ſont droites, larges & très belles, mais on y trouve des deſcentes fort incommodes, qui commencent à ſoixante ou ſoixante & dix toiſes de la place, c'eſt-à-dire, après les coins qui terminent les premieres fîles des bâtiments. Ces inégalités privent les habitants de l'uſage des caroſſes ou des autres voitures à roues : mais les perſonnes au-deſſus du commun ſe diſtinguent en ſe faiſant accompagner par un domeſtique qui porte un grand paraſol, & les femmes de qualité ſont portées dans des chaiſes. Excepté les quatre rues dont nous venons de parler, toutes celles de la ville ſont tortues, & l'on n'y obſerve aucun ordre & aucune ſymétrie. Quelques-unes ſont traverſées par les coupures de la montagne, & les maiſons ſont bâties ſuivant le cours irrégulier & les projections bizarres de ces coupures, enſorte que quelques parties ſe trouvent ſur

la hauteur, & d'autres au fond d'une même coupure. Les principales rues ſont pavées, mais celles qui ne le ſont pas deviennent impraticables après les pluies, qui ſont très communes dans ce pays.

Couvent des Franciſcains.

Outre la principale place, il y en a deux autres à Quito, qui ſont très grandes avec pluſieurs de moindre étendue. C'eſt dans ces places que ſont ſitués la plus grande partie des couvents, qui ont une très belle apparence, parce que les frontiſpices & les portails des édifices conſacrés à la religion ſont ornés de tous les embelliſſements de l'architecture. Le plus magnifique eſt celui des Franciſcains, tout conſtruit en pierre de taille, & qui a couté des ſommes immenſes. Auſſi, la juſteſſe des proportions, la diſpoſition des parties, l'élégance de l'architecture, le bon goût & l'exécution de tout l'ouvrage le font comparer avec juſtice aux plus beaux des bâtiments que nous admirons en Europe.

Des bâtiments.

Les principales maiſons ſont très grandes, & quelques-unes ont des appartements ſpacieux & bien diſtribués, quoiqu'elles ſoient en général

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

compoſées d'un ſeul étage. Il y en a peu qui ne ſoient ornées de balcons, mais les portes & les fenêtres, particuliérement dans l'intérieur, ſont en général baſſes & étroites, en quoi l'on a ſuivi le mauvais uſage des anciens Indiens, qui étoit de faire les ouvertures très petites, & de bâtir ſur les terreins les plus inégaux. Les Eſpagnols prétendent juſtifier cet uſage en diſant qu'il eſt utile pour donner moins d'accès au vent; mais quoiqu'il en ſoit, ils ne peuvent nier qu'il n'ait pour origine une aveugle imitation de la façon de conſtruire des anciens habitants.

Matériaux dont on ſe ſert pour les conſtruire.

Les principaux matériaux dont on ſe ſert pour bâtir à Quito, ſont les briques non cuites, qu'on nomme Adobes, & la terre glaiſe: la matiere de ces briques eſt ſi bonne pour la conſtruction qu'elles durent un temps conſidérable, pourvu qu'elles ne ſoient pas expoſées à la pluie. On les cimente ou on les joint enſemble avec une ſubſtance nommée Cangagua, qui eſt une eſpece de mortier très dur, dont les anciens Indiens ſe ſervoient pour bâtir les maiſons & les murs de toute eſpece. On en voit encore pluſieurs

reſtes près de la ville, & en diverſes parties du Royaume, malgré l'inclémence des temps, ce qui en prouve la force & la durée.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

La ville eſt partagée en différentes paroiſſes qu'on appelle le Sagrario, Saint Sebaſtien, Sainte Barbe, Saint Roch, Saint Marc, Sainte Priſque & Saint Blaiſe. La cathédrale, outre la richeſſe des ornements eſt encore décorée de belles tapiſſeries, & d'autres embeliſſements très ſomptueux. Au contraire, les autres Egliſes paroiſſiales ont à peine le néceſſaire pour célébrer avec décence le ſervice Divin. Pluſieurs ne ſont point pavées, & le reſte de l'intérieur repond à cette marque de médiocrité. La chapelle del Sagrario eſt très grande, conſtruite en pierre, & d'un très bon goût d'architecture: mais l'intérieur ne répond nullement à l'apparence extérieure.

Des Paroiſſes.

Les couvents de Moines à Quito ſont ceux des Auguſtins, des Dominicains & des Peres de la Merci, qui ſont tous chefs de province, & il y a de plus un monaſtere de Recollets, un ſecond de Dominicains, & un autre de la Merci. Outre le college

Des Couvents & des colleges.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

des Jéſuites, il y en a deux pour les ſéculiers, l'un ſous la direction de ces Peres, & l'autre ſous celle des Dominicains. Le premier porte le nom de Saint Louis, & le ſecond celui de Saint Ferdinand. Dans celui de Saint Louis ſont douze places de fondation Royale pour des fils d'Auditeurs, & d'autres Officiers de la couronne. Dans ce college eſt l'Univerſité dont Saint Grégoire eſt le patron. Le ſecond college ſous l'invocation de Saint Thomas, eſt de fondation Royale, & les profeſſeurs ſont payés ſur les revenus de la couronne. Quelques-unes des chaires de ce college ſont remplies par des Gradués. Il y en a de deſtinées pour l'étude du Droit civil & du Droit canon, & une de Médecine; mais cette derniere eſt demeurée long-temps vacante, faute de Profeſſeur, quoiqu'il fût diſpenſé d'avoir pris des dégrés. Le couvent des Franciſcains a auſſi un college, nommé Saint Bonaventure; mais il n'eſt que pour les Religieux de cet ordre, & quoiqu'il ſoit ſous le même toît que le couvent, il a cependant ſon adminiſtration & ſon économie particuliere.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

Il y a plusieurs couvents de filles à Quito : les principaux sont ceux de Sainte Claire, de Sainte Catherine, & deux de Sainte Théreſe, dont les Religieuſes ſont déchauſſées. L'un des deux étoit autrefois établi dans la ville de Latacunga, mais il a été détruit ainſi que cette place par un tremblement de terre : on a tranſporté le couvent à Quito, & depuis ce temps, il y eſt toujours demeuré.

Monaſteres de filles.

Le college des Jéſuites & tous les couvents des Moines ſont très grands, bien bâtis & avec beaucoup de ſplendeur. Leurs Egliſes, quoique l'architecture de quelques-unes ne ſoit pas dans le goût moderne, ſont grandes & magnifiquement décorées, particulierement dans les fêtes ſolemnelles : on voit avec ſurpriſe la quantité d'argenterie, de riches tapiſſeries, & d'ornements ſomptueux qui augmentent la ſolemnité & la pompe du ſervice Divin. Les couvents de filles ne peuvent faire paroître autant de richeſſes, mais ils ſurpaſſent ceux des hommes par l'élégance & par le bon goût des décorations. La différence eſt étonnante quand on paſſe de ces Egliſes dans celles des paroiſſes où tout n'annonce

Magnificence des Couvents & médiocrité des Paroiſſes.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

que la pauvreté, même dans les occasions les plus solemnelles: il est vrai qu'on attribue particuliérement ce peu de décence à la faute de ceux qui les desservent.

De l'hopital.

Il y a aussi un hôpital, avec des salles séparées pour les hommes & pour les femmes, & quoique les revenus en soient peu considérables, une sage économie les fait suffire à toutes les dépenses nécessaires. Il étoit anciennement sous la direction de quelques personnes particulieres de la ville, qui, au grand dommage des pauvres, négligeoient leur devoir & dissipoient souvent une partie de l'argent qu'ils recevoient; mais il est présentement administré par les Religieux de Notre-Dame de Bethléem, & leurs soins ont fait entiérement changer de face à toutes choses: on a rebâti le couvent, ainsi que l'infirmerie, & l'on a élevé une Eglise, petite, mais très belle, & décorée avec beaucoup de décence.

Congrégation de N. D. de Béthléem.

Cet ordre de Notre-Dame de Bethléem a été fondé depuis peu sous le nom de Congrégation, & a pris naissance dans la province de Guatimala. Le nom du Fondateur est Pedro

de San-Joseph de Bétancour, né dans la ville de Chasna en l'Isle de Teneriffe l'an 1626. Après sa mort, arrivée en 1667, sa congrégation fut approuvée par une Bulle de Clément X, dattée du 2 de Mai 1672, qui fut renouvellée formellement par une nouvelle Bulle en 1674. En 1687, le Pape Innocent XI, érigea cette congrégation en une communauté de réguliers, & depuis ce temps elle s'est accrue de plus en plus comme Ordre religieux. Elle étoit alors déja passée de Guatimala à México, & s'étoit établie en 1671 à Lima, où les Peres prennent soin de l'hôpital nommé Del Carmen. Dans la ville de Saint Miguel de Piura, ils prirent possession de l'hôpital de Sainte Anne en l'année 1678, & en 1680, ils ont été chargés de celui de Saint Sebastien à Truxillo. Leur exactitude à bien remplir les devoirs de leur état a déterminé les habitants des autres villes à les choisir pour administrer leurs hôpitaux, particuliérement dans la ville de Quito, où ils ont déja reformé tous les anciens abus, quoiqu'ils n'y soient que depuis peu d'années, & ont mis cet hôpital dans un

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

ULLOA. Chap. VIII.

état beaucoup meilleur qu'on ne l'avoit encore vu.

An. 1736.

Les Peres de cet Ordre ſont déchauſſés, & portent un habillement d'un brun obſcur, aſſez ſemblable à celui des Capucins, qu'ils imitent auſſi en ne ſe faiſant point raſer la barbe. Sur un côté de leur habillement eſt une image de Notre-Dame de Bethléem : tous les ſix ans, ils s'aſſemblent pour choiſir un Genéral, dont ils font l'Election alternativement à México & à Lima.

Des Cours de juſtice.

Entre les Cours de Juſtice, qui ſe tiennent à Quito, la principale eſt celle de l'Audience royale, qui y fut établie en 1563. Elle eſt compoſée d'un Préſident, qui eſt auſſi Gouverneur de la Province, pour toutes les matieres civiles, de quatre Auditeurs, qui ſont en même temps Juges civils & criminels, & d'un Fiſcal royal, ainſi nommé parce qu'il prend auſſi connoiſſance de toutes les affaires relatives aux revenus de la Couronne. Outre cet Officier, il y a un autre Fiſcal, nommé Protecteur des Indiens, qui eſt chargé de leur défenſe, & de plaider pour eux à l'Audience. La Juriſdiction de cette Cour s'étend juſ-

qu'aux extrêmités de la Province, & l'on ne peut appeller de ſes jugements qu'au ſeul Conſeil des Indes, auquel même on ne peut avoir recours que dans les cas de déni de Juſtice ou d'une injuſtice manifeſte.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

Après l'Audience royale eſt la Cour de Las-Caxas ou Chambre des Finances, dont les principaux Officiers ſont un Maître-des-Comptes, un Tréſorier, & un Fiſcal royal. Les revenus qu'on verſe dans la caiſſe de cette Cour ſont les tributs des Indiens de cette Juriſdiction, ceux d'Otabalo, de Saint-Miguel-de-Ibarra, de Latacunga, de Chimbo, & de Riobamba; les taxes levées dans les mêmes endroits; les droits qui ſe perçoivent aux douanes de Babahoyo, Yaguache, & Caracol. Toutes ces ſommes ſont diſtribuées annuellement, partie à Carthagene, & partie à Sainte-Marthe, pour payer les honoraires des Préſidents, des Auditeurs, des Fiſcals, des Corrégidors, des Eccléſiaſtiques & des Gouverneurs de Maynas & Quijos; une autre partie eſt diſtribuée aux Officiers des Commanderies, & aux Caciques des villages.

Chambre des finances.

ULLOA. Chap. VIII An. 1736

Le Tribunal de Cruzada ou Croizade eſt compoſé d'un Commiſſaire, qui poſſede ordinairement quelque dignité Eccléſiaſtique, & d'un Tréſorier, qui eſt auſſi Maître des Comptes; toutes les affaires relatives à la Croizade doivent lui être rapportées.

Tréſorerie des biens des défunts.

Il y a auſſi une Tréſorerie pour les effets des perſonnes décédées, inſtitution établie depuis long-temps dans toutes les Indes, pour la conſervation des biens de ceux dont les héritiers ſont en Eſpagne, afin qu'ils ſoient à couvert des accidents qui pourroient arriver par la négligence, ou par la friponnerie des particuliers entre les mains deſquels ils pourroient demeurer, & pour les conſerver aux héritiers légitimes. Cette inſtitution, excellente dans ſon origine eſt préſentement ſujette à de grands abus; & ces biens ſouffrent des diminutions très conſidérables avant qu'ils paſſent à ceux qui doivent les poſſéder.

Outre les Tribunaux dont nous venons de parler, il y a encore un Commiſſaire de l'Inquiſition, avec un premier Alguazil, & des Familiars nommés par le Saint-Office de Lima.

Du Corps de ville.

La Corporation, ou Corps-de-ville

est composée d'un Corrégidor, de deux Alcaldes ordinaires qu'on choisit annuellement, & des Régidors, ou Echevins. Ce sont eux qui élisent les Alcaldes, dont l'élection occasionne toujours beaucoup de troubles dans la ville, parce que les gens de tous états sont divisés en deux partis, les Créoles & les Européens ou Chapitons; ce qui altere beaucoup l'union & la tranquillité publique. Cette assemblée nomme aussi l'Alcalde-major des Indiens, qui doit être le Gouverneur d'une des villes Indiennes qui sont dans l'étendue de cinq lieues de Quito. Cet Alcalde a sous lui d'autres Officiers inférieurs pour le Gouvernement civil; mais l'Alcalde lui-même & les Officiers ne sont guéres au dessus du rang d'Alguazils du Corrégidor, ou des Alcaldes de la ville, quoique dans leur institution ils fussent revêtus d'un pouvoir beaucoup plus étendu. Outre ces Officiers, il y a les Alcaldes Indiens nommés des Harrieros, qui sont chargés du soin de procurer des mulets & les autres choses nécessaires aux voyageurs. Ils doivent être tous subordonnés à leur Alcalde-major; cepen-

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

ULLOA. Chap. VIII. dant il n'a que très peu d'autorité sur eux.

An. 1736

Chapitre de la Cathédrale.

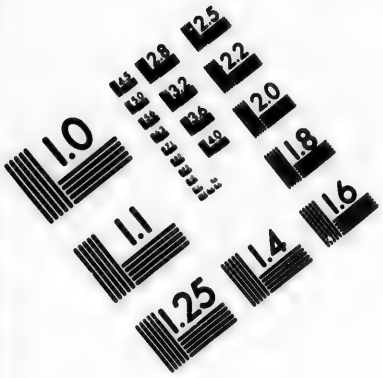
Le Chapitre de la Cathédrale est composé de l'Evêque, du Doyen, de l'Archidiacre, du Grand-Chantre, de l'Ecolâtre, du Trésorier, du Théologal, du Pénitencier, du Magistrat, de trois Chanoines de présentation, de quatre Prébendes, & de deux demi-Prébendes. Leurs revenus sont de vingt-quatre mille piastres pour l'Evêque; de deux mille cinq cents pour le Doyen; de deux mille pour chacune des quatre dignités suivantes; de quinze cents pour chacun des Chanoines; de six cents pour chaque Prébende, & de quatre cents vingt pour les demi-Prébendes. Cette Eglise fut érigée en Cathédrale l'an 1545, & l'on y célebre les fêtes avec la plus grande magnificence, particuliérement celle du Saint-Sacrement, & celle de la Conception, où toutes les Cours, les Officiers & les personnes d'un rang distingué ne manquent jamais d'assister. Ce qui mérite le plus d'attention dans la pompe de ces fêtes est la procession de la Fête-Dieu, & les danses des Indiens. Pour la procession, dans les rues où elle passe,

chacune des maiſons eſt ornée de riches tapiſſeries, avec de ſuperbes arcs de triomphes, & des autels de diſtance en diſtance plus élevés que les maiſons, où l'on voit répandue une quantité étonnante de vaiſſelle d'argent & de joyaux arrangés avec tant d'élégance, que l'œil en eſt auſſi frappé qu'il eſt ſurpris de voir tant de richeſſes. Cette ſplendeur, jointe à la magnificence des habits de ceux qui aſſiſtent à cette proceſſion en font un acte des plus ſolemnels, dont la pompe & le bon ordre ſe ſoutiennent également juſqu'à la fin de la cérémonie.

ULLOA. Chap VIII. An. 1736.

A l'égard des danſes, c'eſt une coutume dans les Paroiſſes de Quito, ainſi que dans toutes celles des montagnes, que le Curé choiſit, un mois avant la célébration des Fêtes, un nombre d'Indiens pour y remplir les fonctions de danſeurs; & ils commencent alors à répéter les danſes qui étoient en uſage dans leur nation avant qu'ils fuſſent convertis à la Religion Chrétienne. Ils ont pour muſique une flûte ou fifre & un tambour: leurs mouvements ne ſont que des ſauts de ſi mauvaiſe grace, qu'ils ne

Danſes des Indiens.



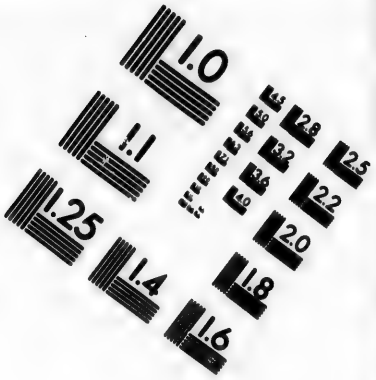
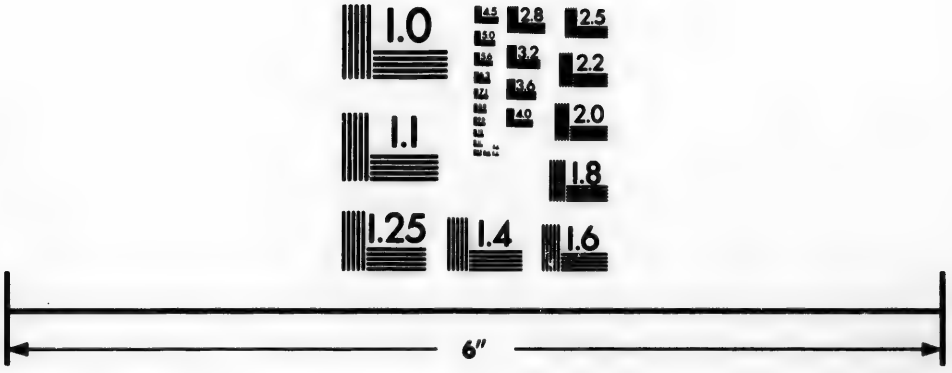
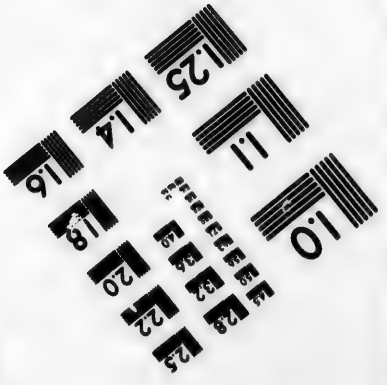


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ULLOA. Chap. VIII. An. 1735.

peuvent que déplaire à la vue d'un Européen. Quelques jours avant la ſolemnité, ils s'habillent d'un pourpoint, d'une chemiſe & d'un jupon de femme avec le plus de parure qu'il leur eſt poſſible. Par-deſſus leurs bas ils mettent des eſpeces de botines découpées, auxquelles ils attachent un grand nombre de grelots. Ils ſe couvrent le viſage & la tête d'une ſorte de maſque formé de rubans de diverſes couleurs. Avec cet habillement bizarre, ils ont l'orgueil de ſe donner le nom d'Anges, forment des compagnies de huit ou dix, paſſent toute la journée à courir dans les rues, prennent le plus grand plaiſir à faire ſonner leurs grelots, & s'arrêtent de temps en temps pour danſer; ce qui leur attire les applaudiſſemens d'une multitude ignorante, qui n'a aucune connoiſſance de danſes plus élégantes. Il eſt réellement très étonnant, que ſans aucun profit, & ſans aucunes vues d'interêt, autre que de s'imaginer remplir un devoir de religion, ils continuent cet exercice quinze jours avant la grande fête, & un mois après, ſans s'inquiéter de leur travail ou de

leurs familles, ne faisant que courir ou danser pendant tout le jour, sans marquer ni ennui, ni dégoût, quoique le nombre de leurs admirateurs diminuent journellement, & que les applaudissements se changent enfin en moqueries.

ULLOA Chap VIII. An. 1736.

Ils portent le même habillement dans les autres processions, ainsi que dans les fêtes des Taureaux, qu'ils voient avec le plus grand plaisir, & durant lesquelles on les dispense du travail.

CHAPITRE IX.

Dom Ulloa & M. Godin montent sur la montagne de Pichincha : Hauteurs du Thermometre : Difficultés qu'ils y éprouvent pour s'y établir un logement : Comment ils y vécurent : Tempêtes & nuages au dessous de leur habitation : Difficultés que leur occasionnent les temps contraires : Froid excessif qu'ils y éprouvent : Leur nourriture : Une partie de leurs Domestiques les abandonnent : Ils changent d'habitation : Incommodités de leurs différentes stations : Variétés étonnantes sous le même climat : Fertilité du pays : Variétés qu'elles occasionnent : Bas prix des vivres dans ce pays : Productions du pays : Température toujours égale : Des Villages.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737. Dom Ulloa & M. Godin montent sur la montagne de Pichincha.

PEU de temps après que nos Mathématiciens furent arrivés à Quito, ils résolurent de continuer leurs suites de triangles pour mesurer un arc du méridien au Sud de cette ville ; ils se

partagerent en deux corps, compoſés de François & d'Eſpagnols; & chacun ſe retira au lieu qui lui étoit deſtiné. Dom Georges Juan, & M. Godin, qui étoient à la tête de l'un, allerent à la montagne de Pambamaſca, pendant que Mrs. Bouguer, de la Condamine & Dom Ulloa, avec ceux qui les accompagnoient, monterent ſur le ſommet le plus élevé de Pichincha. Les deux compagnies ſouffrirent exceſſivement de la rigueur du froid & de la violence des vents, qui ſur ces hauteurs ſoufflent continuellement avec la plus grande impétuoſité, ce qui leur étoit d'autant plus ſenſible, qu'ils étoient moins accoutumés à cette température. Dans la Zone torride, preſque ſous l'équateur, où l'on croiroit naturellement que la plus grande incommodité qu'ils devoient redouter étoit l'excès de la chaleur, leur peine venoit au contraire du froid exceſſif auquel ils étoient expoſés; & l'on peut juger de ſon intenſité par les expériences qu'on fit avec le thermometre ſur le ſommet de Pichincha, en le tenant ſoigneuſement à couvert du vent, & le point de la glace étant à 1000.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

ULLOA. Chap IX. An. 1737.

Le 15 d'Août 1737, à midi la liqueur étoit à la hauteur de 1003. A quatre heures du soir à 1001 & demie; & à six heures à 998 & demie.

Hauteurs du Thermometre.

Le 16 d'Août à six heures du matin la liqueur étoit à 997. A dix heures elle monta à 1005. A midi elle fut à 1008. A cinq heures du soir elle descendit à 1001 & demie; & a six heures ils l'observerent à 999 & demie.

Le 17, à cinq heures trois quarts du matin, ils la trouverent à 996. A neuf heures, elle monta à 1001. A midi trois quarts elle étoit à 1010. A deux heures un quart après midi elle fut à 1012 & un quart. A six heures du soir à 999; & à dix heures à 998.

Difficultés qu'ils éprouvent pour s'y établir un logement.

Leur premier soin fut de se mettre à couvert, & de se loger dans ce fâcheux séjour: afin d'y mieux réussir, ils résolurent d'élever une tente pour chaque compagnie; mais ils ne purent le faire à Pichincha, parce que le sommet de la montagne étoit trop étroit; & ils n'eurent d'autre ressource que celle de se construire une hutte si petite, qu'à peine les pouvoit-elle contenir tous. On ne doit pas en être

surpris, si l'on fait attention à l'incommodité de la situation, & à la petiteſſe du lieu, qui eſt une des pointes les plus élevées d'une montagne remplie de rochers, cent toiſes au deſſus de l'endroit le plus haut du deſert de Pichincha. Telle fut leur habitation, qui en très peu de temps parut couverte de glace & de neige, ainſi que tous les environs. Pour monter ſur cet énorme rocher, depuis la baie, où les mulets pouvoient ſeulement aborder, & pour gagner leur cabane, le chemin étoit ſi rude, qu'on ne pouvoit y grimper autrement qu'à pied. Il falloit y employer quatre heures d'un travail & d'une peine continuelle, occaſionnée tant par la fatigue du corps, que par la ſubtilité de l'air, qui ôtoit preſque la reſpiration.

Comment ils y vécurent.

Nous allons rapporter en peu de mots, pour la ſatisfaction du Lecteur, la maniere de vivre des Aſtronomes pendant le temps qu'ils employerent à meſurer géométriquement quelques dégrés du méridien. Le deſert de Pichincha, étant très peu différent de tous les autres, ce recit pourra ſervir à donner une idée de la fatigue, & des dangers auxquels il ſe trouverent

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

exposés, tant par rapport à leurs opérations, que par d'autres inconvenients, pendant tout le temps qu'ils employerent à l'exécution de l'entreprise dont on leur avoit fait l'honneur de les charger. La principale diversité entre les differents déserts, consistoit dans le plus ou le moins d'éloignement des endroits d'où ils pouvoient tirer des provisions, & dans l'inclémence du temps, qui étoit proportionnée à la hauteur des montagnes, & à la saison de l'année.

Tempêtes & nuages au-dessous de leur habitation.

Ils se tenoient ordinairement renfermés dans leur hutte, à cause de la rigueur du froid, & de la violence du vent, outre qu'ils étoient enveloppés d'un brouillard si épais, qu'à peine pouvoient-ils distinguer quelque objet à six ou huit pas de distance. Quand ce brouillard venoit à s'éclaircir, les nuages par leur poids descendoient vers la surface de la terre, & entouroient de toutes parts la montagne à un grand éloignement; ensorte qu'il sembloit voir une mer, au milieu de laquelle leur rocher formoit une isle. Alors ils entendoient un bruit affreux de tempêtes qui rouloient au dessus de Quito & du pays voisin.

voiſin. Ils voyoient les éclairs s'élever des nuages, & entendoient les roullements du tonnere beaucoup au deſſous d'eux : ainſi quand les parties inférieures étoient expoſées à de violentes tempêtes de pluie & de tonnere, c'étoit alors qu'ils jouiſſoient d'une agréable ſérénité, le vent étant appaiſé, le ciel découvert, & les rayons du ſoleil modérant la rigueur du froid. Tout changeoit de face quand les nuages remontoient ; leur épaiſſeur ôtoit la reſpiration ; la pluie & la grêle tomboient continuellement, & le vent recommençoit à ſouffler avec toute ſa violence. Cette ſituation fâcheuſe les mettoit ſouvent dans la crainte d'être emportés avec leur hutte dans les précipices dont ils étoient environnés, où d'y être enſevelis ſous la glace & ſous la neige qui s'accumuloient de jour en jour.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

Le vent eſt quelquefois ſi violent dans cette région de l'air, que la vue en eſt fatiguée ; & la crainte des Européens étoit encore augmentée par le bruit horrible qu'ils entendoient ſouvent dans les précipices, quand il y tomboit quelque énorme fragment de rocher. Ce bruit étoit d'au-

Difficultés que leur occaſionnent les temps contraires.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

tant plus effrayant, qu'on n'en entendoit aucun autre dans ces deſerts, & pendant la nuit, le repos, dont ils avoient ſi grand beſoin, étoit fréquemment interrompu par ce fracas épouvantable. Quand le temps étoit un peu favorable dans leur canton, & que les nuages raſſemblés vers quelques-unes des autres montagnes qu'ils devoient lier par leurs obſervations, ne leur permettoient pas de faire tout l'uſage qu'ils auroient déſiré de cet intervalle de beau temps, ils en profitoient au moins pour ſortir de leur hutte, & pour faire quelque exercice. Quelquefois ils deſcendoient une partie de la montagne; d'autrefois ils s'amuſoient à rouler de gros morceaux de rochers dans les précipices, à quoi ils employoient toutes leurs forces réunies, pour faire ce que la force du vent ſeul exécutoit ſouvent. Cependant ils avoient ſoin de ne s'écarter que très peu; & quand ils voyoient quelque apparence que les nuages alloient gagner leur hutte, ce qui arrivoit quelquefois très ſubitement, ils s'y retiroient en diligence. La porte de cette hutte étoit attachée avec des longes de cuir; ils ne laiſſoient dans l'intérieur aucune fente

qui ne fût bien garnie, & elle étoit couverte de paille très ſerrée : cependant malgré tous leurs ſoins le vent pénétroit au travers. Les jours n'étoient ſouvent guéres meilleurs que les nuits ; & toute la lumiere dont ils jouiſſoient étoit celle d'une lampe ou deux, qu'ils tenoient continuellement allumées.

Froid exceſſif qu'ils y éprouvent.

Quoique leur hutte fût très petite, & remplie de monde, l'intenſité du froid y étoit ſi grande, qu'outre la chaleur des lampes, chacun d'eux étoit obligé d'avoir une poelle remplie de charbons allumés. Cette précaution auroit rendu la rigueur du climat ſupportable, ſi le danger qui les menaçoit d'être entraînés dans les précipices ne les avoit obligés de ſe lever toutes les fois qu'il tomboit de la neige, & de s'expoſer à la rigueur de l'air extérieur, pour dégager avec des pelles le toit de leur cabane, des maſſes de neige qui s'y amaſſoient, autrement il n'auroit pu en ſupporter le poids. Ils avoient à la vérité des domeſtiques & des Indiens, mais tellement engourdis par le froid, qu'il étoit très difficile de les faire ſortir d'une petite tente, où ils entretenoient un

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

feu continuel. Tout ce que les Européens en pouvoient obtenir étoit de partager leur travail, encore ne le faiſoient-ils qu'à contre-cœur, & par conſéquent avec beaucoup de lenteur & de pareſſe.

Il eſt aiſé d'imaginer tout ce que nos Aſtronomes eurent à ſouffrir de la dureté d'un tel climat. Leurs pieds s'enflerent, & devinrent ſi tendres qu'ils ne purent plus ſupporter la chaleur, & ils ne marchoient qu'avec la plus grande difficulté. Leurs mains étoient couvertes d'engelures, leurs levres enflées & fendues, enſorte qu'il en ſortoit du ſang toutes les fois qu'ils vouloient parler, ou faire quelqu'autre mouvement. Ils étoient donc forcés de garder le ſilence, & la faculté de rire leur étoit abſolument interdite, parce qu'en occaſionnant l'extenſion des levres, cette action leur cauſoit de tels déchirements qu'ils en étoient incommodés pendant deux ou trois jours.

Leur nourriture.

Leur nourriture ordinaire étoit un peu de riz, bouilli avec de la viande ou des oiſeaux qu'on leur apportoit de Quito : au lieu d'eau fluide, ils rempliſſoient leur pot de glace, & n'a-

voient que la même reſſource pour boire. Pendant qu'ils mangeoient, chacun étoit obligé de tenir ſon plat ſur un réchaud de feu, pour l'empêcher de geler; ils en faiſoient de même pour l'eau qu'ils buvoient. Ils crurent d'abord que l'uſage des liqueurs fortes répandroit une chaleur favorable dans toutes les parties de leurs corps, ce qui les rendroit moins ſenſibles à la rigueur du froid; mais ils reconnurent avec étonnement qu'ils ne trouvoient aucune force dans les liqueurs ſpiritueuſes, & qu'elles ne les garantiſſoient pas plus des impreſſions du froid que ne faiſoit l'eau commune.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

Une partie de leurs domeſtiques les abandonne.

Ils ſe trouverent en même temps dans l'embarras de ne pouvoir laiſſer leurs Indiens tous enſemble. Auſſi-tôt qu'ils commencerent à éprouver la rigueur du climat, ils formerent le projet d'abandonner leurs maîtres. La premiere déſertion étoit ſi peu prévue qu'elle auroit pu avoir des ſuites très fâcheuſes, ſi l'un d'entre eux n'avoit eu de meilleures diſpoſitions, n'étoit reſté, & n'avoit donné avis de ce qui ſe paſſoit. Comme il n'y avoit ſur le rocher aucun endroit où l'on pût placer une tente pour

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

les Indiens, ils se retiroient tous les soirs dans une cave au pied de la montagne, où le froid étoit moins vif, & où ils entretenoient un feu continuel, ce qui rendoit leur situation beaucoup plus supportable que celle de leurs maîtres. Tous les jours avant de se retirer, ils fermoient en dehors la porte de la hutte des Astronomes, laquelle étoit si basse qu'on ne pouvoit y passer sans se baisser : mais comme la neige & la grêle qui tomboient toutes les nuits formoit un mur contre la porte, un ou deux Indiens étoient chargés de venir le matin la débarrasser. Il y avoit bien quelques domestiques Négres qui logeoient dans une petite tente, mais leurs mains & leurs pieds étoient tellement couverts d'engelures, qu'on les auroit plutôt tués que de les faire travailler. Les Indiens venoient donc régulièrement tous les matins dégager la porte entre neuf & dix heures : mais à peine l'eurent-ils fait quatre ou cinq fois, que les Astronomes se trouverent un jour fort allarmés de voir passer dix heures, onze heures & midi sans qu'ils arrivassent. Ils furent enfin délivrés par leur fidéle Indien qui n'avoit pas

voulu se prêter à la séduction de ses compatriotes, & qui informa ses maîtres de la désertion des quatre autres. Aussi-tôt que la neige fut ôtée de devant la porte, ils envoyerent l'Indien au Corrégidor de Quito, qui leur en envoya de nouveaux avec la plus grande diligence, menaçant de punir séverement ceux qui manqueroient à leur devoir.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

La crainte du châtiment ne put les engager à supporter la rigueur de leur situation, & ils déserterent deux jours après, ce qui détermina le Corrégidor, pour prévenir tous les inconvénients, à envoyer quatre Indiens sous les ordres d'un Alcalde, & à les relever tous les quatre jours.

Les Astronomes passerent vingt-trois jours très ennuyeux sur ce rocher, c'est-à-dire, jusqu'au 6 de Septembre, sans qu'il leur fût possible de terminer leurs observations des angles : quand le temps étoit clair & serein près de leur habitation, les montagnes sur les sommets desquelles étoient les signaux qui formoient les triangles pour mesurer les dégrés du méridien, leur paroissoient enveloppées dans les nuages, & quand elles

Ils changent d'habitation.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

étoient découvertes, Pichincha étoit environné de brouillards. Ils jugerent donc néceſſaire d'élever les ſignaux dans des endroits plus bas, & dans une région plus favorable. Cette réſolution ne leur fit changer d'habitation qu'au commencement de Décembre, lorſqu'ils eurent fini les obſervations qui concernoient particuliérement Pichincha, & qu'ils en commencerent de nouvelles. Ils ne trouverent aucune diminution d'inconvénients, de froid, ni de fatigue, parce que les endroits où ils faiſoient ces obſervations étoient toujours néceſſairement dans la partie la plus élevée des déſerts; enſorte que le ſeul relâche qui leur pouvoit procurer quelque ſoulagement, n'étoit que dans le court intervale de paſſer d'un lieu à un autre.

Incommodités de leurs différentes ſtations.

Dans toutes les ſtations qui ſuccéderent à celle de Pichincha, pour parvenir à la meſure fatiguante des dégrés du méridien, chaque compagnie logea ſous une tente, qui étoit fort petite, mais où ils trouvoient cependant moins d'inconvénients que dans leur premiere hutte, quoiqu'ils y euſſent encore plus de peine, puiſ-

qu'ils étoient obligés de la nétoyer plus fréquemment des neiges qui la couvroient, crainte qu'elle ne fût renverſée par leur poids. Ils placerent d'abord ces tentes en des endroits moins expoſés; mais ayant pris enſuite la réſolution de les faire ſervir de ſignaux pour prévenir l'inconvénient d'en avoir de bois, ils les tranſporterent aux lieux les plus viſibles, où l'impétuoſité des vents arracha quelquefois les piquets, & renverſa même les tentes.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

Il ſuit de ce que nous avons rapporté juſqu'à préſent que pour former un jugement exact ſur la température de Quito, l'expérience doit corriger les erreurs qui ſeroient la ſuite de la ſeule ſpéculation. Sans le ſecours de ce guide infaillible, & ſans les lumieres que nous donne l'hiſtoire, pourroit-on croire qu'au milieu de la Zone Torride, ou plutôt ſous l'Equateur, non-ſeulement la chaleur fût ſupportable, mais qu'en quelques endroits le froid y fût très rigoureux; & que ſous le même climat, d'autres endroits jouiroient des douceurs & des avantages d'un printemps perpétuel; que leurs champs ſeroient tou-

JLLOA. Chap. IX. An. 1737.

jours couverts de verdure, & émaillés des fleurs les plus éclatantes ? Cependant la douceur de l'air, toujours exempt des extrémités du froid & du chaud, & l'égalité constante des jours & des nuits rendent aussi agréables que fertiles ces cantons que le raisonnement mal informé jugeroit inhabitables par leur situation. La nature y a répandu ses dons avec une main si libérale, que les endroits dont nous parlons sont beaucoup plus fortunés que ceux des Zones tempérées, où les vicissitudes de l'hyver & de l'été, & les variations du chaud au froid font sentir avec plus de désagrement ces deux extrêmes.

Variétés étonnantes sous le même climat.

Les moyens que la nature a employés pour faire d'une partie de ce pays une habitation délicieuse, consistent en un assemblage de circonstances si bien combinées, que s'il en manquoit une seule, ces cantons seroient entiérement inhabitables, ou au moins sujets à de grands inconvénients. Ce concours singulier est si favorable qu'il corrige l'ardeur des rayons du soleil, & modére la chaleur de cette brillante planete. La principale de ces circonstances est

l'élévation du terrein au-deſſus de la ſurface de la mer, ou plutôt au-deſſus de la ſurface de tout le globe, ce qui non-ſeulement diminue la réflexion du ſoleil, mais encore rend l'air plus ſubtil, facilite la congélation, & ôte toute l'incommodité du chaud. Ces effets naturels doivent inconteſtablement être attribués à la ſituation du pays, & cette unique circonſtance ſuffit pour produire les ſingularités étonnantes qu'on y obſerve. D'un côté l'on voit des montagnes d'une hauteur & d'une étendue prodigieuſe, dont les ſommets ſont couverts de neige; de l'autre ſont des volcans, dont l'intérieur eſt rempli de feux dévorants pendant que le ſommet, les coupures & les cavités ſont enſevelies ſous les glaces. Les plaines jouiſſent d'une agréable température; mais les profondeurs & les vallées éprouvent toute l'ardeur d'une chaleur exceſſive : enfin ſuivant la diſpoſition des lieux & les ſituations hautes ou baſſes, on trouve toutes les variétés poſſibles, compriſes entre les deux extrêmes du plus grand chaud & du plus grand froid.

Si l'on donnoit une deſcription dé- Fertilité du pays.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

taillée de la fertilité du pays, elle pourroit paroître hors de toute croyance : mais on en connoîtra la poſſibilité, en conſidérant l'égalité & la bénignité du climat. Les dégrés du chaud & du froid ſont ſi heureuſement reglés, que l'humidité néceſſaire eſt toujours entretenue, & qu'il eſt très rare qu'il ſe paſſe un jour ſans que la terre ſoit favoriſée de quelques rayons bienfaiſans du ſoleil. Il n'eſt donc pas ſurprenant que ce pays jouiſſe d'une plus grande fertilité que ceux où les mêmes cauſes ne ſe trouvent pas réunies, ſurtout en remarquant qu'il n'y a aucune différence ſenſible dans tout le cours de l'année ; enſorte qu'on voit ici les fleurs & les fruits des diverſes ſaiſons préciſément dans le même temps. Un Européen curieux y obſerve avec un plaiſir mêlé d'admiration, des plantes qui jauniſſent & ſe deſſéchent dans un champ, pendant que d'autres de la même eſpece ne ſont que commencer à pouſſer ; & des fleurs qui perdent leur éclat lorſque d'autres commencent à s'ouvrir, comme pour entretenir perpétuellement le même émail dans les campagnes. Sur un même arbre, on voit des fruits

parvenus à leur maturité, & des feuilles changer de couleur, pendant qu'il en pouſſe de nouvelles, & que d'autres parties ſe couvrent de fleurs & de fruits dans toutes les gradations poſſibles.

On remarque la même fertilité dans le bled, & l'on fait la moiſſon dans un champ pendant qu'on le ſéme dans le champ voiſin. On en voit de nouvellement ſemé, qui commence à ſortir de terre : d'autre qui eſt en épics, & d'autre encore plus avancé qui eſt déja couvert de fleurs, enſorte que le penchant des montagnes préſente en même temps toutes les beautés & toutes les richeſſes des différentes ſaiſons de l'année.

Variétés qu'elle occaſionne.

Tout ce que nous venons de dire eſt en général ; cependant il y a un temps déterminé pour la grande moiſſon. Il arrive auſſi que la ſaiſon la plus favorable pour ſémer dans un endroit eſt un mois ou deux après celle qui convient à un autre, quoiqu'ils ne ſoient éloignés que de trois ou quatre lieues, & que le temps convenable pour une terre qui eſt à une ſemblable diſtance ne ſoit pas encore arrivé. Ainſi en différents cantons, & quelquefois

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

dans le même, la ſémence & la récolte occupent toute l'année, & l'avancement ou le retard ſont naturellement occaſionnés par la diverſité des ſituations, ſelon que le terrein eſt en montagnes, en coteaux, en plaines, en vallées, ou en coupures. Toutes ces différentes poſitions ſont autant de températures particulieres; ce qui diverſifie de même les temps des opérations de la campagne: mais cette diverſité ne contredit en rien ce que nous avons dit en général ſur la fertilité & l'abondance de ce pays fortuné.

Bas prix des vivres à Quito.

Cette fécondité remarquable du terrein lui fait produire naturellement une quantité prodigieuſe de fruits & de grains de toute eſpece, & contribue également à leur donner une qualité excellente, qui s'étend ſur les animaux, comme on en peut juger par la délicateſſe du bœuf, du veau, du mouton, du porc & de la volaille qu'on mange à Quito. Le pain de froment y eſt en abondance; mais les femmes Indiennes qu'on charge du ſoin de le faire ignorent également la bonne façon de le pétrir & de le cuire, quoique le bled ſoit par-

fait : cependant le pain qu'on mange dans les maiſons particulieres eſt auſſi bon que le meilleur pain d'Europe. Le bœuf, auſſi parfait que celui de nos contrées, eſt vendu par quartier de cent livres peſant, pour quatre réales de l'argent du pays, & l'acheteur a la liberté de choiſir le morceau qui lui plaît le mieux. Le mouton ſe vend auſſi par moitié ou quartier de l'animal, & dans la primeur, quand il eſt bien engraiſſé, on le donne entier pour cinq ou ſix réales. Les autres eſpeces de proviſions ſont vendues en bloc ſans poids ni meſure, & le prix en eſt reglé par l'uſage.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

Les plantations voiſines du ſommet des montagnes produiſent du froment, de l'orge, des légumes de toute eſpece, & des pommes de terre, ſelon la variété des températures. Au-deſſous de ces plantations, on voit paître de nombreux troupeaux de moutons & de brebis, dont la laine employée à différents uſages, fournit de l'occupation à une infinité de perſonnes. Quelques fermiers ne s'attachent qu'à nourrir des vaches, particuliérement pour l'avantage qu'ils retirent de leur lait, dont ils

Productions du pays.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

font du beurre & du fromage. En d'autres fermes, on s'occupe en même temps à différents travaux, tels que le ſoin des troupeaux, l'agriculture, & les manufactures, principalement celles de drap, de bayes & de ſerges.

Température toujours égale.

On voit par tout ce que nous venons de rapporter, qu'aucune juriſdiction n'a une température égale dans toute ſon étendue, parce que les différents dégrés de chaud & de froid dépendent de la ſituation de chaque canton. C'eſt à cette différence qu'on doit la bonté & la variété des eſpeces de grains & de fruits que le pays produit, & dont chacun trouve en quelque endroit la température la plus convenable à ſon eſpece. Auſſi en voyageant ſeulement une demi-journée, on paſſe d'un climat dont la chaleur fait ſentir qu'on eſt ſous la Zone torride, à un autre où l'on reſſent toutes les rigueurs de l'hiver. Il faut encore remarquer, ce qu'on peut regarder comme un nouvel avantage, c'eſt que chacun de ces endroits n'éprouve point de viciſſitudes dans le cours de l'année, de même que les parties tempérées n'y

ressentent nulle variation du chaud au froid. Cependant cette regle souffre des exceptions pour les parties montagneuses, où le froid augmente par la violence des vents, ou par le changement de temps qu'on appelle *Tiempo de paramos*, qui arrive quand les nuages enveloppent la plus grande partie des montagnes, & se précipitent en pluie & en neige. Alors le froid devient insuportable; mais quand ces nuages nébuleux sont dispersés, & quand le vent est appaisé, les rayons du soleil se répandent sur la terre, & y communique une douce chaleur.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

Presque tous les villages bâtis sur le penchant des montagnes, sont construits avec beaucoup d'irrégularité. La principale partie est l'Eglise & le presbytere, qu'on nomme en ce pays le Couvent, parce que tous les prêtres étoient dans les commencements des religieux. Ces bâtiments ont quelque apparence de décence, mais le reste des villages n'est composé que de huttes, avec des murs de terre, dispersées dans toute la campagne, où chacun a sa portion de terrein, qu'il cultive pour sa subsistance. La

Des villages.

ULLOA. Chap. X. An. 1737.

plus grande partie des habitants ſont des Indiens, & il y a des villages qui en ſont entiérement compoſés : en d'autres on trouve auſſi des Métifs, & quelques familles Eſpagnoles ; mais tous ſont également dans la plus grande miſere.

CHAPITRE X.

Les Aſtronomes ſont obligés de partir pour Lima : Ils ſe rendent à Machala : Endroit nommé le Saut : Danger des Tigres dans ce pays : Les Aſtronomes arrivent à Tumbez : Deſcription de Tumbez : Secheresſe exceſſive de ce pays : Arbre nommé Algatrobale : Route de Tumbez à Amotape : Deſcription d'Amotape : Suite de la route juſqu'à Piura : Deſcription de cette ville : Chaleur & ſechereſſe du climat : Productions & commerce de Piura : Suite du voyage : Deſcription de Séchura : Habillement des femmes : Déſert où l'on eſt obligé de porter de l'eau : Difficultés pour traverſer ce déſert : Deſcription de Monope : Deſcription de Lambayeque.

PENDANT que les Aſtronomes Eſpagnols étoient occupés à meſurer un arc du méridien dans la province de Quito, ils reçurent une lettre du Viceroi du Pérou, qui leur ordonnoit de ſe rendre ſans perdre de temps à Lima, où il jugeoit leur préſence néceſſaire, pour s'oppoſer à quelques projets des Anglois, qu'on craignoit de voir inceſſamment dans la mer du Sud.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

Les Aſtronomes ſont obligés de partir pour Lima.

Ils obéirent auſſi-tôt aux ordres du Viceroi, & après s'être munis de tout ce qui leur étoit néceſſaire à Quito, ils partirent de cette ville le 30 d'Octobre 1740, & ſe déterminerent à prendre la route de Guaranda & de Guiaquil. Il y a une autre route de terre par Cuença & Loja; mais ils préfererent la premiere, parce qu'ils jugerent qu'ils feroient plus de diligence, d'autant que les chemins y ſont moins mauvais, & qu'on a moins de peine à y trouver les mulets & les autres bêtes pour le bagage. Ils jugerent auſſi qu'ils ſeroient moins expoſés à demeurer long-temps dans les villages, comme on y eſt ſouvent obligé par l'autre

ULLOA. Chap. X.

route, à cauſe des inondations, des rivieres, & des précipices.

An. 1740.

Le 30 d'Octobre, ils arriverent aux Bodegas ou magaſins de Babahoyo, où ils prirent un canot; deſcendirent la riviere de Guiaquil; s'embarquerent à bord d'un petit bâtiment chargé pour Puna, & jetterent l'ancre dans le port de cette ville le 3 de Novembre. Ils y louerent un grand Balza, qui les conduiſit par le golphe à Machala. La route ordinaire eſt par le ſaut ou chute de Tumbez; mais ils furent obligés d'en ſuivre une différente, parce que leur pilote ne connoiſſoit pas bien l'entrée de l'anſe par laquelle il faut paſſer pour arriver au Saut.

Ils ſe rendent à Machala.

Le 5, ils débarquerent le matin ſur la côte de Machala, d'où ils ſe rendirent par terre à la ville, qui n'en eſt éloignée que de deux petites lieues.

Endroit nommé le Saut.

Le ſoir du 7, ils arriverent à l'endroit nommé le Saut, qui eſt une eſpece de port pour les barques & pour les autres petits bâtiments, ſitué à la tête de pluſieurs anſes ou bras de mer, à quatorze ou quinze lieues de la côte. Il n'y a aucuns ha-

bitants, parce qu'on ne trouve point d'eau fraîche dans tout le canton adjacent, enſorte que ce port ne ſert que pour les marchandiſes qui doivent aller à Tumbez, & qu'on y porte ſur des mulets, toujours prêts pour cet uſage. Le Saut n'a aucun couvert, & toutes les marchandiſes qu'on y apporte ſont dépoſées dans une petite place; mais comme il n'y tombe preſque jamais de pluie, il y a très peu de riſque à les y laiſſer juſqu'à ce qu'on les tranſporte à Tumbez.

Danger des Tigres dans ce pays.

Dans cet endroit, de même que ſur les bords des Anſes, les arbres nommés Mangles, ſont très épais, & ils ont leurs branches & leurs racines tellement entrelacées, qu'elles ſont abſolument impénétrables. Les Moſquites y fourmillent en ſi grande quantité, que leurs ſeules piquûres ſuffiſent pour en écarter tous ceux qui voudroient y deſcendre. Les parties plus intérieures, où la marée ne peut atteindre, ſont couvertes de forêts d'arbres plus petits, où il y a beaucoup de cerfs; mais elles ſont auſſi habitées par une grande quantité de Tigres, enſorte que ſi les aiguillons perçants des Moſquites ôtent

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

le repos aux voyageurs, ils les empêchent auſſi, en les tenant éveillés, d'être ſurpris par ces cruels animaux, dont la fureur a ſouvent eu des ſuites très funeſtes.

Les Aſtronomes arrivent a Tumbez.

Le 9, ils arriverent le matin à la ville de Tumbez, éloignée de ſept lieues du Saut. Le chemin eſt par un pays abſolument inculte, d'autant qu'une partie eſt expoſée à la marée, & que le reſte n'eſt que des ſables, qui réfléchiſſent ſi fortement les rayons du ſoleil, qu'on eſt obligé de faire ce voyage durant la nuit. Sept lieues de chemin & autant de retour ſans rencontrer ni eau, ni fourage, eſt un trop grand travail pour que les mulets le puiſſent faire de jour. On ne les fait jamais partir de Tumbez pour le Saut, qu'on n'ait reçu avis par un matelot envoyé exprès, des marchandiſes qui ſont déchargées, & qu'on ne ſoit aſſuré qu'elles ſont prêtes à voiturer; autrement la peine ſeroit perdue, parce qu'il eſt impoſſible que ces animaux puiſſent y faire aucun ſéjour.

Deſcription de Tumbez.

Près de Tumbez eſt une riviere du même nom, qui ſe décharge dans la baye de Guiaquil, vis-à-vis l'iſle de

Sainte Claire. Les barques, les chaloupes, les balzas & les canots, peuvent aller en montant & en deſcendant cette riviere, qui a trois braſſes de profondeur, & vingt-cinq de large; mais il eſt dangereux de la remonter en hiver, parce que l'impétuoſité du courant eſt alors augmentée par les torrents qui tombent des montagnes. A une petite diſtance des Cordillieres, ſur un des bords de la riviere eſt la ville de Tumbez, dans une plaine ſableuſe, où l'on voit quelques petites éminences. Cette ville n'eſt compoſée que de ſoixante & dix maiſons, bâties de canes & couvertes de paille; elles ſont diſperſées les unes des autres, ſans aucun ordre ni ſymétrie. Ces maiſons ſont habitées par environ cent cinquante familles de Métifs, d'Indiens, de Mulâtres & d'Eſpagnols. Il y a d'autres familles qui habitent les bords de la riviere, ce qui leur donne la facilité de pouvoir arroſer leurs terres, & elles s'y occupent de l'agriculture.

Séchereſſe exceſſive de ce pays.

La chaleur y eſt exceſſive, & il ſe paſſe ſouvent pluſieurs années de ſuite ſans qu'il y tombe une goute de pluie; mais quand elle commence,

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

elle dure ordinairement tout l'hiver. Tout le pays depuis Tumbez juſqu'à Lima, entre le pied des Cordillieres & la mer, eſt connu par le nom de Vallées, ce qu'il eſt néceſſaire de remarquer ici, parce que nous aurons ſouvent occaſion d'en parler dans la ſuite de cette narration.

Tumbez eſt le lieu où les Eſpagnols, commandés par Dom François Pizarre, débarquerent pour la premiere fois dans cette partie de l'Amérique méridionale. Ils y eurent des conférences d'amitié avec pluſieurs Princes du pays, qui étoient vaſſaux des Incas. Si les Indiens furent ſurpris à la vue des Eſpagnols, ceux-ci ne le furent pas moins des richeſſes prodigieuſes qu'ils remarquerent de toutes parts, ainſi que de la grandeur & de la magnificence des palais, des châteaux & des temples : mais quoiqu'ils fuſſent tous bâtis de pierre, il n'en reſte préſentement aucun veſtige.

Arbre nommé Algarrobale.

Sur les bords agréables de cette riviere, auſſi loin que les eaux s'étendent quand elle eſt à ſa plus grande hauteur, le terrein produit une grande quantité de maïz, & des autres

tres fruits & végétaux qui viennent dans les pays chauds. Dans les endroits plus éloignés où la riviere ne peut atteindre, on trouve une eſpece d'arbre légumineux, nommé Algarrobale, qui produit une féve, qu'on donne pour nourriture aux troupeaux de toute eſpece. Elle a quelque reſſemblance avec celle d'Eſpagne, connue ſous le nom de Valentia : la gouſſe eſt d'environ cinq ou ſix pouces de long, d'une couleur blanchâtre, mêlée de veines d'un jaune ſale. Elle donne beaucoup de force aux bêtes de travail; on s'en ſert pour engraiſſer celles qu'on veut tuer, & elles en acquierent un goût excellent.

Route de Tumbez à Amotape.

Les Aſtronomes employerent cinquante-quatre heures dans leur voyage de Tumbez à Piura, non compris le temps de leur repos, enſorte que les mulets, qui vont toujours d'un pas égal, firent plus d'une lieue par heure. Ils firent quarante-huit lieues juſqu'à la ville d'Amotape, qui eſt le ſeul endroit habité de toute la route, & le reſte eſt entiérement déſert. On laiſſe ſeulement repoſer les mulets deux ou trois heures, quand ils paroiſſent épuiſés de fatigue, ou quand

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

on ſe trouve près de quelque endroit où il y a de l'eau. En ſortant de Tumbez, on traverſe la riviere dans des Balzas; enſuite on fait environ deux lieues par des boſquets d'Algarrobale, & d'autres arbres, à la ſortie deſquels le chemin ſuit la côte juſqu'à Mancora, qui eſt à vingt-quatre lieues de Tumbez. En ſuivant cette route, il faut profiter de la baſſe-mer pour paſſer un endroit nommé Malpaſſo, environ à ſix lieues de Tumbez. C'eſt un rocher eſcarpé, & fort élevé, que la mer baigne dans le flux, & dont il eſt impoſſible de gagner le ſommet, à cauſe des coupures & des précipices, enſorte qu'il faut néceſſairement paſſer entre la mer & la baſe de ce rocher, qui a environ une demi-lieue de longueur, ce qu'on doit faire avant le retour du flot, qui couvre bien-tôt cet étroit paſſage; mais il n'y a aucun danger dans le temps du reflux. Pendant le reſte du voyage, il eſt également néceſſaire d'avoir attention à la marée, parce que le pays étant rempli de ſables, ſi les mulets y entroient trop profondément, ils ſeroient fatigués après une heure ou deux de marche:

c'eſt pourquoi les voyageurs ſuivent en général le rivage, qui eſt battu par les vagues, ce qui le rend plus ferme, plus ſolide, & par conſéquent plus facile pour ces animaux. En hiver, il paſſe par Mancora un petit ruiſſeau d'eau fraîche, qui eſt d'un grand ſoulagement pour les mulets; mais en été, le peu d'eau qui y reſte eſt ſi mauvaiſe, qu'il n'y a que le plus grand beſoin qui puiſſe la rendre ſupportable. Les bords de ce ruiſſeau ſont tellement fertiliſés par ſes eaux, qu'ils produiſent des Algarrobales, aſſez gros & en aſſez grande quantité pour former une épaiſſe forêt.

Après Mancora, dans l'eſpace de quatorze lieues, le chemin eſt entre des montagnes arides, à quelque diſtance de la côte, avec des montées & des deſcentes très rapides juſqu'à la brèche de Pazinnas, où il faut prendre les mêmes précautions qu'à Mancora: c'eſt où l'on fait la ſeconde pauſe. Le reſte de la route eſt une plaine ſableuſe de dix lieues de longueur, juſqu'à la ville d'Amotape, & à quelque diſtance de la côte.

Deſcription d'Amotape.

Cette ville, ſituée à 4 dégrés, 51 minutes, 43 ſecondes de latitude mé-

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

ridionale, eſt une annexe de la paroiſſe de Tumbez, dépend de la même Lieutenance, & eſt dans la juriſdiction de Piura. Il y a environ trente maiſons, conſtruites des mêmes matériaux que celles de Tumbez, mais on n'y trouve d'autres habitants que des Indiens & des Métifs. A un quart de lieue de la ville paſſe une riviere de même nom, dont les eaux ſont de la plus grande utilité pour la campagne. Ce canton eſt cultivé dans toutes ſes parties, & partagé en différents champs, qui produiſent des grains de diverſes eſpeces dans la plus grande abondance, ainſi que de tous les fruits & de tous les végétaux excellents qui croiſſent dans les pays chauds, mais ces campagnes, ainſi que Tumbez, ſont infeſtés d'une multitude prodigieuſe de moſquites. On paſſe à gué cette riviere pendant l'été, mais en hiver, quand les torrents tombent des montagnes, on la traverſe dans un Balza, parce que la rapidité du courant eſt alors conſidérablement augmentée. On ne peut ſe diſpenſer de la traverſer pour aller à Piura, & le chemin eſt enſuite l'eſpace de quatre lieues par des bois de grands Algarrobales.

Ces bois conduiſent à une plaine aride, où les conducteurs & les Indiens qui connoiſſent le mieux le pays, perdent quelquefois leur route, parce que le vent applanit les hauteurs de ſable qui ſervoient de guide, & efface toutes les traces de chemin; enſorte qu'avec cet horiſon terreſtre, on eſt obligé de ſe guider le jour par le ſoleil, & la nuit par les étoiles: mais comme les Indiens connoiſſent peu la poſition des aſtres, ils ſont ſouvent embarraſſés, & expoſés à beaucoup de fatigues avant de retrouver leur chemin.

Suite de la route juſqu'à Piura.

On peut juger par tout ce que nous avons dit, des peines que les voyageurs éprouvent dans cette route. De plus, juſqu'à Amotape, il faut porter non-ſeulement des proviſions, mais même de l'eau, & tout ce qui eſt néceſſaire pour allumer du feu, à moins qu'on ne ſe contente de manger des viandes froides. A cette derniere pauſe eſt une mine de cuivre, & une eſpece de goudron minéral, dont on tranſporte une grande quantité à Callao, & en d'autres endroits, où l'on s'en ſert pour calfater les vaiſſeaux, mais il a le défaut de brû-

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

ler les cordages. Cependant, comme il eſt à très bas prix, on en fait uſage en le mêlant avec le bray ordinaire.

Deſcription de cette ville.

La ville de Piura, qui eſt à préſent la capitale de la Juriſdiction de même nom, a été le premier établiſſement des Eſpagnols dans le Pérou. Elle fut fondée en 1531, par Dom François Pizarre, qui y bâtit auſſi la premiere Egliſe du pays. Cette ville, anciennement nommée San-Miguel de Piura, fut d'abord établie dans la vallée de Targaſala; mais comme l'air y étoit très mauvais, on l'a depuis tranſferée dans ſa ſituation actuelle, qui eſt au milieu d'une plaine de ſable. Elle eſt à la latitude méridionale de 5 dégrés, 11 minutes, une ſeconde. Les maiſons ſont conſtruites de briques cuites au ſoleil, ou d'une eſpece de roſeaux, nommés Quinchas, & il y en a peu qui ayent un étage au-deſſus du raiz-de-chauſſée. C'eſt où réſide le Corrégidor, dont la juriſdiction s'étend d'un côté ſur le pays nommé Vallée, & de l'autre dans les montagnes. Il y a auſſi un bureau pour la recette des deniers royaux, ſous la direction d'un Tréſorier ou Receveur, qui change tous les ſix

mois de réſidence avec un autre, qui demeure au port de Paita, & vient prendre la place de celui de Piura. Les fonctions du premier ſont de recevoir les droits ſur les marchandiſes d'importation qu'on y décharge, & d'empêcher le commerce de contrebande : celles du ſecond ſont de recevoir ce qui eſt impoſé ſur les marchandiſes qui vont des montagnes à Loja, & de Tumbez à Lima.

Chaleur & ſechereſſe du climat.

Cette ville contient près de quinze mille habitants, entre leſquels il y a pluſieurs familles diſtinguées, outre les Eſpagnols, les Métifs, les Indiens & les Mulâtres. Le climat eſt chaud & fort ſec ; la pluie y tombe encore plus rarement qu'à Tumbez, & cependant l'air y eſt très ſain. Il y a une riviere très avantageuſe pour les habitants, ainſi que pour le pays circonvoiſin, dont le terroir ſableux eſt aiſément pénétré par les eaux ; & comme il eſt fort uni, on les fait paſſer en différents cantons par le moyen des canaux. En Eté cette riviere manque abſolument d'eau : le peu qui deſcend de la montagne eſt abſorbé, avant d'avoir atteint la ville,

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

enſorte que les habitants n'ont d'autre moyen pour s'en procurer, que celui de creuſer dans le lit de la riviere des puits, dont la profondeur eſt proportionnée à la longueur du temps que dure la ſéchereſſe.

Il y a un hôpital à Piura, ſous l'adminiſtration des Peres de Bethléem. On y reçoit des gens affectés de toutes ſortes de maladies, mais il eſt particuliérement renommé pour la guériſon de celles qui ſont les ſuites de la débauche, & qui ſont très communes en ce pays, à cauſe de la chaleur du climat. Il y vient par cette raiſon un grand nombre de perſonnes infectées de ces maladies infâmes, & ils y recouvrent la ſanté avec moins de remedes que dans les autres pays, comme auſſi avec moins de fatigue & plus de diligence.

Productions & commerce de Piura.

Comme tout le territoire de cette Juriſdiction, au-dedans du pays des Vallées, produit ſeulement des Algarrobales, du maïz, du coton, des grains, quelques fruits, & pluſieurs végétaux nourriſſants, la plus grande partie des habitants s'attachent à élever des chevres, dont on vend continuellement une grande quantité pour

les tuer, parce que leur graisse sert à faire du savon, qui est d'un débit sûr à Lima, à Quito, & à Panama. Leurs peaux apprêtées servent à faire le cuir qu'on nomme Cordouan, qui est aussi fort recherché dans les mêmes villes. Une autre branche de commerce est le Cabuya ou Pita, espece de plante d'où l'on tire du fil très fort & très fin: on en trouve abondamment dans les parties montagneuses de la juriſdiction de Piura. Ce pays tire encore un grand avantage des mulets, d'autant que toutes les marchandises qui vont de Quito à Lima, comme aussi celles qu'on apporte, & qu'on débarque au port de Paita, ne peuvent être transportées aux endroits pour lesquels elles sont destinées, autrement que par les mulets de cette province. La quantité prodigieuse de marchandises qui y viennent de toutes parts, doit faire juger de la multitude des animaux employés à ce transport, qui dure plus ou moins de temps dans le cours de l'année; mais qui est toujours étonnant tant que les rivieres sont basses.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

Le 21, nos Européens continuerent leur voyage, & le lendemain

Suite du voyage.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

ils arriverent à la ville de Séchura, éloignée de dix lieues de Piura. Tout le pays entre ces deux places eſt un déſert de ſable très uni, & très fatiguant pour les mulets.

Quoique les mauvais chemins, & le danger des routes du Pérou, permettent rarement de ſe ſervir d'autres voitures que les mulets, cependant de Piura à Lima, on a l'avantage de pouvoir aller en litieres. Au lieu de bâtons, elles ſont ſuſpendues ſur deux longues cannes, & diſpoſées de façon qu'elles ne peuvent toucher l'eau dans le paſſage des rivieres qu'on traverſe à gué, ni ſe heurter contre les rochers dans les montées & les deſcentes, aux endroits difficiles de la route.

Comme les mulets qu'on loue à Piura font tout le voyage juſqu'à Lima, ſans aucun relais, & que dans ce long eſpace de chemin, il ſe trouve pluſieurs grands déſerts à traverſer, la fatigue que cauſe naturellement la longueur de la route, augmentée par la difficulté des ſables qu'on eſt obligé de paſſer, force les voyageurs à prendre néceſſairement quelque repos, particuliérement à Séchura;

parce qu'au ſortir de cette ville, on entre dans le vaſte déſert qui porte le même nom.

Deſcription de Séchura.

Séchura étoit anciennement contigue à la mer, à une petite diſtance d'une pointe nommée Aguja ; mais la ville ayant été détruite par une inondation, on jugea plus à propos de la rebâtir à une lieue environ de la côte, près d'une riviere de même nom, & qui eſt ſujette aux mêmes variations que celle de Piura. Dans le temps où nos Aſtronomes la traverſerent, ils la trouverent entiérement à ſec, au lieu que depuis le mois de Février ou Mars, juſqu'en ceux d'Août ou de Septembre, l'eau eſt ſi profonde, & le courant ſi rapide, qu'on ne peut la traverſer que dans des Balzas. Quand la riviere eſt à ſec, les habitants ont auſſi recours à l'expédient d'y creuſer des puits, où ils trouvent à la vérité de l'eau, mais fort épaiſſe & très mauvaiſe. Séchura contient environ deux cents maiſons de Cane, avec une grande & belle Egliſe de brique. Les habitants ſont tous Indiens, & compoſent près de quatre cents familles, qui ſont toutes occupées aux emplois

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

de conduire les mulets, ou à la pêche. Les maisons de toutes ces villes sont très simples : les murs ne sont autre chose que des canes ordinaires & des roseaux, qu'on enfonce un peu en terre, avec des toits plats de même nature, parce que les pluies y sont excessivement rares. Les habitants trouvent assez de lumiere & d'air dans ces maisons, où les rayons du soleil & le vent se font aisément des passages.

Habillement des femmes.

L'habillement des femmes Indiennes dans ces cantons ressemble beaucoup à celui que les femmes de Quito nomment Anaco, mais avec quelque différence : en marchant, elles le levent un peu, & le portent sous le bras. Leur coeffure est de mousseline, garnie de dentelle, ou brodée de diverses couleurs ; mais les veuves les portent noires. On connoît l'état de chacune par la maniere dont elles arrangent leurs cheveux : les filles & les veuves les partagent en deux tresses plattes, dont il en tombe une sur chaque épaule, au lieu que les femmes mariées les réunissent en une seule. Elles sont très adroites, & s'occupent ordinairement à faire des napes & des serviettes de toile de coton,

ou à d'autres ouvrages ſemblables. Les hommes ſont habillés à l'Eſpagnole, & par conſéquent portent des ſouliers ; mais les femmes n'en ont point. Ils ont en général de l'eſprit, & réuſſiſſent à tout ce qu'ils veulent s'appliquer. Il eſt certain que tous les Indiens des Vallées depuis Tumbez juſqu'à Lima ſont induſtrieux, intelligents & civiliſés au-delà de ce qu'on les croit ordinairement.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

La ville dé Séchura eſt la derniere de la Juriſdiction de Panama : les habitants, non-ſeulement refuſent de fournir des mulets aux voyageurs qui ne ſont pas munis d'un paſſeport du Corrégidor ; maïs ils ne leur permettent pas même de continuer leur route, de quelque rang qu'ils ſoient. L'objet de cette exactitude eſt d'empêcher les abus dans le commerce, d'autant qu'il n'y a d'autre chemin que celui qui conduit par le déſert, & un autre, nommé Rodeo ; enſorte qu'il faut néceſſairement prendre l'un des deux. Si l'on ſuit celui du déſert, on eſt obligé de louer à Séchura des mulets pour porter l'eau, dont on abreuve ceux qui ſont chargés, quand ils ont fait la moitié du chemin. On met cette

Déſert où l'on eſt obligé de porter de l'eau.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

eau dans de groſſes callebaſſes, ou dans des peaux, & pour quatre mulets chargés, il en faut un cinquieme qui porte l'eau; mais on en met un pour les deux qui portent une litiere. Quand on fait le voyage à cheval, les cavaliers portent leur eau dans de grands ſacs, ou outres de cuir deſtinés à cet uſage. Chacun des voyageurs, ſoit en litiere, ſoit à cheval ne peut ſe diſpenſer d'en porter la quantité ſuffiſante, parce que dans tout le voyage, on ne trouve que du ſable, que le vent raſſemble en petites éminences, & des maſſes de ſel d'eſpace en eſpace, ſans aucun arbriſſeau, ni herbe, ni fleur, ni verdure.

Difficultés pour traverſer ce déſert.

Le 24, les Européens partirent de Séchura, & traverſerent le déſert, où ils ne firent que quelques pauſes courtes pour repoſer leurs bêtes de charge. Le lendemain à cinq heures du ſoir, ils arriverent à la ville de Monope, qui eſt éloignée de vingt-huit ou trente lieues de Séchura, quoique les naturels en comptent davantage par erreur. L'étendue & l'uniformité de la plaine, où le mouvement continuel du ſable efface tou-

te trace de chemin, trompe ſouvent les guides les plus expérimentés; mais ils ont bientôt l'adreſſe de retrouver leur route, & ont deux moyens d'y réuſſir. Le premier eſt d'aller toujours directement contre le vent, & de l'avoir également derriere eux quand ils reviennent, parce que le vent du Sud ſouffle régulierement en tout temps dans ce déſert; ce qui rend cette regle infaillible. Le ſecond moyen eſt de prendre de temps en temps une poignée de ſable & de le ſentir, d'autant que la fiente des mulets imprégne plus ou moins ce ſable d'une odeur forte; ce qui ſert à leur faire reconnoître la vraie route. Ceux qui ne connoiſſent pas bien ce pays, s'expoſent à de grands dangers s'ils s'arrêtent pour ſe repoſer ou pour dormir; quand ils ſe remettent en route, ils ſe trouvent preſque toujours hors d'état de reconnoître le vrai chemin; & c'eſt par une grace particuliere de la Providence quand ils ne périſſent pas de fatigue ou de beſoin, comme il n'arrive que trop fréquemment.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

La villle de Monope eſt compoſée de ſoixante & dix ou quatre-vingt

Deſcription de Monope.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

maiſons, bâties comme celles des autres villes dont nous avons parlé, & habitées par environ cent ſoixante familles, toutes d'Indiens. Près de cette ville coule une riviere, nommée Pozuelos, ſujette aux mêmes viciſſitudes que les précédentes; mais les bords n'en ſont point cultivés ni ornés d'arbres. L'inſtinct des animaux habitués à ſuivre cette route eſt des plus étonnantes: ils ſentent l'eau à quatre lieues de diſtance; & marquent tant d'impatience d'y arriver, qu'il eſt difficile de les arrêter: auſſi prennent-ils alors le chemin le plus court, & achevent le reſte du voyage avec la plus grande activité.

Deſcription de Lambayeque.

Le 26, les Mathématiciens partirent de Monope, & arriverent à Lambayeque, qui en eſt éloignée de quatre lieues: ils y demeurerent le 27. Cette ville eſt compoſée d'environ quinze cents maiſons, conſtruites de différents matériaux; il y en a quelques-unes de brique, & d'autres de bajareques: le milieu des murs eſt de cannes, couvertes de terre glaiſe en dedans & en dehors: les moindres de toutes ne ſont que de cannes, & c'eſt où demeurent

les Indiens. Le nombre des habitants est d'environ trois mille, entre lesquels il y a plusieurs familles opulentes; mais en général ce ne sont que de pauvres Espagnols, des Mulâtres, des Métifs & des Indiens. L'Eglise paroissiale construite en pierre est grande & belle, avec de magnifiques ornements. Il y a quatre chapelles qu'on nomme Ramos; elles sont desservies par autant de Prêtres, qui prennent soin de la conduite spirituelle des Indiens, ainsi que des autres habitants.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

Cette ville n'est devenue aussi peuplée que depuis 1685, quand Edouard Davis, corsaire Anglois pilla & s'accagea celle de Sana, dont les habitants se retirerent à Lambayeque. Ils y furent encore forcés par une inondation de la riviere de Sana, qui détruisit tout ce qui avoit échappé à la fureur des Anglois. Il y a un Corrégidor, dont la juridiction s'étend sur plusieurs autres villes, entre autres sur celle de Monope. Il y demeure aussi l'un des deux Officiers des revenus de Truxillo. La ville est arrosée par une riviere, aussi nommée Lambayeque, qu'on traverse sur un

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

pont de bois quand les eaux ſont hautes ; mais dans les autres temps, on la paſſe à gué, & quelquefois elle eſt entiérement à ſec.

Le voiſinage de Lambayeque, auſſi loin qu'il a pu être cultivé par l'induſtrie des habitants, qui y conduiſent l'eau par des canaux, abonde en différentes ſortes de végétaux. Il y en a pluſieurs eſpeces connues en Europe ; d'autres qu'on peut appeller Créoles, parce qu'ils tirent leur origine d'Europe, & que le climat y a cauſé de grands changemens. On trouve des eſpaliers juſqu'à dix lieues de la ville, & le raiſin qu'on y recueille ſert à faire du vin ; mais il n'a pas la qualité de celui des autres parties du Pérou, & il ne rapporte pas la même quantité. Les gens mal-aiſés du pays s'occupent à travailler en ouvrages de coton, à broder des mouchoirs, à faire des mantes, piquer des couvertures, & autres travaux ſemblables.

CHAPITRE XI.

Suite du voyage des Aſtronomes : Deſcription de San-Pedro : Ils arrivent à Chocope : Deſcription de cette ville : Ils arrivent à Truxillo : Température du climat : Deſcription de Biru : De la riviere Santa : Deſcription de Santa-Maria-de-la-Parrilla : Tambo, ou hôtellerie bâtie par les Incas : Ils arrivent à Pativirca : Deſcription de cette ville : Ils arrivent à Guaura : Monuments des Incas : Ils arrivent à Chançay : Ils arrivent à Lima : Canaux conſtruits du temps des Incas.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Suite du voyage des Aſtronomes.

LE 28, les Aſtronomes partirent de Lambayeque ; & après avoir paſſé la ville de Monſefu, qui en eſt éloignée de quatre ou cinq lieues, ils s'arrêterent près de la côte de la mer, à un endroit nommé Los-Lagunas, ou les Marais.

Le 29, ils paſſerent à gué la riviere Xequetepeque, à un quart de lieue de la ville de même nom, & le ſoir

ULLOA. Chap. XI. An. 1749.

ils arriverent à la ville de San-Pedro, qui eſt à vingt lieues de Lambayeque, & la derniere de cette juriſdiction.

Deſcription de San-Pedro.

San-Pedro eſt compoſée d'environ cent trente maiſons, ou baraques, habitées par cent vingt familles Indiennes, trente de blancs, ou Métifs, & douze de Mulâtres. Il y a un couvent d'Auguſtins, mais qui n'eſt ordinairement compoſé que de trois ſujets, le Prieur, le Curé & ſon Vicaire. La riviere qui paſſe à San-Pedro eſt nommée Pacaſmayo; & tout le territoire produit du grain & des fruits en abondance. Une grande partie de la route de Lambayeque à San-Pedro eſt ſur le bord de la mer, mais à quelque diſtance, qui n'eſt pas toujours la même.

Ils arrivent à Chocope.

Le 30 de Novembre, ils traverſerent la ville de Payjan, qui eſt la premiere qu'on trouve dans la juriſdiction de Truxillo; & le premier de Décembre, ils arriverent à celle de Chocope, éloignée de treize ou quatorze lieues de San-Pedro. Le pays voiſin eſt arroſé par la riviere, nommée Chicama, qu'on diſtribue en canaux, & il produit en grande quantité des cannes de ſucre, des raiſins,

des fruits de diverſes eſpeces, Européens & Créoles, mais particuliérement du maïz, qui eſt le grain dont on fait le plus d'uſage dans toute la vallée. Depuis les bords de la riviere de Lambayeque juſqu'à celle dont nous parlons, on trouve des cannes de ſucre près de toutes celles qu'on rencontre; mais pour la bonté & pour la quantité les cannes de la Chicama ſont préférables à toutes les autres.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Chocope eſt compoſée de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix maiſons, couvertes de terre. Les habitants ſont au nombre de ſoixante ou ſoixante & dix familles, principalement d'Eſpagnols, avec quelques-unes des autres caſtes; mais il n'y en a que vingt ou vingt-cinq d'Indiens. L'Égliſe eſt bâtie de brique, grande, & ornée avec décence. On rapporte comme un événement remarquable qu'en 1726, il plut pendant quarante nuits continuellement, l'eau commençant à tomber réguliérement à quatre ou cinq heures du ſoir, & ceſſant à la même heure du matin; tout le reſte du jour étant très clair & très ſérein. Ce Phénomene ruina abſolument tou-

Deſcription de cette ville.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

tes les maiſons, & même l'Egliſe de brique, dont il ne reſta que quelques fragments de murs. Les habitants en furent d'autant plus étonnés, que durant tout ce temps, le vent du Sud continua à ſouffler comme à l'ordinaire, & même avec une ſi grande violence, qu'il enlevoit le ſable quoique très mouillé. Il en arriva de même deux ans après pendant onze ou douze jours ; mais la pluie ne fut pas auſſi violente, ni auſſi deſtructive que la précédente. Depuis ce temps on n'a rien remarqué de ſemblable ; & l'on n'a pas de ſouvenir d'un pareil événement dans les années précédentes.

Ils arrivent à Truxillo.

Les Officiers Eſpagnols ne demeurerent à Chocope que le temps néceſſaire pour faire repoſer leurs mulets : ils continuerent enſuite leur voyage, & arriverent à Truxillo, qui en eſt éloigné de onze lieues. Cette ville fut bâtie en 1535 par Dom François Pizarre, dans la vallée de Chimo. La ſituation en eſt très agréable, quoique le terrein ſoit ſableux, comme ſont les environs de toutes les villes de la vallée. Elle eſt entourée d'un mur de brique ; & par ſa gran-

deur, elle mérite d'être miſe au rang des villes de la troiſieme claſſe. La mer eſt à une demi-lieue de cette ville; & deux lieues plus au Nord, on trouve le port de Guanchaco, où ſe fait tout le commerce maritime. Les maiſons ſont d'une aſſez belle apparence: la plus grande partie ſont de briques, décorées de balcons & de ſuperbes portiques; mais les autres ne ſont que des baraques. On les fait toutes baſſes, à cauſe des fréquents tremblements de terre; & il y en a peu qui aient un étage au deſſus du raiz de chauſſée. Le Corrégidor de tout le département y réſide, ainſi que l'Evêque, & le Chapitre, compoſé de trois dignitaires, qui ſont le Doyen, l'Archidiacre & le Grand-Chantre, avec quatre Chanoines & les Prébendaires. Il y a auſſi un Bureau des revenus, dirigé par un Receveur & un Tréſorier, dont un des deux réſide à Lambayeque. Il y a des couvents de différents Ordres, un College de Jéſuites, un Hôpital de Notre-Dame de Bethléem, & deux Monaſteres de filles des ordres de Sainte-Claire & de Sainte-Théreſe.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Les habitants ſont compoſés d'Eſ-

ULLOA. Chap. XI. An 1740.

pagnols, dont il y a plusieurs familles très riches & de distinction, d'Indiens, & de toutes les autres Castes : en général, ils sont tous polis, doux, & d'une conduite réguliere.

Température du climat.

Dans ce climat, la différence est très sensible entre l'hiver & l'été : le premier est excessivement froid & le dernier est accompagné de chaleurs insupportables. Toute la vallée est très fertile, & abonde en cannes de sucre, en maïz, en fruits, en légumes, en vergers, & en plans d'oliviers. La partie du pays voisine des montagnes produit beaucoup de froment, d'orge, & d'autres grains; ensorte que les habitants, non-seulement jouissent d'une grande quantité de provisions, mais qu'ils en transportent considérablement à Panama, particuliérement du bled & du sucre. Cette fertilité contribue beaucoup à l'embélissement du pays, la ville étant environnée d'agréables bosquets & d'allées d'arbres, qui en rendent l'abord charmant. Les jardins sont aussi très bien cultivés, & présentent l'aspect le plus riant ; ce qui, joint à un ciel sérein, est aussi agréable aux voyageurs qu'aux habitants.

Environ

Environ à une lieue de la ville eſt une riviere, dont les eaux ſont conduites par différents canaux dans les diverſes parties de ce pays délicieux. Les Aſtronomes la traverſerent le 4 en ſortant de Truxillo; & le 5, après avoir paſſé Moche, ils arriverent à Biru, éloigné de dix lieues de Truxillo.

Deſcription de Biru.

Biru eſt compoſé de cinquante maiſons ou huttes, habitées par ſoixante & dix familles d'Eſpagnols, d'Indiens, de Mulâtres, & de Métifs. Environ une demi-lieue au Nord, on trouve un petit ruiſſeau, d'où l'on tire de l'eau par différentes tranchées pour arroſer le terrein. Cette précaution rend les terres auſſi fertiles que celles de Truxillo; & l'on en peut dire de même de tous les établiſſements qu'on trouve en remontant la riviere. Les Européens en partirent le même jour, & continuerent leur voyage en côtoyant toujours le rivage, mais à quelque diſtance, ſans s'en écarter de plus d'une lieue ou deux.

Le 6, ils firent halte dans un endroit déſert, nommé Tambo-de-Chao, & ſe rendirent enſuite ſur les bords de la riviere Santa: ils la traverſe-

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

rent avec le ſecours des Chimbadores & entrerent dans la ville de même nom, qui en eſt éloignée d'environ un quart de lieue, & à quinze de Biru. Le chemin entre ces deux villes n'eſt preſque que des plaines de ſable qui paſſent entre les montagnes.

De la riviere Santa.

La riviere Santa, dans l'endroit où l'on a coutume de la traverſer, a près d'un quart de lieue de largeur, étant partagée en cinq canaux, qui coulent toute l'année avec beaucoup de rapidité. On la paſſe en tout temps à gué; & il y a des gens qui font leur métier de demeurer ſur le bord avec de grands chevaux accoutumés à vaincre le courant, qui eſt toujours très fort. Ce ſont eux qu'on nomme Chimbadores; & il faut qu'ils connoiſſent parfaitement le gué, pour guider les mulets chargés dans leur paſſage, autrement il ſeroit preſque impoſſible de traverſer cette riviere, dont les vagues changent ſouvent le lit. Les Chimbadores mêmes ne ſont pas toujours bien sûrs, parce que le gué ayant changé de place dans quelqu'un des canaux, ils ſont quelquefois entraînés par le courant, & leur perte eſt inévitable. En hiver, il arrive ſouvent

que l'eau qui vient des montagnes enfle tellement la riviere, qu'elle ceſſe d'être guéable pendant pluſieurs jours : alors les voyageurs ſont obligés d'attendre que ces eaux ſoient écoulées, particuliérement quand ils ont avec eux des marchandiſes. Ceux qui vont ſans bagage, remontent ſix ou huit lieues au deſſus de la ville, & paſſent la riviere dans des balzas faits de callebaſſes; mais c'eſt toujours avec danger, d'autant que ſi le balza rencontre un courant trop rapide, il en eſt entraîné, & emporté juſque dans la mer.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

La ville, nommée Santa-Maria-de-la-Parrilla, fut premierement bâtie ſur le bord de la mer; mais elle en eſt actuellement environ à une demi-lieue. Elle étoit anciennement grande, peuplée, la réſidence d'un Corrégidor, & avoit pluſieurs couvents; mais ayant été pillée en 1685 par un aventurier Anglois, les habitants l'abandonnerent; & pour ſe mettre plus en ſûreté, ils la tranſporterent où elle eſt à préſent. Cette nouvelle ville n'a pas plus de trente maiſons; les meilleures ne ſont que des cabanes, & les autres de paille. Elles ſont habi-

Deſcription de Santa Maria de la Parrilla.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

tées par cinquante pauvres familles, composées d'Indiens, de Mulâtres, & de Métifs.

La ville & le voiſinage ſont infeſtés d'une multitude prodigieuſe de moſquittes. Leur nombre diminue quelquefois en certaines ſaiſons, & quelquefois, mais très rarement, il n'en reſte aucun; mais pour l'ordinaire on en eſt tourmenté pendant tout le cours de l'année. A Piura, & au deſſus on n'eſt point incommodé de ce pernicieux inſecte, excepté dans quelque villes voiſines des rivieres; mais il n'y a aucun endroit où ils ſoient plus inſupportables qu'à Santa.

Tambo ou hôtellerie bâtie par les Incas.

Les Aſtronomes partirent le 8 de cette ville, & arriverent à une plantation nommée Guaca-Tambo, qui en eſt éloignée de huit lieues, & auprès de laquelle ils trouverent le Tambo, ou Hôtellerie bâtie par les Incas pour l'uſage des voyageurs. Il y a un apentis pour les mettre à couvert, & un ruiſſeau qui paſſe à côté.

Le 9 ils firent huit lieues, & arriverent à une autre plantation, connue ſous le nom de Manchan; mais une lieue avant d'y arriver, ils paſſerent par un village, nommé Caſma-

la-Baxa, qui n'eſt compoſé que d'une Egliſe, & de dix ou douze maiſons. Entre ce village & Manchan on trouve un petit ruiſſeau. Ils partirent le 10 de Manchan, paſſerent des montagnes remplies de pierres qu'on appelle les Culebras, qui forment une route très incommode, particuliérement pour les litieres; & le lendemain ils arriverent à Guarmey à ſeize lieues de Manchan : ils firent encore trois lieues juſqu'à Paſcana, où il y a une pauſe, élevée pour ſervir de Tambo, ou Hôtellerie, & nommée Tambo de Culebras. La ville de Guarmey eſt petite & de peu d'importance, compoſée ſeulement de quarante maiſons, pareilles à celles dont nous avons déja parlé : elles ſont habitées par environ ſoixante & dix familles, dont il y en a très peu d'Eſpagnoles. Le Corrégidor a obtenu la permiſſion de demeurer toujours en cette ville, vraiſemblablement pour être à couvert de la plaie inſupportable des moſquittes de Santa, où il faiſoit anciennement ſa réſidence.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Le 13, ils trouverent un endroit nommé Callejones, après avoir fait treize lieues par des plaines remplies

Ils arrivent à Pativirca.

ULLOA. Chap XI. An. 1740.

de rocailles, & par des hauteurs assez escarpées. Ils en rencontrerent entr'autres une très dangereuse, nommée Salto-del-Frayle, ou le Saut-du-Moine. C'est un rocher très élevé, & presque perpendiculaire du côté de la mer. Cependant il n'y a pas d'autres chemins, quoiqu'on ne puisse voir le précipice sans trembler : Il semble même que les mulets en soient effrayés, par la précaution qu'ils prennent à assurer leurs pas. Le lendemain, ils arriverent à Guamanmayo, hameau à quelque distance de la riviere Barranca, & dépendant de la ville de Pativirca, environ à huit lieues de Callejones. Cette ville est la derniere de la Jurisdiction de Santa, ou de Guarmey.

Description de cette ville.

Pativirca n'est composé que de quarante ou cinquante maisons, avec un nombre proportionné d'habitants, entre lesquels il y a quelques familles d'Espagnols, & quelques Indiens. Près de la côte de la mer, qui est environ à trois quarts de lieue de Guamanmayo, on voit quelques gros murs de briques non cuites, qui sont les restes d'un ancien édifice Indien. La grandeur de ces ruines confirme

la tradition des naturels, qui disent que c'étoit le palais d'un de leurs Caciques ou Princes; & il est certain que la situation y convenoit parfaitement, puisqu'il y a d'un côté une campagne fertile & très agréable, & que de l'autre il jouissoit de la vue & de la fraîcheur de la mer.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Le 15, ils suivirent les bords de la riviere Barranca, qu'ils traverserent aisément, guidés par les Chimbadores. Il est vrai qu'elle étoit très basse, & partagée en trois branches; mais comme elle est remplie de pierres, le gué est toujours dangereux. Environ à une lieue, ils trouverent la ville de Barranca, où commence la Jurisdiction de Guaura. La ville est peuplée; & plusieurs des habitants sont Espagnols, quoiqu'il n'y ait pas plus de soixante, ou soixante & dix maisons. Le même jour, ils arriverent à Guaura, éloigné de neuf lieues de Guamanmayo.

Ils arrivent à Guaura.

Cette ville n'a qu'une rue, d'environ un quart de lieue de longueur, & contient cent cinquante ou deux cents maisons: quelques-unes sont bâties de briques, d'autres ne sont que des baraques; & l'on y voit aussi

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

quelques huttes d'Indiens. Il y a une Egliſe paroiſſiale, & un couvent de Franciſcains. Un peu plus loin, on trouve une plantation, qui s'étend environ à une lieue de part & d'autre du chemin, qui eſt très agréable dans toutes ſes parties. Celle de l'Eſt, auſſi loin que la vue ſe peut étendre, eſt couverte de cannes de ſucre; & celle de l'Oueſt eſt partagée en champs de bled, de maïz, & d'autres eſpeces de grains. Cette abondance n'eſt pas bornée au voiſinage de la ville, toute la vallée, qui eſt très grande préſente un aſpect auſſi riant.

Dans la partie méridionale de la ville de Guaura eſt une groſſe tour avec une porte, & au deſſus une eſpece de redoute. Cette tour eſt élevée à la tête d'un pont de pierre, ſous lequel coule la riviere de Guaura, qui paſſe ſi près de la ville, qu'elle baigne les fondements des maiſons, mais ſans leur cauſer aucun dommage, parce qu'elles ſont bâties ſur le roc. Au-delà de la riviere eſt un fauxbourg qui s'étend environ à une demi-lieue; mais les maiſons ne ſont pas contigues, & les boccages & les jardins qui les ſéparent font un nouvel

agrément pour les voyageurs. Le ciel y eſt ſerein, la température de l'air ſaine & réguliere, quoiqu'il y ait une différence ſenſible entre les ſaiſons; mais le froid de l'hiver, & les chaleurs de l'été ſont également ſupportables. ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

En continuant leur chemin après Guarmey, les Officiers trouverent beaucoup de reſtes des édifices des Incas. En quelques endroits, ils virent des murs de palais, en d'autres de larges foſſés, qui bordoient de grandes routes très ſpacieuſes, en d'autres des fortereſſes & des châteaux ſitués convenablement pour arrêter des incurſions d'ennemis. Un de ces derniers monuments ſe voit à deux ou trois lieues au Nord de Patívirca, aſſez près de la riviere. Ce ſont les ruines d'un fort, ſitué au ſommet d'une éminence, à une petite diſtance de la mer; mais il ne reſte que les veſtiges des murailles. Monumens des Incas.

De Guaura, ils ſe rendirent à la ville de Chançay; & quoique la diſtance de l'une à l'autre ne paſſe que pour douze lieues, ils jugerent par la longueur du temps qu'ils y avoient employé qu'elle eſt au moins de qua- Ils paſſent à Chançay.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

torze. Cette ville composée d'environ trois cents maisons & huttes d'Indiens est très peuplée ; & entr'autres habitants, il y a plusieurs familles d'Espagnols, dont quelques-unes sont d'un rang distingué. Outre l'Eglise paroissiale, il y a un couvent de Franciscains, & un hôpital entretenu particuliérement par les charités des habitants. Chançay est la capitale d'une Juriſdiction de même nom, quoiqu'elle dépende de Guaura. Le pays voisin est naturellement très fertile, & arrosé de toutes parts, au moyen des canaux, qui y conduisent les eaux de la riviere de Passamayo, qui coule environ à une lieue & demie au Sud de la ville. Tout ce canton est semé de maïz, pour engraisser des porcs, parce qu'on y fait un commerce considérable de ces animaux, & que c'est cet endroit qui en fournit la ville de Lima.

Le même jour qu'ils arriverent à Chançay, ils firent encore une lieue au-delà de la riviere Passamayo jusqu'au Tambo de même nom, situé au pied d'une montagne de sable très fatigante par sa longueur, par son escarpement, & par la difficulté d'y

marcher ; ce qui fait qu'on la paſſe ordinairement de nuit, parce que le terrein eſt alors moins fatigant.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Ils trouverent enſuite le Tambo des Incas ; & après avoir fait douze lieues depuis qu'ils étoient ſortis de Chançai, ils eurent enfin la ſatisfaction d'entrer dans la ville de Lima.

Ils arrivent à Lima.

Par la diſtance qu'ils remarquerent très exactement dans le cours de leur voyage, ils jugerent, que de Tumbez à Piura il y a ſoixante & deux lieues ; de Piura à Truxillo, quatre-vingt-neuf ; & de Truxillo à Lima, cent treize ; ce qui fait en tout deux cents ſoixante & quatre lieues. La plus grande partie de ce long voyage ſe fait ordinairement de nuit, parce que tout le pays n'étant qu'un ſable continuel, la réflexion des rayons du ſoleil eſt ſi violente, que les mulets ſeroient accablés par la chaleur, ainſi que par le manque d'eau, d'herbage, & d'autres fourrages. Auſſi l'on reconnoît toute cette route, plutôt par les os des mulets, qui ont ſuccombé ſous le fardeau, que par leurs autres traces. Il en paſſe & repaſſe cependant continuellement durant tout le cours de l'année ; mais le vent eſ-

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

face bientôt les empreintes de leurs pieds. Le pays eſt auſſi tellement inculte, que lorſqu'on y découvre quelques herbes ou quelques arbriſſeaux, on eſt aſſuré d'être dans le voiſinage de quelques maiſons. Elles ſont toujours près des rivieres, dont l'humidité fertiliſe ces terreins arides, & fait pouſſer cette verdure, qu'on ne trouve pas dans les endroits inhabités, qui ne ſont tels que par le manque d'eau, ſans quoi les animaux ne peuvent ſubſiſter, ni la terre donner aucun produit.

Canaux conſtruits du temps des Incas.

La diſtribution des eaux par le moyen des canaux, qui étendent les avantages qu'on tire des rivieres à des endroits qui en ſont aſſez éloignés, doit ſon origine au ſoin, & à l'attention royale des Incas. Entr'autres preuves de leur zele pour rendre leurs ſujets heureux, ils leur ont donné par ce ſecours les moyens de tirer de la terre tout ce qui étoit néceſſaire pour leur procurer la ſubſiſtance, & l'agrément. Entre ces rivieres, il y en a pluſieurs qui ſont entiérement à ſec, ou au moins très baſſes quand les eaux ceſſent de couler des montagnes; mais d'autres comme celles de Santa, de

Barranca, de Paſſamayo, &c. ſont toujours pleines, même dans la plus grande ſéchereſſe.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Des ſaiſons dans ce pays.

Le temps où les eaux commencent à croître dans ces rivieres, eſt au commencement de Janvier ou de Février ; & elles continuent juſqu'au mois de Juin ; ce qui fait la ſaiſon de l'hiver dans les montagnes, au lieu qu'on jouit alors de l'été dans la vallée. La pluie tombe en abondance ſur les hauteurs, pendant que l'ardeur du ſoleil occaſionne une chaleur exceſſive ſur la côte, & qu'on n'y reſſent preſque aucun vent raffraîchiſſant. Depuis le mois de Juin l'eau commence à décroître ; & au mois de Novembre & de Décembre les rivieres ſont à leur état le plus bas, ou entiérement à ſec : c'eſt alors qu'on a l'hiver dans la vallée & l'été ſur les montagnes. Quoique la diſtance ſoit peu conſidérable, la température de l'air y eſt totalement différente.

CHAPITRE XII.

Situation de la ville de Lima : Hauteur des montagnes voiſines : Grande place de Lima : Etendue de la ville : Fauxbourg San Lazaro : Des Bâtiments : Magnificence des Egliſes : Des vaſes ſacrés : Des Couvents : Des tours & des cloches : Fréquents tremblements de terre à Lima : Phénomenes qui les précedent : Tremblement de 1687. Tremblement de 1745. Inondation dont il eſt accompagné à Callao : Nombre d'habitants qui y périrent : Volcans qui vomiſſent des torrents d'eau : Fertilité des environs de Lima.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

Situation de la ville de Lima.

LA ville de Lima, auſſi nommée la ville des Rois, a été fondée, ſuivant Garcilaſſo, dans ſon Hiſtoire des Incas, par Dom François Pizarre, le jour de la fête de l'Epiphanie en 1535. Quelques autres prétendent que la premiere pierre ne fut poſée que le 18 de Janvier de la même année, ce qui paroît confirmé par l'acte

même de fondation, conservé jusqu'à présent dans les archives de cette ville. Elle est située dans la vallée spacieuse & agréable de Rimac, mot Indien, qui est le vrai nom de la ville, d'où les Espagnols par corruption ont tiré celui de Lima : mais le nom de Rimac s'est conservé pour celui de la vallée & de la riviere. Ce mot doit son origine au culte d'une idole à laquelle les Indiens naturels avoient coutume d'offrir des sacrifices, comme le firent aussi les Incas, quand ils eurent étendu leur empire jusqu'en cet endroit. On disoit qu'elle répondoit en ce lieu aux prieres que ses adorateurs lui adressoient ; & par honneur, ils lui donnerent le nom de Rimac, qui signifie, celui qui parle. Conformément à plusieurs observations que firent nos Astronomes, Lima est situé à 12 dégrés 2 minutes 31 secondes de latitude méridionale, & à 299 dégrés 27 minutes, près de 8 secondes de longitude, à compter du Pic de Teneriffe.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

La situation de cette ville est la plus avantageuse qu'on puisse imaginer, parce qu'étant au centre de cette grande vallée, elle la commande tou-

Hauteur de 3 montagnes voisines.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

te. Du côté du nord, mais à une distance considérable, sont les Cordillieres ou chaîne des Andes, d'où quelques collines s'étendent dans la vallée : les plus proches de la ville sont celles de S. Christophe & d'Amancaes. La hauteur perpendiculaire de la premiere, suivant les mesures prises géométriquement par Dom Georges Juan & par M. de la Condamine en 1737 est de 134 toises, mais le pere Feuillée l'établit de 136 toises 1 pied, différence qui vient sans doute de ce que la base sur laquelle les uns & les autres ont établi leurs opérations, n'a pas été mesurée avec la même exactitude. La hauteur d'Amancaes est un peu moindre, & la situation de cette colline est environ à un quart de lieue de la ville.

Grande place de Lima.

La riviere qui porte le même nom que la vallée, baigne les murs de Lima, & on la passe aisément à gué, quand elle n'est point enflée par les torrents qui tombent des montagnes. Dans les autres temps, il seroit impossible de la passer ainsi, tant à cause de sa largeur, que par par rapport à la profondeur, & à la rapidité du courant. Pour rémédier à cet incon-

vénient, on y a élevé un pont de pierre très large & très beau, avec une porte à l'extrémité, dont l'architecture répond à la majesté de l'ouvrage. Cette porte donne entrée dans la ville, & conduit à la grande place, qui est fort étendue & très ornée. Au centre, on voit une fontaine, également remarquable par sa hauteur & par sa grandeur. Au milieu est une statue de bronze, qui représente la renommée, avec quatre petits bassins aux angles. L'eau jaillit de la trompette de la statue, outre celle qui sort des bouches de huit lions, dont elle est environnée, ce qui contribue beaucoup à la magnificence de tout l'ouvrage. La partie orientale de la place est terminée par la Cathédrale & par le palais Archiepiscopal, plus élevé que tous les autres bâtiments de la ville. Les principaux fondements, ainsi que les bases des colomnes & des pilastres, & la façade tournée à l'ouest sont de pierre de taille; le dedans ressemble à la Cathédrale de Seville, mais celle de Lima n'est pas si grande. L'extérieur est orné d'une superbe façade ou frontispice, qui s'éleve entre deux tours majestueuses,

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

& au milieu eſt le grand portail. Autour regne une grande gallerie, avec une baluſtrade de bois, qui par la couleur ſemble être de bronze; & de diſtance en diſtance, il y a pluſieurs pyramides, qui augmentent beaucoup la magnificence de l'édifice. Au nord de la place eſt le palais du Viceroi, où l'on tient pluſieurs Cours de juſtice, ainſi que les bureaux des revenus, avec la priſon d'Etat. Ce bâtiment étoit autrefois auſſi remarquable par ſa grandeur que par la beauté de l'architecture: mais depuis l'affreux tremblement de terre que cette ville a éprouvé le 20 d'Octobre 1687, il n'eſt plus compoſé que de quelques appartements bas, avec une terraſſe, & c'eſt où le Viceroi fait ſa réſidence, de même que toute ſa famille.

Dans la partie occidentale, qui fait face à la Cathédrale, eſt la maiſon du Conſeil & la priſon de la ville: le côté méridional eſt occupé par des maiſons particulieres, qui n'ont qu'un étage, de même que les autres bâtiments, mais avec des façades de pierre, qui, par leur uniformité & par l'élégance des portiques, embelliſſent beaucoup cette place, dont

chaque côté a quatre-vingt toiſes.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

La ville a la forme d'un triangle, dont la baſe ou le plus grand côté s'étend ſur les bords de la riviere. Sa longueur eſt de 1920 toiſes, qui font deux tiers de lieue. La plus grande largeur du nord au ſud, c'eſt-à-dire, depuis le pont juſqu'à l'angle oppoſé à la baſe eſt de 1080 toiſes, ou de deux cinquiémes de lieue. Elle eſt environnée d'un mur de brique, qui ſuffit pour l'uſage auquel il a été deſtiné, mais il n'a aucune régularité. Cet ouvrage fut commencé & fini par le Duc de la Palata en 1685. Il eſt flanqué de 34 baſtions, mais ſans plateforme ni embraſures; n'ayant été fait que pour enclorre la ville, & pour la mettre en état de ſoutenir les attaques imprévues des Indiens. La ville a ſept portes & trois poternes dans ſa circonférence.

Etendue de la ville.

De l'autre côté de la riviere, vis-à-vis de la ville eſt un fauxbourg, nommé San-Lazaro, qu'on a augmenté conſidérablement depuis quelques années. Toutes les rues de ce fauxbourg, de même que celles de la ville, ſont larges, paralleles, & ſe coupent à angles droits. Quelques-

Fauxbourg San Lazaro.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

unes vont du nord au ſud, & les autres de l'eſt à l'oueſt, ce qui forme des quarrés de maiſons de ſoixante & quinze toiſes de front, qui eſt l'étendue ordinaire de tous les quarrés ou places dans ce pays, à l'exception de Quito, où ils ne ſont que de cinquante toiſes. Les rues ſont pavées, & il y coule des ruiſſeaux de l'eau qui vient d'une riviere un peu au-deſſus de la ville. Elle paſſe par des conduits voûtés, ce qui contribue beaucoup à la netteté de Lima, ſans qu'il en naiſſe aucun inconvénient.

Des Bâtiments.

Quoique la plus grande partie des maiſons ſoient baſſes, elles ſont cependant commodes, & ont en général une aſſés belle apparence. Elles ſont toutes de Baxareque ou de Quincha: mais il ſemble qu'elles ſoient conſtruites de matériaux plus ſolides, tant à cauſe de l'épaiſſeur des principales murailles, que par rapport à l'imitation des corniches. Pour les mettre mieux en état de ſoutenir les ſecouſſes des tremblements de terre, dont cette ville a éprouvé de terribles boulverſements, les principales parties ſont de bois, ajuſtés avec des mortoiſes dans les ſoliveaux du plancher, &

les poteaux qui ſervent pour les murs ſont attachés en dehors & en dedans avec des canes ſauvages, & des chagllas ou oſiers, qui renferment totalement tout ce qui eſt en bois. Ces oſiers ſont enduits de terre glaiſe, blanchie par-deſſus, & les façades ſont peintes en façon de pierre de taille. On y ajoute des corniches & des portiques, qu'on peint également en couleur de pierre; ainſi tout le front des bâtiments en impoſe à la vue, & les étrangers croyent qu'ils ſont conſtruits avec les matériaux qu'on a ſeulement imités. Les toîts ſont plats, & on n'y met des couvertures que ce qui eſt néceſſaire pour garantir du vent, & pour intercepter les rayons du ſoleil. Les pieces de bois dont ces toîts ſont formés, & qui en dedans ſont décorés de moulures & d'autres ornements, ſont auſſi couverts de terre glaiſe, pour les garantir du ſoleil; & cette légere couverture ſuffit dans un pays où il n'y a jamais de pluie violente. Par cette conſtruction, les maiſons ſont moins en danger que ſi elles étoient bâties de matériaux plus ſolides: tout l'édifice ſe prête aux mouvements qui lui ſont

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

communiqués par les tremblements de terre, & les fondements étant liés avec les différentes parties du bâtiment ſuivent auſſi les mêmes mouvements, enſorte qu'en ſouffrant le choc, elles peuvent bien être endommagées, mais il eſt difficile qu'elles ſoient renverſées.

Les cannes ſauvages, dont on ſe ſert pour les parties intérieures des murs, reſſemblent par la longueur & par la groſſeur à celles que nous connoiſſons en Europe, mais elles n'ont aucune cavité. Le bois en eſt très ſolide, & ne pourit que difficilement. Le chagllas eſt auſſi une eſpece d'arbriſſeau ſauvage qui croît dans les forêts, & ſur les bords des rivieres: il eſt fort, & fléxible comme l'oſier. C'eſt de ces matériaux que ſont bâties toutes les villes dans la Vallée dont nous avons parlé.

A l'eſt & à l'oueſt de la ville, hors des murs, il y a beaucoup de jardins fruitiers & de potagers: la plus grande partie des maiſons ont auſſi des jardins d'ornement, continuellement arroſés par les eaux que des canaux y conduiſent.

Magnificence des Egliſes.

Toutes les Egliſes, tant celles des

couvents que les paroiſſes, ainſi que les chapelles, ſont grandes, conſtruites en pierre pour la plus grande partie, & embellies de peintures, & d'autres ornements de grand prix, particuliérement la Cathédrale, les Egliſes de S. Dominique, de S. François, de S. Auguſtin, des Peres de la Merci & des Jéſuites. Elles ſont décorées avec tant de magnificence qu'on ne peut en donner la deſcription, & qu'il faut les voir pour s'en former une idée. On eſt étonné de la pompe & des richeſſes de cette ville, particuliérement dans les fêtes ſolemnelles. Les autels, depuis le pied juſqu'aux bordures des tableaux ſont couverts d'argent maſſif, travaillé en diverſes ſortes d'ornements : les murs de ces Egliſes ſont auſſi couverts de velours, ou de tapiſſeries d'auſſi grand prix, avec de ſuperbes franges d'or ou d'argent, quoique ces étoffes ſoient d'une cherté exceſſive dans ce pays, & l'on met encore deſſus des pieces d'argenterie, qui repréſentent diverſes figures. Quand les yeux parcourent les piliers, les murs & les plafonds, ils ſont également éblouis par les objets les plus éclatants, qui ſe pré-

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

ſentent de toutes parts : on y remarque des candelabres d'argent maſſif de ſix ou ſept pieds de haut, qui forment deux rangs dans la nef de l'Egliſe; des tables relevées en boſſes du même métal, pour ſoutenir d'autres chandeliers plus petits, & dans ces intervales ſont placées des ſtatues d'anges ſur des pié-d'eſtaux : enfin tout l'intérieur de ces Egliſes eſt couvert d'argenterie, ou d'autres effets d'auſſi grande valeur; enſorte que le ſervice Divin eſt célébré avec une magnificence difficile à imaginer, & que même dans les jours ordinaires, les ornements, par la quantité & par la richeſſe, ſurpaſſent ceux qu'on expoſe avec oſtentation les jours les plus ſolemnels dans beaucoup de villes de l'Europe.

Des vaſes ſacrés.

Si l'on a peine à concevoir l'immenſité des richeſſes répandues dans l'intérieur des Egliſes, comment l'imagination pourra-t-elle ſe repréſenter ce qui ſert immédiatement au ſervice Divin, comme les vaſes ſacrés, les calices & les oſtenſoires ou expoſitions, dont la ſplendeur fait naître une eſpece d'émulation entre les différentes Egliſes. Dans toutes ces pieces, l'or

l'or eſt couvert de tant de pierres précieuſes que les yeux ont peine à en ſoutenir l'éclat. Les étoffes d'or & d'argent pour les habillements ſacerdotaux & pour les autres ornements, ſont toujours les plus riches & les plus cheres de celles qu'on enregiſtre dans les vaiſſeaux, & il en eſt de même des franges & des dentelles. En général ce qui ſert à orner les Egliſes, eſt dans chaque eſpece ce qu'on peut trouver de plus grand prix & de plus précieux.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

Les principaux couvents ſont grands, avec les appartements en bon air, & bien diſtribués. Quelques parties, comme les murs extérieurs qui les environnent ſont de briques non cuites, mais les bâtiments en eux-mêmes ſont de quinchas ou de baxareques. Pluſieurs Egliſes ſont voûtées en briques, d'autres ſeulement en quinchas; mais la beauté de l'architecture empêche de faire attention aux matériaux qui les compoſent. Les frontiſpices & les principales portes ont l'apparence la plus majeſtueuſe: les colomnes, les friſes, les ſtatues & les corniches ſont de bois très bien ſculptées, & elles imitent ſi bien la couleur de la pierre,

Des Couvents.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

qu'il faut les toucher pour en connoître la matiere. Cette ingénieuſe imitation n'eſt pas l'effet de l'épargne, mais c'eſt pour les garantir le plus qu'il eſt poſſible des terribles dévaſtations occaſionnées par les tremblements de terre, qui empêchent d'employer des matériaux plus ſolides & plus peſants.

Des tours ou clochers.

Les Egliſes ſont décorées de petites coupoles très agréables, & quoiqu'elles ſoient toutes de bois, on ne peut les diſtinguer à la vue, des ouvrages en pierre. Les tours ſont de pierre depuis les fondements juſqu'à la hauteur de dix ou douze pieds: enſuite on les fait en brique juſqu'à la voûte de l'Egliſe; le reſte eſt de bois peint en couleur de pierre de taille, & elles ſont terminées par une ſtatue convenable au nom que porte l'Egliſe. On peut juger à peu près de la hauteur de ces tours par celle de Saint Dominique qu'on a trouvé en la meſurant géométriquement entre vingt-cinq & trente toiſes, ce qu'on regardera comme bas, en comparaiſon de la grandeur des bâtiments; mais on ne peut les élever davantage, tant par rapport aux tremblements de terre, que pour les mettre en état

de ſupporter les cloches, qui par le poids & le nombre l'emportent ſur celles d'Eſpagne, & dont le ſon produit une harmonie très agréable. ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

Tous les couvents ſont fournis d'eau aux dépens de la ville, non de celle des ruiſſeaux, qui coulent, comme nous l'avons remarqué, par des conduits voûtés, mais de celle qui vient d'une ſource par le moyen de différents tuyaux. Auſſi tous les couvents d'hommes & de filles ſont obligés d'entretenir une fontaine dans la rue, pour l'uſage des pauvres gens qui ne peuvent avoir d'eau dans leurs maiſons.

Fréquents tremblements de terre à Lima.

Un des plus terribles déſaſtres auquel on eſt expoſé à Lima eſt celui des tremblements de terre; ce pays y eſt ſi ſujet, que les habitants ſont dans une crainte continuelle d'être enſevelis ſous les ruines de leurs maiſons tant ils ſont fréquents & violents. Ces affreux ébranlements de la nature n'ont aucune régularité, ni pour la longueur du temps, ni pour la violence: mais il n'y a jamais aſſés d'intervale de l'un à l'autre pour qu'on ait le temps d'en oublier les effets. Il ſe paſſe rarement un mois ſans qu'on

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

en reſſente quelque ſecouſſe, mais trop peu forte pour ruiner les maiſons, & ces horribles bouleverſements ſont quelquefois près d'un ſiécle ſans ſe répéter.

Phénomenes qui les précédent.

Quelques ſubits que ſoient ces tremblements, ils ont toujours quelque ſigne qui les précede : un des principaux eſt un bruit ou murmure dans les entrailles de la terre, environ une minute avant le choc ; il ne continue pas dans le même endroit où l'on commence à l'entendre, mais il court d'un lieu à l'autre & s'étend ſous le terrein. Il eſt ſuivi des heurlements effrayants des chiens, qui ſemblent connoître les premiers le danger qui s'approche. Les bêtes de charge qui ſont dans les rues s'arrêtent, & par un inſtinct naturel écartent leurs jambes, comme pour ſe tenir plus fermes, & être moins expoſées à tomber. Les habitants effrayés par ces préſages, fuyent de leurs maiſons dans les rues avec tant de précipitation, que ſi cette calamité arrive la nuit, ils ſe ſauvent entiérement nuds, la crainte & la préſence du danger leur faiſant oublier toutes les regles de la modeſtie. On voit alors tant de

figures ſingulieres dans les rues de la ville, qu'il ſeroit difficile (dit l'Auteur Eſpagnol) de tenir ſon ſérieux, ſi l'on n'étoit ſoi-même occupé d'autres objets dans ces terribles inſtants. Ce concours ſubit eſt accompagné des pleurs des enfants qu'on a enlevé de leurs lits, & des lamentations des femmes, qui en invoquant les ſaints avec des cris perçants, augmentent encore la frayeur publique & la confuſion générale. Les hommes mêmes ſont trop fortement affectés, pour ne pas faire paroître leur terreur, & toute la ville n'eſt qu'un théatre affreux de conſternation & d'horreur. Cet effroi univerſel n'eſt pas terminé par les premieres ſecouſſes, & perſonne n'oſe retourner dans ſa maiſon, crainte qu'elles ne ſe renouvellent; en effet il arrive ſouvent qu'elles tombent par de nouveaux chocs, après avoir été ébranlées & affoiblies par les premiers.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

Un des plus affreux bouleverſements de la nature que cette ville ait ſoufferts, arriva le 20 d'Octobre 1687. Il commença à quatre heures du matin, & fut accompagné de la deſtruction de pluſieurs édifices publics, &

Tremblement de 1687.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

de beaucoup de maiſons, où il périt un grand nombre d'habitants : mais ce n'étoit pour ainſi dire qu'un eſſai de ce qui alloit ſuivre, & comme un avertiſſement pour garantir la plus grande partie de ceux qui reſtoient, d'être enſevelis ſous les ruines de la ville. Le choc recommença à ſix heures, avec des mouvements ſi impétueux, que tout ce qui avoit réſiſté au premier tomba alors en ruines. Les habitants s'eſtimerent très heureux de n'être que les ſpectateurs de la dévaſtation générale qu'ils virent des rues & des places, où ils avoient d'abord pris la fuite au premier ébranlement. Dans cette ſeconde ſecouſſe, la mer ſe retira conſidérablement, revint enſuite avec fureur, & les vagues élevées comme des montagnes engloutirent Callao, ainſi que tous les cantons voiſins, dont les habitants périrent ſous les eaux.

Tremblement de 1746.

Un autre tremblement de terre encore plus terrible arriva le 28 d'Octobre 1746, à dix heures & demie du ſoir, cinq heures trois quarts après que la lune fut entrée dans ſon plein. Les ſecouſſes commencerent avec tant

de violence, qu'en moins de trois minutes tous, ou preſque tous les bâtiments grands & petits de la ville furent renverſés, & enſevelirent ſous leurs ruines ceux des malheureux habitants qui ne s'étoient pas retirés avec aſſés de diligence dans les rues & dans les places, qui ſont les ſeuls aziles où l'on puiſſe avoir recours pendant ces affreuſes convulſions de la nature. Les horribles effets de ce premier choc ceſſerent bien-tôt, mais le calme fut de peu de durée : les ſecouſſes recommencerent, & furent ſi ſouvent répétées, que les habitants, ſuivant la relation qu'ils en envoyerent, en compterent deux cents dans les premieres vingt-quatre heures, & que juſqu'au 24 de Février de l'année ſuivante, datte de cette relation, on en obſerva quatre cents cinquante, dont quelques-uns, quoique plus courts que le premier, ſe firent ſentir avec autant de violence.

ULLOA. Chap. XI. An 1740.

A la même heure, le fort de Callao tomba également en ruines, mais ce que les bâtiments ſouffrirent du tremblement de terre malgré ſa violence, ne fut pas comparable à la terrible cataſtrophe qui ſuivit l'ébranlement :

Inondation dont il eſt accompagné à Callao.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

la mer, comme il arrive ordinairement, ſe retira à une grande diſtance; revint bien-tôt en montagnes de vagues, d'où s'élevoit une épaiſſe fumée, occaſionnée par la violence de l'agitation, & couvrit des eaux de l'océan, Callao & tout le pays contigu. Tel fut l'effet du premier choc, mais la mer ſe retirant de nouveau à une plus grande diſtance que la premiere fois, s'élança en revenant avec une impétuoſité encore plus terrible, couvrit les murs & les autres bâtiments de la place; tout ce qui avoit échapé à ſa premiere invaſion, fut renverſé & détruit totalement par la fureur des eaux irritées, qui ne laiſſerent qu'un fragment des murs du fort de Sainte-Croix, comme un veſtige de cette horrible dévaſtation. Il y avoit alors dans le port vingt-trois vaiſſeaux ou bâtiments grands & petits; dix-neuf furent coulés à fond en un inſtant, & les quatre autres, du nombre deſquels étoit une frégate, nommée S. Firmin, furent emportés par la force des vagues, très avant dans le pays.

Nombre d'habitants qui y périrent.

Cette terrible inondation s'étendit aux autres ports de la côte, tels que

Cavallas & Guanape : les villes de Chançay, Guaura, la vallée de Barranca, Supe & Pativilca, éprouverent le même ſort que Lima. Le nombre de ceux qui périrent ſous les ruines de cette capitale avant le 31 du même mois d'Octobre, & dont on trouva les corps, monta à treize cents perſonnes, outre les eſtropiés & les bleſſés, dont pluſieurs moururent enſuite après avoir ſouffert des tourments horribles. A Callao, où le nombre des habitants montoit à environ quatre mille, il n'en échapa que deux cents, dont vingt-deux durent la vie au fragment de mur qui reſta ſur pied.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

Volcans qui vomiſſent des torrents d'eau.

Suivant ce qu'on apprit à Lima quelque temps après ce déſaſtre, dans la province nommée Lucanas, il y eut la même nuit une éruption d'un volcan, d'où il ſortit une quantité d'eau ſi prodigieuſe que tout le pays en fut inondé; & près de Patas, dans la montagne nommée *Converſiones de Caxamarquilla*, trois autres volcans répandirent auſſi une quantité étonnante d'eau.

Quelques jours avant ce déplorable événement, on entendit à Lima

ULLOA. Chap XII. An. 1740.

des bruits ſouterreins, qui reſſembloient quelquefois au mugiſſement des bœufs, & d'autrefois à des décharges d'artillerie. Depuis le tremblement de terre, on les a encore entendus dans le ſilence de la nuit, preuve convaincante que la matiere inflammable n'eſt pas totalement épuiſée, & que les cauſes des ſecouſſes ne ſont pas détruites.

Fertilité des environs de Lima.

En conſéquence de ces terribles dévaſtations, & de ce qu'il ne pleut jamais, ou très rarement dans le pays, on pourroit conclure naturellement qu'il doit être ſtérile; mais l'expérience prouve le contraire. Lima jouit de la plus abondante fertilité; le terrein produit toutes ſortes de grains, une variété prodigieuſe de fruits. L'art & l'induſtrie ſuppléent à l'humidité que les nuages refuſent de donner, & rendent la terre fertile, malgré la ſéchereſſe continuelle.

CHAPITRE XIII.

Grand avantage des canaux au Pérou: Suites funeſtes des tremblements de terre pour la fertilité du pays: Forêts d'Oliviers: les fruits y durent toute l'année: Vignes qui rapportent ſans culture: Qualités du terroir: Preuves que la mer s'eſt retirée de ſon ancien lit: Des fontaines dans ce pays: Du fumier nommé Guano: Beauté des payſages aux environs de Lima: Reſtes d'une ancienne ville des Incas: Danger de fonder des maiſons dans ce pays: Précautions pour garantir Lima des invaſions des Anglois.

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

Grand avantage des canaux au Pérou.

NOus avons déja remarqué qu'un des principaux ſoins des Incas étoit de faire couper des tranchées, ou petits canaux, de la maniere la plus avantageuſe, pour diſtribuer l'eau des rivieres, de façon à humecter les différentes parties de leurs Etats, & à rendre de vaſtes campagnes propres à rapporter des grains.

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

Les Eſpagnols voyant ſous leurs yeux ces ouvrages ſi utiles, ont eu ſoin de les entretenir, & par ce moyen on arroſe des champs ſpacieux de froment & d'orge, de grandes prairies, des plantations de cannes de ſucre & d'oliviers, des vergers & des jardins de toutes ſortes, qui rapportent dans la plus grande abondance. A Quito, les fruits n'ont point de ſaiſon déterminée, au lieu qu'à Lima, les campagnes produiſent les moiſſons, & les arbres perdent leurs feuilles ſuivant le cours ordinaire de la nature : mais il faut remarquer que dans les pays chauds, quoique les feuilles perdent la vivacité de leur couleur, elles ne tombent que lorſqu'elles ſont chaſſées par de nouvelles. Les fleurs ont auſſi leur temps, qui eſt ſuivi de celui des fruits, & ce pays reſſemble à cet égard aux zones tempérées, tant pour le produit & les ſaiſons du bled, des fleurs & des fruits, que par la différence de l'hiver & de l'Eté.

Suites funeſtes des tremblements de terre pour la fertilité du pays.

Avant le tremblement de terre de 1687, où cette ville ſouffrit un ſi horrible déſaſtre, les moiſſons de froment & d'orge ſuffiſoient pour four-

nir aux beſoins du pays, ſans qu'on fût obligé d'y en apporter d'ailleurs, particuliérement pour le froment: mais ce bouleverſement de la nature a tellement altéré le terroir, que le bled ſe pourrit auſſi-tôt qu'il eſt ſemé, ce qui eſt cauſé vraiſemblablement par des nuages d'exhalaiſons ſulphureuſes qui s'élevent des entrailles de la terre, & par la quantité prodigieuſe de particules de nitre qui ſe ſont répandues de toutes parts. Cet événement a obligé les propriétaires des campagnes de les employer à d'autres uſages; ils en ont mis beaucoup en champs de Luzerne, en plantations de cannes de ſucre, & en autres eſpeces de végétaux, parce qu'on a éprouvé qu'ils n'étoient pas ſujets aux mêmes inconvénients. Après quarante années de cette ſtérilité de grains, les laboureurs ont remarqué que le terroir s'amélioroit, & qu'il ſe diſpoſoit à reprendre ſon premier état de fertilité. On a fait ſur le froment quelques épreuves qui ont eu aſſez de ſuccès, & l'on a vu peu à peu que le grain venoit comme avant le tremblement de terre. Cependant, ſoit à cauſe des autres plantes qu'on a cul-

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

tivées, ou ſoit que les laboureurs ne s'y ſoient pas employés avec la même ardeur, il eſt certain qu'on n'a pas eu autant de bled qu'on en recueilloit avant. On peut croire auſſi que le dernier événement a encore eu des effets pernicieux ſur le terrein, mais depuis qu'on a établi un commerce de grains avec le Chili, on a été moins ſenſible à ce dérangement. Dans le voiſinage de Lima, on ſeme particuliérement de la luzerne : la conſommation en eſt plus conſidérable dans ce pays qu'en tout autre ; & c'eſt la nourriture ordinaire des animaux, particuliérement des mulets & des chevaux, dont le nombre eſt prodigieux.

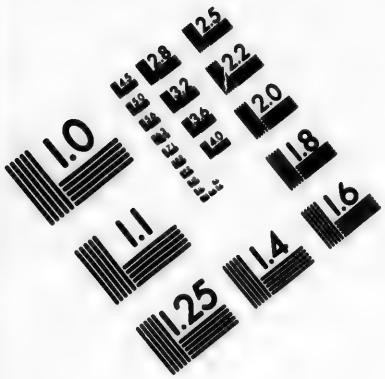
Les autres parties du pays ſont occupées par les diverſes plantations, dont nous avons parlé : il y a beaucoup de cannes qui produiſent une eſpece de ſucre excellente. Toutes ces campagnes & ces plantations ſont cultivées par des eſclaves Négres, qu'on achete pour cet uſage, & il en eſt de même dans les autres parties de la vallée, où les terres ſont en rapport.

Les plantations d'oliviers reſſemblent à d'épaiſſes forêts, tant par la hauteur & l'étendue des arbres, que

par la grandeur & la force des feuilles, en quoi ils l'emportent ſur tous ceux d'Eſpagne, & comme on ne les taille jamais, leurs branches deviennent tellement entrelacées que la lumiere ne peut pénétrer au travers. Ils n'ont jamais beſoin d'être labourés, & la ſeule culture qu'ils demandent eſt de nétoyer les trous qu'on fait aux pieds pour recevoir l'eau, d'entretenir les canaux qui la conduiſent, & de couper d'eſpace en eſpace les rejettons pour ſe faire des paſſages, qui ſervent à aller cueillir le fruit. Avec des ſoins auſſi légers, les habitants recueillent une grande quantité d'excellentes olives; ils les mettent ſous le preſſoir pour en faire de l'huile, ou les font mariner, à quoi elles ſont très propres par leur beauté, leur groſſeur & leur parfum. L'huile de ce pays eſt de beaucoup préférable à celle d'Eſpagne.

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

La campagne contigue à la ville eſt couverte de jardins, qui produiſent toutes ſortes d'herbages & de fruits comme en Eſpagne, auſſi beaux & auſſi bons que ceux d'Europe, outre ceux qui ſont particuliers à l'Amérique. Ils y viennent dans la



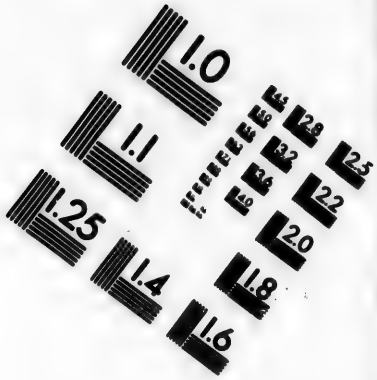
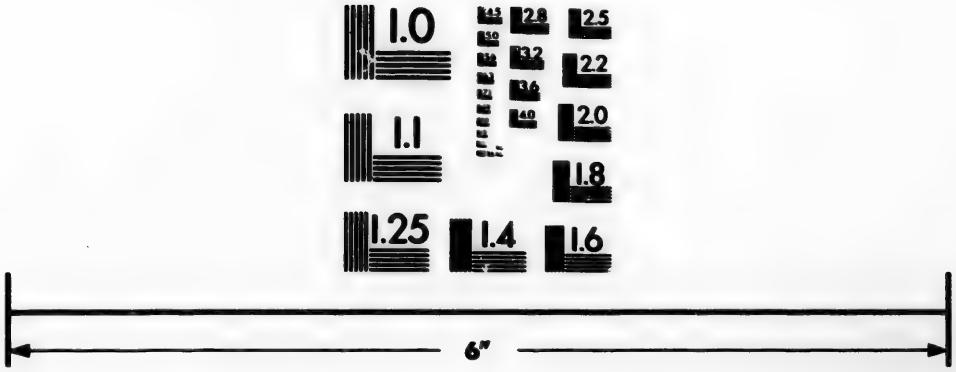
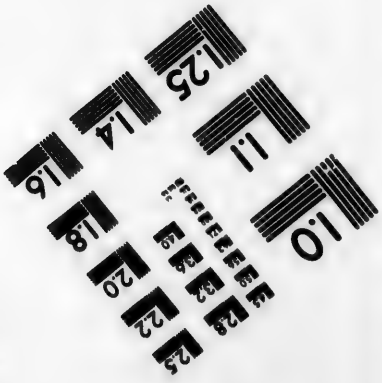


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

plus grande perfection, & il n'y a aucune partie du Pérou qui puiſſe être comparée au voiſinage de Lima, où toute la terre eſt couverte de fruits & de végétaux propres à la nourriture de l'homme.

Les fruits y durent toute l'année.

Ce pays jouit encore d'un avantage particulier : c'eſt que pour l'abondance & pour la fraîcheur des fruits, il ſemble qu'on ſoit toujours en Eté durant toute l'année, parce que les ſaiſons ſe ſuccedant alternativement dans la vallée & ſur les montagnes: lorſque le temps des fruits eſt paſſé dans un endroit, c'eſt alors qu'il commence dans un autre. Comme Lima n'eſt éloigné des montagnes que de vingt-cinq ou trente lieues ; on y apporte réguliérement des fruits, & il y en a toujours de toute eſpece, excepté des raiſins, des melons, des melons d'eau, & quelques autres en petit nombre, qui ont beſoin d'un climat chaud, & qui ne peuvent bien mûrir dans les montagnes.

Vignes qui rapportent ſans culture.

Les raiſins à Lima ſont de diverſes eſpeces ; ceux qu'on appelle d'Italie, ſont très gros & très délicieux : les vignes s'étendent à la ſurface de la terre, qui eſt très propre à les ſoutenir,

parce qu'elle eſt ou pierreuſe, ou pleine de ſable. On ſe contente de tailler ces vignes, & de leur fournir de l'eau en temps convenable; & elles viennent très bien ſans autre culture. ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

On ne donne pas plus de ſoin à celles dont on tire du vin : à Ica, Piſco, & Naſca, & dans les autres endroits où on les deſtine à cet uſage, on les forme ſeulement en ſeps. On ne fait pas de vin de celles qui croiſſent près de Lima; mais on en conſerve les raiſins, dont la vente eſt conſidérable.

Qualités du terroir.

Le terroir des environs de Lima eſt rempli de pierres à feu, ou de cailloux en ſi grand nombre, que de même qu'en d'autres endroits le ſol eſt entiérement de ſable, de roc ou de terre; aux environs de Lima il eſt totalement de ces ſortes de pierres; ce qui eſt très incommode pour les voyageurs, ſoit à pied, ſoit à cheval. Les terres labourables ont une eſpéce de croute de terre d'un pied ou deux d'épaiſſeur, & le deſſous eſt de mêmes pierres. Cette circonſtance, jointe à la reſſemblance de ce terrein avec celui des déſerts voiſins, & avec

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

le fond de la mer, fait juger que tout cet eſpace a été anciennement couvert des eaux de l'Océan, à la diſtance de trois ou quatre lieues & même plus loin des bornes actuelles de la mer. On fait particuliérement cette remarque dans une baye, environ cinq lieues au Nord de Callao, nommée Marquès, où il y a tout lieu de croire que, ſans remonter beaucoup d'années, la mer couvroit environ une demi-lieue de ce qui eſt actuellement terre-ferme, dans la longueur d'une lieue & demie ſur la Côte.

Preuves que la mer s'eſt retirée de ſon ancien lit.

Dans la partie la plus intérieure de cette baye, les rochers ſont percés & polis, comme ceux qui ſont continuellement frappés par les vagues, ce qui prouve que la mer y a formé la large cavité qu'on y remarque, & que par ſes chocs continuels elle en a détaché les maſſes énormes qu'on trouve ſur le terrein. On peut donc conclure naturellement qu'il en eſt arrivé de même dans les campagnes contigues à Lima, & que les terreins où l'on ne trouve que des pierres ſemblables à celles du fond de la mer adjacente, ont été anciennement couverts par les eaux.

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

Des fontaines dans ce pays.

Une autre ſingularité de ce pays aride, eſt l'abondance étonnante des fontaines : on y trouve par-tout de l'eau ſans beaucoup de travail, en creuſant ſeulement quatre ou cinq pieds. On peut en aſſigner deux cauſes : l'une, c'eſt que la terre étant très ſpongieuſe de ſa nature, l'eau de la mer s'y inſinue à une grande diſtance, & eſt filtrée en paſſant par ſes pores : L'autre c'eſt qu'une grande quantité de torrents, après être tombés des montagnes s'étendent dans ces plaines, & continuent leur cours par des canaux ſouterreins, ce qui eſt d'autant plus probable, que cette qualité pierreuſe du terrein ne s'étend pas à une grande profondeur, & que le deſſous eſt très ſerré & compacte : par conſéquent l'eau ſe porte d'elle-même dans les parties les plus ſpongieuſes, où ſont toutes ces pierres, & elle y continue ſon cours, en laiſſant la ſurface à ſec.

L'abondance de ces eaux ſouterreines eſt très avantageuſe à la fertilité du pays, particuliérement pour les groſſes plantes, dont les racines ont beaucoup de profondeur. C'eſt un effet de la bienfaiſance du ſage auteur

ULLOA. Ch XIII. An. 1740.

de la nature, qui pour remédier à la ſtérilité où ſeroit tout ce pays, par le manque d'eau, lui en envoye des montagnes, ſoit par les rivieres découvertes, ſoit par les canaux ſouterreins.

Du fumier nommé Guano.

Les terres de la juriſdiction de Chançai, de même que celles des autres parties de la côte du Pérou ſont fumées de la fiente de certains oiſeaux de mer, qui s'y répandent en une quantité prodigieuſe. On les nomme Guanaès, & leur fiente s'appelle Guano, mot indien, qui ſignifie toute ſorte d'excrémens: ces oiſeaux, après avoir employé tout le jour à chercher leur nourriture dans la mer, viennent ſe repoſer la nuit dans les Iſles voiſines de la côte, en ſi grand nombre que le terrein en eſt entiérement couvert. Ils y laiſſent de leur fiente à proportion, la chaleur du ſoleil la deſſéche comme une croute, & il en ſurvient tous les jours de nouvelle, en ſorte que malgré la quantité de ce qu'on enleve, elle n'eſt jamais épuiſée. Quelques-uns croient que ce Guano n'eſt autre choſe que la terre même de ces Iſles, qui a la propriété d'exciter une fermentation dans le

ſol avec lequel elle eſt mêlée. Cette opinion eſt fondée ſur la quantité prodigieuſe qu'on en enleve tous les ans, & ſur les expériences qu'on a faites en creuſant, & en perçant le terrein, ce qui a fait connoître que juſqu'à une certaine profondeur, on lui trouvoit la même qualité qu'à la ſuperficie, d'où l'on a conclu que cette terre avoit naturellement la qualité échauffante de la fiente ou du Guano. Ce ſentiment ſeroit probable ſi la vûe & l'odeur ne prouvoient que ce même terrein eſt formé de ces excrémens. Quoiqu'il en ſoit c'eſt le fumier qu'on employe dans les champs ſemés de Maïz, & en les arroſant convenablement, on l'a trouvé très propre à fertiliſer le terrein; on en met un peu à chaque tige, & on lui donne auſſi-tôt de l'eau. On s'en ſert auſſi pour les champs d'autres grains, excepté pour l'orge & pour le froment, ce qui en employe tous les ans une très grande quantité.

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

Outre les vergers, les champs & les jardins, dont ce pays eſt agréablement varié, il y a d'autres parties, où la nature fournit d'elle-même les plus beaux payſages pour les habi-

Beauté des payſages aux environs de Lima.

ULLOA. Ch. XIII An. 1740.

tans, & des pâturages excellents pour les beſtiaux. On remarque particuliérement les hauteurs de ſaint Chriſtophe & d'Amancaès, dont la verdure perpétuelle, diverſifiée au printemps par l'émail des fleurs, ſemble inviter les habitans à venir jouir de plus près des beautés qu'elles préſentent de loin à leur vûe. On trouve le même agrément dans les endroits qui ſont juſqu'à ſix ou huit lieues de la ville, & pluſieurs familles s'y retirent pour changer d'air, & pour ſe livrer aux amuſements champêtres. La hauteur d'Amancaès tire ſon nom d'une fleur qui y croît en abondance: elle eſt de couleur jaune, de la forme de la Campanille, avec quatre feuilles en pointes. La couleur eſt extrêmement brillante, & c'eſt en quoi conſiſte la beauté de cette fleur, qui ne rend aucune odeur.

Reſtes d'une ancienne ville des Incas.

Les ſeuls monuments de l'antiquité qu'on trouve aux environs de Lima, ſont les Guacas, ou ſépulchres des Indiens, & quelques murs qu'on rencontre fréquemment des deux côtés des chemins dans tout le pays. A trois lieues au Nord-Eſt de Lima, dans une vallée, nommée Guachipa on

voit auſſi les murs d'une grande ville. Voici la deſcription que le Marquis de Valde-Lyrios, homme doué de beaucoup de talents en a donné à nos auteurs. Les rues ſont très étroites: les murs des maiſons ne ſont que de terre, & les maiſons, ſemblables à tous les bâtiments du même temps n'ont point de toit, & ſont compoſées de trois petites pieces quarrées. Les portes ſur la rue ſont en général plus baſſes que la taille ordinaire d'un homme, & la hauteur des murs n'eſt gueres que de neuf pieds. Entre toutes les maiſons qui compoſent cette grande ville, ſituée au pied d'une montagne, il y en a une dont les murs ſurpaſſent ceux de toutes les autres, ce qui fait conjecturer qu'elle étoit la demeure du Cacique ou Prince, mais elle eſt tellement ruinée qu'il eſt impoſſible d'en bien juger. Les habitants de la vallée, où l'on trouve des campagnes fertiles arroſées par la riviere Rimac, & qui ne ſont pas éloignés de ces ruines, les appellent le vieux Caxamarca, mais on n'a pu découvrir ſi cette ville portoit réellement ce nom dans le temps du paganiſme. On n'en trouve

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

aucun mémoire ni aucune tradition, & il n'en eſt point parlé dans les hiſtoires de ce royaume écrites par Garcilaſſo, & par Herrera, enſorte que tout ce qu'on en peut dire eſt que l'epithéte vieux, eſt uniquement pour la diſtinguer de la ville actuelle de Caxamarca.

Une particularité ſurprenante des murs de cette ville, & de tous les autres de la vallée voiſine, eſt qu'étant bâtis ſur la ſurface de la terre, ſans aucuns fondements, ils ont ſoufferts les violents tremblements de terre qui ont renverſé Lima & d'autres grandes villes conſtruites à l'Eſpagnole. Les villes indiennes n'ont reçu d'autre domage que celui qui eſt ordinaire à toutes les villes abandonnées, ou celui qui y a été cauſé par les conducteurs qui en font un lieu de repos pour les beſtiaux qu'ils menent à Lima.

Danger de fonder des maiſons dans ce pays.

On peut juger par la conſtruction de ces maiſons que les naturels, inſtruits par une longue expérience, ont reconnu que dans les endroits ſujets aux tremblements de terre, on ne devoit pas faire de fondations pour affermir les murailles. On ſait par

ULLOA. Ch. XIII. An. 1741.

par tradition que les Indiens nouvellement ſoumis virent que les Eſpagnols creuſoient des fondements, pour faire des bâtiments élevés, ils s'en mocquerent & leur dirent, qu'ils creuſoient leurs propres ſépulchres, en leur faiſant entendre que les tremblements de terre les enſeveliroient ſous les ruines de leurs maiſons. C'eſt une triſte preuve de l'orgueil & de l'opiniâtreté, qu'ayant devant les yeux l'exemple prudent des Indiens, & la ruine totale de leur propre ville, renverſée quatre fois en moins de deux cents ans, ils ſe ſoient toujours livrés à la paſſion deſtructive d'avoir des bâtiments élevés & élégants, qui exigent néceſſairement des murs épais & élevés, auxquels il faut des fondements proportionnés à la grandeur de l'édifice, & au poids qu'ils doivent ſupporter.

Précautions pour garentir Lima des incurſions des Anglois.

Pendant que nos officiers furent à Lima, ils s'attacherent continuellement à mettre le pays dans le meilleur état de défenſe poſſible, s'il arrivoit que l'Eſcadre Angloiſe, commandée par le Contre-Amiral Anſon, qu'on attendoit dans la mer du Sud,

ULLOA. Ch. XIII. formât quelque entrepriſe, afin de la rendre infructueuſe.

An. 1741. En même-temps on envoya quatre vaiſſeaux de guerre, pour croiſer ſur la côte du Chili, & pour viſiter l'Iſle de Juan Fernandez (*) afin d'attaquer l'Eſcadre Angloiſe, auſſi-tôt qu'elle paroîtroit dans la mer du Sud. Après avoir croiſé un temps aſſez conſidérable, ces vaiſſeaux revinrent à Callao, ſans avoir eu connoiſſance qu'aucun bâtiment étranger eût paſſé dans ces mers. Le temps de l'hiver approchoit, & l'on jugea qu'il étoit abſolument impoſſible que dans cette ſaiſon les Anglois doublaſſent le Cap Horn, ce qui détermina nos Officiers à retourner à Quito, où ils arriverent le 5 de Septembre 1741, & s'occuperent auſſi-tôt à terminer leurs opérations pour meſurer l'arc du Méridien.

(*) Les Eſpagnols quitterent cette iſle peu de jours avant l'arrivée du Contre-Amiral Anſon, ce qui l'empêcha de tomber entre leurs mains avec tous ſes gens, qui étoient tellement incommodés du ſcorbut, qu'il leur auroit été impoſſible de faire aucune réſiſtance : c'eſt ce qu'on verra plus en détail dans l'extrait du voyage d'Anſon qu'on trouve à la fin de ce volume, & au commencement du ſuivant.

Ils n'avoient pas encore fini leur travail, quand il arriva un exprès de Quito, qui leur apprit que les Anglois avoient fait plusieurs riches prises dans la mer du Sud, & qu'ils avoient aussi saccagé la ville de Payta. Sur cette nouvelle Dom Ulloa & Dom Georges Juan retournerent aussi-tôt à Lima, où on leur donna le commandement des deux frégates qu'on mit hors, pour croiser sur la côte du Chili.

CHAPITRE XIV.

Dom Ulloa & Dom Georges Juan vont à Juan-Fernandez : Fertilité du Chili : Commerce des Eſpagnols avec les Indiens d'Arauco : Funeſtes effets du vin qu'on vendoit à ces Indiens : Comment ils font la guerre aux Eſpagnols : Maſſacre qu'ils font des Européens : comment on fait la paix avec eux : Forme des Congrès : Préſens réciproques : Renouvellement du commerce : Habillement de ces Indiens : Arrivée de pluſieurs bâtimens Européens. Les Aſtronômes Eſpagnols finiſſent leurs obſervations : Leur départ de Callao ſur des bâtiments françois : Ils ſe radoubent à la côte du Bréſil.

ULLOA. Ch. XIV.

An. 1743.

LES deux frégates mirent à la voile le 4 de Décembre 1742, & dirigerent leur cours à l'Iſle de Juan-Fernandez, où elles arriverent le 7 de Janvier 1743, à trois heures du ſoir, & y demeurerent juſqu'au 22 du même mois. Les commandants

Dom Ulloa & Dom Georges Juan vont a Juan Fernandez.

visiterent toutes les parties de l'Isle, particuliérement celle où les Anglois avoient élevé leurs tentes, pour voir s'ils n'avoient pas laissé quelque signal particulier pour l'instruction des autres vaisseaux qui pourroient y mouiller après eux. Ils ne purent rien découvrir : les frégates firent une quantité de bois & d'eau suffisante : les Espagnols remirent à la voile à trois heures du soir, & le 7 de Février, ils jetterent l'ancre dans la baye de la Conception, Port renommé dans le royaume du Chili.

ULLOA CH. XIV. An. 1743.

Ce royaume est fameux par sa fertilité : les plaines, les hauteurs, les vallées, tout fournit un objet d'admiration ; & il est si abondant que chaque particule de terre semble transformée en un grain de bled. Il n'est donc pas étonnant que tous les habitants s'attachent à l'agriculture, d'autant plus qu'ils sont surs d'un bon débit dans chacun des ports de la mer du Sud. Ce royaume abonde aussi en Mines de toutes sortes, particuliérement d'or & de cuivre.

Fertilité du Chili.

La maniere dont on fait le commerce dans ce royaume est à peu près la même que parmi les autres nations,

Commerce des Espagnols avec les Indiens d'Arauco.

ULLOA. CH. XIV. An. 1743.

mais celui des parties intérieures avec les indiens d'Arauco eſt trop remarquable pour être paſſé ſous ſilence.

Les Indiens d'Arauco, & des autres pays adjacents ne ſont pas gouvernés par des Caciques ou Curacas, comme ceux du Pérou. La ſeule ſubordination qu'ils connoiſſent eſt relative à l'âge, enſorte que le plus vieux de la famille en eſt reſpecté comme le Gouverneur. L'Eſpagnol qui veut commercer commence par offrir à ce chef un verre de vin; enſuite il déploye ſes marchandiſes, pour que l'indien puiſſe choiſir celles qui lui plaiſent le plus, & il lui fait connoître en même-temps ce qu'il ſouhaite avoir en échange. S'ils ſont d'accord, l'Eſpagnol lui préſente encore un peu de vin, & le chef indien, dit à la communauté qu'on peut trafiquer avec l'Eſpagnol, comme avec un ami. Aſſuré de ſa protection l'Européen va de hutte en hutte & ſe fait connoître en commençant d'abord par faire goûter de ſon vin au chef particulier de chaque famille. Il entre enſuite en négociation: l'indien prend tout ce qui lui convient, ſans donner alors aucun équivalent, & l'Eſpagnol va

visiter les autres huttes, qui sont dispersées dans tout le pays, jusqu'à ce qu'il ait distribué toute sa marchandise. Il revient après à la cabanne du Chef, avertit chemin faisant ceux avec lesquels il a trafiqué qu'il retourne à la maison. Alors personne ne manque d'apporter à la hutte du Chef ce qu'il est convenu de donner, & quand il a tout reçu, il prend congé de lui avec toutes les apparences d'une sincére amitié. Le Chef lui donne quelques Indiens, pour l'accompagner jusques sur la frontiére, & pour l'aider à conduire les bestiaux qu'il a reçu en échange de ses marchandises.

Funestes effets du vin qu'on vendoit aux Indiens.

Anciennement, & même jusqu'en 1724, ces marchands portoient beaucoup de vin, dont les Indiens sont très avides, ainsi que de toutes les autres liqueurs fortes : mais on a reconnu les suites fâcheuses de ce commerce : l'usage inmmodéré des liqueurs spiritueuses a occasionné des guerres & des tumultes, sans autre déclaration que le massacre des Espagnols de tout rang qui tomboient entre leurs mains, & même des marchands qui alloient dans leur

ULLOA. Ch. XIV. An. 1743.

pays. Ce commerce a été défendu, & l'on ne permet de porter de vin dans les territoires Indiens que la quantité néceſſaire pour en donner un verre aux chefs des familles en ſigne d'amitié, & un peu pour trafiquer. On a reſſenti des deux côtés les heureux effets de cette prohibition : les Eſpagnols y ſont en ſûreté, & les Indiens demeurent en paix & tranquilles. Ils ſont d'honnêtes commerçants, ne ſe dédiſent jamais de ce qu'ils ont promis, & font leurs payements avec la plus grande exactitude. On doit être véritablement ſurpris de voir que tout un peuple, qui ne connoît aucune forme de gouvernement, qui eſt ſauvage dans ſes mœurs & livré à toutes ſortes de vices les plus énormes, ait des ſentimens aſſez délicats ſur la juſtice pour l'obſerver auſſi exactement dans ſes marchés.

Comment ils font la guerre aux Eſpagnols.

Tous les Indiens d'Arauco, Tucapel, & les autres habitants des bords méridionaux de la riviere Biobio, ainſi que tous ceux qui vivent près des Cordilieres, ont toujours réſiſté aux entrepriſes qu'on a faites pour les ſoumettre au gouvernement Eſpa-

gnol. Dans un pays, qu'on peut appeller ſans bornes, quand ils ſe trouvent trop preſſés, ils abandonnent leurs huttes, ſe retirent dans les parties les plus éloignées, où ils ſont joints par d'autres nations avec leſquelles ils reviennent en ſi grand nombre, qu'il ſeroit téméraire de leur réſiſter, & ils rentrent alors en poſſeſſion de leurs premieres habitations. Le Chili a toujours été expoſé à leurs inſultes, & s'il arrive qu'un petit nombre ſeulement veuille faire la guerre aux Eſpagnols, le feu ſe répand auſſi-tôt de toutes parts, & ils prennent leurs meſures avec tant de ſecret, que la premiere déclaration eſt le meurtre de tous ceux qui ſe trouvent au milieu d'eux & le ravage des villages voiſins. Leur premiere démarche, quand ils ont réſolu de faire la guerre, eſt d'en donner avis aux nations pour les aſſembler, ce qu'ils appellent *Correr la Fletcha* ou jetter le dard, & l'avis ſe communique de village en village avec le plus grand ſecret & la plus grande diligence. Dans ces avis, ils font ſçavoir quelle nuit ils ont choiſie pour faire leur irruption, & quoiqu'on les faſſe parvenir aux Indiens

ULLOA. Ch. XVI. An. 1743.

ULLOA. Ch. XIV. An. 1745.

qui réſident dans les territoires Eſpagnols, il n'en tranſpire jamais rien, & il n'y a aucun exemple parmi les Indiens que de tous ceux qu'on a pris ſur ſoupçon, aucun ait donné le moindre indice. Ils n'ont pas beſoin de grands préparatifs pour cette eſpece de guerre, & leurs deſſeins demeurent impénétrables juſqu'à ce que la fureur de l'exécution en leve le voile.

Maſſacre qu'ils font des Européens.

Quand les Indiens des différentes nations ſont aſſemblés, ils choiſiſſent un Général avec le titre de Toqui, & lorſque la nuit fixée pour l'exécution de leur projet eſt arrivée, ceux qui vivent au milieu des Eſpagnols, ſe ſoulevent & les maſſacrent. Enſuite ils ſe partagent en petits partis, & détruiſent les habitations, les fermes & les villages, tuant tous ceux qu'ils trouvent, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Ces partis ſe réuniſſent, & forment un corps pour attaquer les grands établiſſements des Eſpagnols, aſſiéger les forts, & commettre toutes ſortes d'hoſtilités. Leur grand nombre, plutôt que leur diſcipline, les a mis en état en différentes occaſions, d'exécuter leurs entrepriſes avec ſuccès, malgré toutes les précautions priſes par

les Gouverneurs pour les prévenir. Il en périt une grande multitude, mais leur armée reçoit continuellement des renforts encore plus considérables. Quand il arrive que les Eſpagnols ont la ſupériorité, les Indiens ſe retirent à quelques lieues de diſtance; ſe tiennent cachés pendant pluſieurs jours, & tombent tout-à-coup ſur quelque autre endroit différent de leur premier campement. Ils font leurs efforts pour emporter la place d'aſſaut, à moins que par la vigilance du Commandant, elle ne ſoit à couvert contre toutes ſurpriſes. Alors la diſcipline des Eſpagnols leur donnant l'avantage, les Indiens ſont repouſſés avec grande perte.

ULLOA. Ch. XIV. An. 1743.

Ces guerres Indiennes contre les Eſpagnols durent ordinairement pluſieurs années, ſans que les naturels en ſouffrent beaucoup, d'autant que la plus grande partie de leurs occupations, qui conſiſtent dans la culture d'un petit eſpace de terrein, & dans la fabrique des étoffes pour leurs habillements, eſt ordinairement remplie par les femmes. Leurs huttes ſont élevées en un jour ou deux, & leur nourriture n'eſt que des racines, du

ULLOA. Ch. XIV. An. 1743.

maiz, ou quelque autre grain. La guerre ne les trouble donc en rien; au contraire, ils la regardent cómme une occupation qui les amuſe, parceque quand ils ſont en paix, tout leur temps ſe paſſe dans une molle oiſiveté, dans des jeux où ils conſomment beaucoup de chicha, liqueur qu'ils tirent des pommes, & dont ils font un grand uſage.

Comment on fait la paix avec eux.

Ce ſont ordinairement les Eſpagnols qui font les premieres avances des traités de paix avec les Indiens. Auſſi-tôt que l'on eſt convenu des propoſitions, on tient un congrès, où le Gouverneur, le Major Général du Chili, les principaux Officiers, l'Evêque de la Conception, & les autres perſonnes de diſtinction, aſſiſtent. Du côté des Indiens, le Toqui, ou Généraliſſime, & les Capitaines de ſon armée, ſe rendent au congrès comme repréſentants des communautés. La derniere irruption que firent ces ennemis ſauvages fut en 1720, pendant le gouvernement de Dom Gabriel Cano, Lieutenant Général des troupes Eſpagnoles, qui leur fit la guerre avec tant de vigueur & tant de ſuccès, qu'ils furent obligés de de-

mander la paix. Leurs préliminaires furent ſi ſoumis, que le congrès ayant été tenu en 1724, le traité fut conclu, aux conditions qu'ils demeureroient en poſſeſſion de tout le pays au ſud de la riviere Biobio, & les Capitaines de Paz, furent ſupprimés. Ces Capitaines étoient des Eſpagnols, qui faiſoient leur réſidence dans les villages des Indiens convertis, & qui, par leurs exactions avoient été la principale cauſe de la révolte. ULLOA. Ch. XIV. An. 1743.

Outre les congrès qu'on tient avec les Indiens, pour conclure un traité de paix, on en tient auſſi à l'arrivée d'un nouveau Préſident. Les cérémonies ſont les mêmes dans l'une & dans l'autre occaſion, enſorte que le récit de l'un ſervira également pour donner une idée de l'autre.

Forme des Congrès.

Quand on doit tenir un congrès, le Préſident fait avertir les Indiens des frontieres, du jour & du lieu de l'aſſemblée; il s'y rend avec ceux que nous avons dit, & du côté des Indiens, il y vient les chefs de leurs principales communautés: mais pour plus de ſplendeur, on amene de part & d'autre une eſcorte compoſée d'un nombre d'hommes dont on eſt con-

ULLOA. Ch. XIV. An. 1743.

venu. Le Préſident & ſa compagnie logent ſous des tentes, & les Indiens campent à une médiocre diſtance. Les anciens, ou chefs des nations voiſines, font la premiere viſite au Préſident, qui les reçoit très gracieuſement, boit à leurs ſantés avec du vin, & leur donne enſuite ſon verre pour qu'ils en faſſent de même. Cette politeſſe, qui leur eſt très agréable, eſt ſuivie d'un préſent de couteaux, de ciſeaux, & de pluſieurs autres bagatelles, auxquelles ils attachent un grand prix. On met enſuite le traité de paix ſur le tapis, & l'on regle la maniere d'en obſerver chaque article, après quoi ils retournent à leur camp, où le Préſident leur rend la viſite, en faiſant porter avec lui une quantité de vin ſuffiſante pour les en regaler modérément.

Préſents réciproques.

Tous les chefs des autres communautés, qui n'ont point été préſents à la premiere viſite, ſe joignent alors en un corps pour rendre leurs reſpects au Préſident. A la ſéparation du congrès, le Préſident leur fait à chacun préſent de vin, en petite quantité, & ils y répondent libéralement par d'autres préſents de veaux, de

bœufs, de chevaux & de volailles. Après ces marques réciproques d'amitié, ils se retirent dans leurs habitations respectives.

ULLOA. Ch. XIV. An. 1743.

Les Espagnols, pour gagner plus efficacement les cœurs des Indiens, en qui ils reconnoissent un orgueil excessif, qui ne peut être satisfait que par la douceur & la complaisance, quoiqu'ils soient dans la plus grande misere, tiennent pour maxime que le Président admet à sa table ceux qui paroissent dans les dispositions les plus favorables, & pendant les trois ou quatre jours que dure le congrès, ils ne négligent rien pour acquérir l'amitié de tout le corps. Dans ces occasions on tient une espece de foire dans les deux camps; un grand nombre d'Espagnols s'y rendent avec les marchandises qu'ils savent que les Indiens aiment, & ceux-ci de leur côté y apportent leurs habillements nommés Ponchos, & y amenent leurs troupeaux. On fait le commerce par échange, & on ne manque jamais des deux côtés de vendre tous ses effets, & d'observer dans les marchés la plus grande candeur, & la régularité la plus exacte, comme un exemple de la

Renouvellement du commerce.

ULLOA. Ch. XIV.

conduite qu'on tiendra à l'avenir dans les affaires qu'on aura à traiter.

An. 1743.

Progrès des Miſſionnaires.

Quelque averſion que les Indiens ayent toujours marqué à ſe ſoumettre à la domination des Monarques Eſpagnols, ils n'ont pas fait paroître le même éloignement pour les Miſſionnaires; au contraire ils leur ont toujours permis d'aller librement parmi eux, & un grand nombre de ces Indiens ont reçu le baptême avec joie. Cependant il eſt très difficile de les engager à quitter leur maniere de vie, dont la liberté les plonge dans toutes ſortes de vices & dans une férocité, qui en général éloigne leurs eſprits des préceptes de la religion Chrétienne. Avant la guerre de 1720, les Miſſionnaires, par un zele infatigable, avoient formé pluſieurs villages, eſpérant par ce moyen porter les nouveaux convertis à pratiquer la doctrine de la foi en Jeſus-Chriſt. Ces villages nommés S. Chriſtophe, Santa-Fe, Santa-Juana, San-Pedro, & la Mocha, étoient tous dirigés par les Jéſuites. Les Chapelains des forts ſur les frontieres ont auſſi un ſupplément d'honoraires pour inſtruire un certain nombre d'Indiens. Au temps

du ſoulevement, leur férocité naturelle reprit le deſſus; tous les proſelites abandonnerent les Miſſionnaires, & ſe joignirent à leurs compatriotes: mais au rétabliſſement de la paix, ils ſolliciterent les Miſſionnaires de revenir au milieu d'eux, & ils ont formé depuis quelques communautés. Cependant elles ſont encore bien éloignées de leur état précédent, étant très difficile d'en réduire, même un petit nombre, à embraſſer la vie ſociale.

Habillement de ces Indiens.

Au milieu de la fureur de ces Indiens, & dans le temps de leurs plus grandes hoſtilités contre les Eſpagnols, ils épargnerent en général les femmes blanches; les emmenerent dans leurs huttes, & ſe les approprierent. Auſſi, un grand nombre d'Indiens de ces nations ont le même teint que les Eſpagnols nés dans le pays. En temps de paix, il en vient beaucoup dans les territoires Européens, ils ſe louent pendant un certain temps pour travailler dans les campagnes, & à l'expiration du terme ils retournent dans leurs cantons, après avoir employé ce qu'ils ont gagné à acheter les marchandiſes qui

ULLOA. Chap. XIV. An. 1743.

ſont eſtimées parmi eux. Tous les naturels hommes & femmes portent le Poncho & la Mante qu'ils font de laine, & quoiqu'on ne puiſſe pas leur donner à juſte titre le nom d'habillement, ils ſuffiſent pour la décence, au lieu que les Indiens plus éloignés des frontieres Eſpagnoles, tels que ceux qui habitent les territoires au ſud de Valdivia, & les Chonos, qui vivent dans le continent près de Chiloe, ne portent aucune eſpece de robe. Les Indiens d'Arauco, de Tucapel & des autres cantons voiſins de la riviere Biobio, ſe plaiſent beaucoup à monter à cheval, & ils ont pluſieurs corps de cavalerie dans leurs armées. Leurs armes ſont de grandes lances, des javelots, & d'autres de la même nature, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe.

Arrivée de pluſieurs Bâtiments Européens. An. 1744.

Auſſi-tôt que Dom Ulloa & Dom Georges Juan furent arrivés dans la baye de la Conception, ils joignirent l'Eſpérance, frégate commandée par Dom Pedro de Mendinueta, qui avoit réuſſi à doubler le Cap Horn, & à gagner la même baye. Quelques jours après, ils apprirent que Dom Joſeph Pizarro étoit arrivé par terre de Bue-

nos-Ayres, & avoit deſſein d'arborer ſon pavillon ſur l'Eſpérance. Sur cet avis, ils firent voile pour Valparaiſo, où le Contre-Amiral monta ſur ce bâtiment, & prit le commandement de l'Eſcadre. Ils trouverent dans le même port trois bâtiments François nommés le Louis-Eraſme, Notre-Dame de la Délivrance & le Lis, équipés pour vaiſſeaux de regiſtre, qui avoient mouillé à Valparaiſo dans le deſſein d'y vendre leur cargaiſon.

Toute la flotte mit alors à la voile pour l'Iſle de Juan Fernandez, d'où ils allerent à Callao, & y arriverent le 24 de Juin.

Les Aſtronomes finiſſent leurs obſervations.

Nos Aſtronomes retournerent encore à Quito, où ils finirent leurs obſervations, & revinrent à Lima, afin de s'y procurer un paſſage pour leur retour en Eſpagne. Ils trouverent à Callao les bâtiments françois la Délivrance & le Lis, qui ſe préparoient à repaſſer en Europe: ils ne voulurent pas manquer cette occaſion: Dom Georges Juan s'embarqua ſur le dernier, & Dom Antonio de Ulloa ſur le premier.

Leur départ de Callao, ſur des bâtiments François.

Ils ſortirent du Port de Callao le vingt-deux d'Octobre, & le vingt-deux de Novembre ils joignirent le Louis

ULLOA. Ch. XIV.

An. 1744.

Eraſme, qui avec un autre vaiſſeau de regiſtre françois nommé le Marquis d'Antin, les avoit attendus dans la baye de la Conception. Cette petite Eſcadre étant ainſi formée, ils partirent de la baye, mais le lendemain le Lis eut une voye d'eau, & fut obligé de retourner pour ſe radouber. Quoique le reſte de l'Eſcadre fût en aſſez mauvais état, ils continuerent leur voyage & eurent le bonheur de doubler le Cap Horn, ſans éprouver ces terribles ouragants, ſi fréquents vers ce Cap.

Ils ſe radoubent à la côte du Breſil.

Année 1745.

Le 21 de Mai 1745, ils jetterent l'ancre dans la rade de Fernando de Noronna, Iſle qui appartient aux Portugais ſur la côte du Breſil. Ils y radouberent leurs vaiſſeaux, & prirent à bord de nouvelles proviſions, du bois & de l'eau. Le 10 de Juin, à dix heures du matin, ils remirent à la voile, & continuerent leur cours au Nord, ſe flattant qu'ils feroient le reſte de leur voyage ſans aucun nouveau danger. Le 12 ils paſſerent l'Equateur, & continuerent leur cours ſans aucune interruption.

CHAPITRE XV.

L'Eſcadre eſt attaquée par les Anglois : Forces des François : Forces des Anglois : Combat très vif entre les deux Eſcadres : Dom Ulloa ſe ſauve ſur la Délivrance : Ce bâtiment fait voile pour Louisbourg : Raiſons qui déterminent les Officiers à prendre cette route : Ils ſont trompés par de faux pavillons : Ils ſont pris par les Anglois : On les débarque à Louisbourg : Soins que prend Dom Ulloa pour conſerver ſes obſervations : Il eſt conduit en Angleterre : Egards des Anglois pour les Savants : Dom Ulloa ſe rend à Londres : Eloge qu'il fait de M. Folkes : Eloge qu'il fait des Anglois en général : Il eſt reçû à la ſociété royale de Londres : Il revient à Madrid : Concluſion.

ULLOA. Chap. XV. An. 1745.

L'Eſcadre eſt attaquée par les Anglois.

LE 21 de Juillet vers ſix heures du matin l'Eſcadre étant à 43 degrés 57 minutes de latitude ſeptentrionale, & à 39 degrés 44 minutes à

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

l'Eſt du méridien de la Conception, les François découvrirent deux voiles environ à trois lieues de diſtance, qui faiſoient cours Eſt-Nord-Eſt, & que les rayons du ſoleil avoient empêché les ſentinelles de voir plutôt. Ils demeurerent au Sud-Oueſt, & les trois vaiſſeaux ſe tinrent au Nord-Eſt, ſans changer leur cours juſqu'à ſept heures du matin. Alors ſe trouvant à la portée du canon les uns des autres, le plus grand des deux bâtiments ennemis tira un coup à bale, & en même temps arbora pavillon Anglois. Les Frégates Françoiſes ſe mirent en ligne, quoiqu'elles ne fuſſent preſque pas en état de combattre; elles n'avoient qu'un très foible équipage, très peu d'armes & de munitions, & manquoient de couronnement qui pût couvrir les hommes, enſorte que le Pont & le Château d'avant étoient également expoſés au feu des ennemis.

Cependant, auſſi-tôt que les Anglois eurent mis leur pavillon, les François demeurerent ſous voile en ligne, mais toujours en ſuivant leur même cours, juſqu'à ce que le plus

petit des bâtiments ennemis tomba sur eux, & tira plusieurs coups pour les obliger à mettre aussi pavillon, ce qu'ils ne tarderent pas à faire. Une demi-heure après, le feu du canon & de la mousquetterie commença des deux côtés, & à huit heures les deux vaisseaux furent à la portée du pistolet.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

Voici quelles étoient les forces des François : le Louis Erasme portoit vingt canons, huit sur le pont, de chacun huit livres de balle, & avoit soixante-dix ou quatre-vingt hommes à bord, tant matelots que passagers & mousses. Le Marquis d'Antin avoit aussi dix canons de chaque côté, dont les cinq premiers étoient de six livres de balle, & les cinq derniers de quatre, avec cinquante-cinq hommes à bord. La Délivrance étoit le plus petit des trois bâtiments, ne portoit de chaque côté que sept canons de quatre livres, & n'étoit monté que de cinquante hommes.

Forces des François.

Les ennemis qu'on reconnut ensuite pour des corsaires, étoient de beaucoup supérieurs en forces. Le plus gros vaisseau, nommé le Prince Frédéric, commandé par le capitaine

Forces des Anglois.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

Jean Talbot, avoit trente-ſix canons, dont vingt-quatre étoient de douze livres de boulet, outre les balles ramées qui donnoient dans les mâts & ſur les flancs des François, & ils avoient auſſi ſix pieces de ſix ſur le pont. Le plus petit nommé le Duc, commandé par le capitaine Morecock avoit de chaque côté dix canons de douze livres ; l'un & l'autre portoient auſſi des pierriers chargés de mitrailles qui cauſerent un grand déſordre dans les manœuvres des frégates. Le Prince Fréderic qui entretenoit un feu continuel de canon & de mouſquetterie, ne pouvoit ſuivant toute apparence avoir moins de deux cents ou de deux cents cinquante hommes à bord, & l'on juge par le feu du Duc qu'il pouvoit en avoir cent cinquante ou deux cents.

Combat très vif entre les deux eſcadres.

Le combat fut entretenu des deux côtés avec autant de courage que d'ardeur, malgré le déſavantage des François, puiſqu'un ſeul bord de l'ennemi faiſoit un feu double de celui d'un de leurs vaiſſeaux. Les Anglois bien munis de mouſquetterie, entretenoient un feu continuel, au lieu que les François n'avoient que douze ou quatorze fuſils à bord de

de chaque bâtiment, & qu'ils ne pouvoient même presqu'en faire usage, parce que c'étoit s'exposer à une mort assurée que de paroître seulement sur le château d'avant; enfin vers dix heures & demie le Marquis d'Antin, qui étoit à l'arriere, baissa pavillon devant le plus gros des bâtimens ennemis avec lequel il étoit engagé, après avoir perdu son capitaine, qui mourut en encourageant ses hommes, avec autant d'ardeur qu'il en avoit marquée dans le commencement du combat. Malgré la répugnance que ceux qui restoient avoient à se rendre, ils furent obligés d'y consentir, parce que leur bâtiment avoit reçu tant de coups au-dessus de l'eau qu'il etoit prêt de couler à fond.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

Le capitaine de la Délivrance, qui étoit à la tête, voyant ce bâtiment pris, & jugeant par la diminution de leurs forces qu'il n'y avoit aucune espérance d'un plus heureux événement, mit prudemment toutes ses voiles au vent, pour essayer à s'échapper, pendant que les vaisseaux ennemis étoient occupés avec leur prise. Aussi-tôt que le Marquis d'An-

Dom Ulloa se sauve sur la Délivrance.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

tin eut baiſſé pavillon, le plus petit bâtiment Anglois ſe retira du combat, qu'il avoit entretenu alternativement avec les deux autres François pour s'aſſurer de la priſe, pendant que le Prince Fréderic recommença à ſe battre. Il étoit onze heures & demie quand la Délivrance ſongea à chercher ſon ſalut dans la fuite: le Louis Eraſme n'héſita pas à ſuivre ſon exemple, mais le plus gros des corſaires Anglois le joignit bien-tôt, & le mit dans la néceſſité de ſe rendre, par la ſupériorité de forces & par la vivacité avec laquelle elles étoient employées; cependant ce ne fut encore qu'après que le brave Capitaine François eût été bleſſé ſi dangereuſement qu'il mourut le lendemain. Les deux corſaires étant arrêtés par ces priſes, & le vent de Sud-Eſt étant très frais, l'évaſion de la Délivrance en fut d'autant plus favoriſée: ce bâtiment continua ſon cours Nord-Eſt, & à quatre heures après midi, il fut entiérement hors de la vûe des ennemis & des priſes.

Les cargaiſons du Marquis d'Antin & du Louis Eraſme furent évaluées trois millions de piaſtres, deux mil-

lions en or & en argent monnoyé, en lingots, & en vaiſſelle d'argent ; le ſurplus en Cacao, qui faiſoit la plus forte charge, en un peu de Quinquina, & en laine de Vigogne.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

Le Capitaine de la Délivrance, après être échappé auſſi heureuſement, conſulta avec ſes Officiers ſur la route qu'il convenoit de prendre. L'un d'entr'eux avoit été ſouvent à Louisbourg, dans l'Iſle de Cap-Breton près de Terre-Neuve, & avoit une parfaite connoiſſance de la ſituation & des forces de cette place. Il dit au Capitaine que dans le commencement de l'Eté on y envoyoit tous les ans deux vaiſſeaux de guerre, pour porter de l'argent & des troupes, tant à cette place qu'au Canada, ainſi que pour protéger la pêche de la morue.

Ce bâtiment fait voile pour Louiſbourg.

Comme on avoit toujours maintenu le même uſage dans le temps de la paix la plus profonde, il étoit naturel de penſer qu'on le ſuivoit en temps de guerre, où les puiſſances maritimes augmentent toujours le nombre de leurs vaiſſeaux. On n'y avoit jamais manqué dans toutes les guerres précédentes, cette place étant

Raiſons qui déterminent les Officiers à prendre cette route.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

regardée comme très importante pour la France, & comme la clef du Canada, le port le plus sûr pour la pêche, & celui qui faisoit le commerce le plus considérable avec les Isles de Saint Domingue & de la Martinique. Le Capitaine déterminé par ces raisons, & parce qu'il paroissoit moins dangereux de prendre cette route que de vouloir gagner la côte d'Espagne, se détermina à suivre celle qu'il croyoit la plus sûre, & fit voile pour le Cap-Breton. La situation fâcheuse du bâtiment permettoit à peine de choisir, & il y auroit eû très peu d'espérance qu'il pût arriver en Espagne si l'on avoit voulu prendre cette route. On leur avoit dit à la Conception peu de temps avant leur départ, qu'on avoit formé à Londres une compagnie pour armer trente vaisseaux corsaires de vingt ou trente canons, qui établiroient leur croisiere de façon à pouvoir enlever tous les bâtiments qui viendroient des Indes. Quoique ce ne fût qu'une fausse allarme, le malheur qu'ils avoient eû de rencontrer les deux corsaires, dont la force se rapportoit à ce qu'on leur

avoit dit, servit à y donner une apparence de vérité, & ils conclurent qu'il y en avoit un plus grand nombre de distribués plus près des côtes. Il étoit d'autant plus naturel d'y ajoûter foi, que depuis plus de deux ans ils n'avoient eû aucunes autres nouvelles d'Europe; & après ce qui leur étoit arrivé, ils auroient paru inexcusables s'ils avoient exposé une charge aussi considérable que celle de la Délivrance, dans un vaisseau si pesant qu'il ne pouvoit éviter de devenir la proye du premier ennemi qui lui donneroit la chasse. Toutes leurs forces consistoient en quatorze canons de quatre, & en quinze fusils; neuf de leurs gens avoient été mis hors de combat dans la derniere action, & ce qui étoit le pire, ils n'avoient presque plus de poudre. Outre cet état de foiblesse, le bâtiment faisoit tant d'eau par le dommage qu'il avoit reçu dans cette action, qu'il ne put être vuidé qu'à minuit, quoiqu'on se fut mis sans perdre de temps à la pompe, & que tous ceux sans distinction qui n'avoient pas été blessés y travaillâssent alternativement & volontairement. Quelques consid-

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

rables que puſſent être ces raiſons réunies, le Capitaine & les Officiers ne voulurent pas prendre ſur eux-mêmes l'événement d'une démarche auſſi importante : ils en parlerent aux paſſagers, qui l'approuverent tous comme la meilleure reſſource, dans la circonſtance où l'on ſe trouvoit ; en conſéquence ils changerent de route le ſoir même, & tournerent du côté de Louisbourg, comme vers un port de ſûreté.

Ils ſont trompés par de faux pavillons.

Le 13 d'Août, à ſix heures du matin, ils virent un brigantin qui faiſoit route ſur la côte, & qui paroiſſoit aller à Louisbourg : auſſi-tôt la Délivrance mit pavillon François, & ce bâtiment y répondit en tirant deux ou trois coups de canon. Cette conduite ne leur cauſa aucune inquiétude : ils jugerent que le brigantin, ſoupçonnant quelque tromperie dans le pavillon, avoit fait cette décharge pour avertir quelques barques de pêcheurs qui étoient en mer de rentrer dans le port, & ils furent encore mieux confirmés dans cette penſée par la promptitude avec laquelle ils virent que ce brigantin s'y retiroit lui-même comme en un lieu de ſûreté. Une heure après, c'eſt-à-dire vers

huit heures, ils virent sortir du port de Louisbourg deux vaisseaux de guerre, & jugerent qu'ils faisoient partie d'une Escadre Françoise envoyée pour la conservation de cette place importante; & comme il parut qu'ils étoient sortis sur le signal du brigantin ils crurent qu'on prenoit leur vaisseau pour un Corsaire de Boston, qui vouloit troubler la pêche. Ils n'eurent donc absolument aucune inquiétude, particuliérement quand ils virent que ces vaisseaux mettoient pavillon François, & que l'un d'eux avoit une banderolle. Ils eurent d'autant plus lieu de se croire en sûreté qu'ils virent le méme faux pavillon à tous les Forts de Louisbourg & à tous les vaisseaux qui étoient dans le port, ce qu'ils distinguoient alors sans peine. On peut juger de la joie dont leurs cœurs étoient remplis, quand ils pensoient qu'ils étoient à la fin de toutes leurs craintes, & dans un lieu de repos, après un voyage si fatiguant & si dangereux: mais autant ils goûtoient de satisfaction, autant furent-ils frappés d'étonnement & de douleur, quand au milieu de ces idées agréables, ils virent toutes

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

leurs espérances détruites & tous leurs projets de réjouissance terminés par les malheurs réels de la captivité.

Ils sont pris par les Anglois.

Ils étoient alors si près des deux vaisseaux qui sortoient du port, qu'on donna ordre de mettre en mer la chaloupe, d'envoyer un Officier à bord de celui qui paroissoit être le principal, & de disposer le canon pour le saluer; le plus petit, qui portoit cinquante canons, continuant sa route, vint border la Délivrance: ce fut alors qu'ils reconnurent trop évidemment leur erreur, par tout ce qu'ils virent & entendirent: mais leur malheur fut confirmé quand ce vaisseau mit son véritable pavillon, & tira plusieurs coups de canon, qui emporterent les drisses du petit hunier, ce qui fit tomber la voile, & en même temps le plus gros vaisseau s'avança à stribord de la Délivrance. Je ne crois pas qu'aucune personne raisonnable puisse taxer le Capitaine de défaut de courage, pour avoir aussi-tôt baissé pavillon entre deux ennemis aussi redoutables, contre lesquels la résistance n'auroit été qu'une témérité insensée. La chaloupe du plus petit des bâtiments ennemis vint à

bord & prit poſſeſſion de la Délivrance, & après avoir tiré quelques coups de canon, ils rentrerent dans le port avec cette riche priſe.

On les débarque à Louisbourg.

Les deux navires Anglois étoient le Sunderland, Capitaine Jean Brett, de ſoixante canons, & le Cheſter, de cinquante, commandé par Philippe Durell : ce fut au dernier que la Délivrance ſe rendit. Le Capitaine Durell envoya les Officiers, pour qu'ils fuſſent plus à leur aiſe dans la maiſon qui lui avoit été aſſignée lorſque ſuivant les articles de la capitulation de Louisbourg, les habitans avoient été envoyés en France. Cette maiſon lui étoit alors de très peu d'uſage, parce qu'il demeuroit toujours à bord de ſon vaiſſeau.

Soins que prend Dom Ulloa pour conſerver ſes obſervations.

Dom Ulloa ajoûte, qu'en partant de l'Iſle de Fernando de Norona, il avoit fait un paquet de tous ſes papiers ſecrets, & qu'il avoit recommandé au Capitaine, au Supercargo, & aux autres Officiers de les jetter en mer, s'il arrivoit qu'il perît dans quelqu'action. Quand il vit qu'il n'y avoit aucun moyen de ſe défendre contre les Anglois, ni de les éviter, il les jetta lui-même après y avoir attaché un bou-

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

let de canon. Tous les autres papiers relatifs à la meſure des dégrés du méridien, ainſi que les obſervations aſtronomiques, & les relations hiſtoriques, étant d'un uſage univerſel, ſans qu'il pût arriver aucun inconvénient de ce qu'ils tomboient entre les mains des ennemis, il les conſerva avec ſoin; mais comme avec des gens qui ne penſoient qu'à l'or & à l'argent, ils auroient été en grand danger de ſe perdre, ou d'être confondus avec une multitude d'autres, il jugea à propos de déclarer aux Capitaines à quel ſervice il avoit été employé, & de leur recommander ces papiers, qui ne tendoient qu'à perfectionner la navigation.

Il eſt conduit en Angleterre.

Dom Ulloa fut envoyé avec la flotte en Angleterre, & on le mit à Fareham, village agréable à l'entrée du port de Portſmouth, où les priſonniers de guerre étoient alors retenus. » Je ne dois point paſſer ſous » ſilence, dit Dom Ulloa, la courtoi» ſie & la généroſité du Capitaine » Brett, Commandant du Sunderland » envers tous les priſonniers du pre» mier rang. Non-ſeulement il les » admit à ſa table pendant tout le

» voyage, mais il engagea les autres » Officiers à imiter ſon exemple. Ils » ſe porterent tous à l'envi les uns » des autres à nous marquer toutes » ſortes de politeſſes, firent paroître » autant d'humanité pour ceux d'un » plus bas état, & n'oublierent rien » de ce qui pouvoit adoucir nos pei- » nes. J'écris ceci, comme un mo- » nument de ma reconnoiſſance en- » vers ces généreux gentilhommes.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

Notre auteur fut confié aux ſoins de M. Brookes, Commiſſaire pour les priſonniers François, & il marque également ſa reconnoiſſance dans les termes les plus forts des faveurs qu'il en a reçues, ainſi que de M. Bickman, qui étoit chargé des Eſpagnols.

» Ces deux gentilhommes, dit-il, » offrirent d'unir leur crédit pour ſol- » liciter l'Amirauté, au ſujet de mes » papiers, ce que j'avois le plus à cœur. En conſéquence on envoya une requête au Duc de Bedford, qui étoit alors premier Lord de l'Amirauté, & la réponſe fut conforme aux deſirs de Dom Ulloa. Les Lords de l'Amirauté dirent qu'ils n'étoient point en guerre avec les arts & les ſciences, ni avec ceux qui les profeſſoient : que la na-

Egards des Anglois pour les Sçavants.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

tion Angloiſe les cultivoit, & que les Miniſtres & tous les Grands de cette nation ſe faiſoient honneur de les encourager & de les protéger.

Dom Ulloa ſe rend à Londres.

Peu de temps après, notre auteur obtint la permiſſion de ſe rendre à Londres, pour être à portée de renouveller ſes ſollicitations avec plus de facilité, & d'en obtenir plus promptement l'effet. Auſſi-tôt ajoûte-t-il » que je m'adreſſai au bureau des pri» ſonniers de guerre, on me fit voir » une lettre du Lord Harington, alors » ſecrétaire d'Etat, pour me conduire » à ſon hôtel. Ce Seigneur avoit été » Ambaſſadeur pendant quelques an» nées en Eſpagne, & entr'autres qua» lités, il avoit acquis beaucoup d'af» fection pour les Eſpagnols. Il ſe fit » le plus grand plaiſir de m'en donner » des marques, par la réception la plus » obligeante, en m'aſſurant qu'il ne né» gligeroit rien pour me faire remettre » mes papiers, & pour me rendre tou» tes ſortes de bons offices. M. Martin » Folkes, Préſident de la Société » Royale de Londres, homme éga» lement recommandable par ſa ſcien» ce, par ſa politeſſe, & par l'ardeur » avec laquelle il ſe portoit à faire tout

» le bien qui étoit en ſon pouvoir, ULLOA. Chap. XV. An. 1745.
» ſachant que j'étois à Fareham, qu'on
» avoit remis mes papiers à l'Amirau-
» té, & craignant qu'ils ne tombâſſent
» entre les mains de gens ignorants
» dans ce qu'ils contenoient, d'où il
» auroit pu arriver qu'ils auroient été
» perdus ou diſperſés, demanda qu'ils
» lui fuſſent remis..... Ils ſe trouve-
» rent malheureuſement mêlés avec
» d'autres de nature toute différente,
» enſorte qu'il étoit très difficile de
» les ſéparer, ſans que l'auteur fût pré-
» ſent pour les reconnoître par l'écri-
» ture, & par d'autres marques diſ-
» tinctives. M. Brookes, réſolut de ne
» ſe donner aucun repos, juſqu'à ce
» que cette affaire fût terminée à ma
» ſatisfaction, agit avec tant d'activité,
» conjointement avec M. Folkes,
» qu'on obtint un ordre de l'Amirauté,
» adreſſé au Secrétaire de la Compa-
» gnie des Indes, où tous ces papiers
» avoient été envoyés, pour qu'on en
» fît la recherche, & qu'on envoyât
» à l'Amirauté ceux que j'aurois ſé-
» parés. Cet ordre étoit ſi précis qu'il
» fut exécuté le jour même de ſa date.

» Le Préſident de la Société Royale Eloge que Dom Ulloa fait de M. Folkes.
» dont le mérite étoit généralement

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

» eſtimé de tous les Lords de l'Amirauté, continua à s'intéreſſer en faveur de mes papiers, & en conſéquence de ſes ſollicitations, l'examen lui en fut remis. Ce Gentilhomme, qui poſſédoit au plus haut dégré toutes les vertus ſociales, & toutes les qualités d'un ſavant, affable, ſans artifice, d'un génie auquel rien ne pouvoit échapper, de la conduite la plus aimable, ſoutenue des maniéres les plus généreuſes, m'avoit fait paroître une véritable amitié dès le premier moment de mon arrivée. Il m'introduiſit dans les aſſemblées de la Société Royale, & c'eſt à lui que je dois la connoiſſance de pluſieurs perſonnes de diſtinction, dont j'ai reçu toutes ſortes de prévenances. Il eut la complaiſance de me conduire dans divers cabinets, dont l'accès eſt ſi délicieux pour un eſprit raiſonnable, où toute la nature eſt raſſemblée dans une hiſtoire vivante des diverſes productions de la terre & des eaux, ainſi que des trois règnes, minéral, végétal & animal. Il me procura auſſi la connoiſſance des plus fameux littérateurs, & ne

» ceſſa de me ſervir de guide. Enfin » il me donna des preuves d'amitié » beaucoup au-delà de ce que je pou- » vois en eſpérer, quand même j'au- » rois conçu la plus haute opinion de » ma ſcience. »

ULLOA. Chap. XV. An. 1745.

» La recommandation d'un homme » auſſi renommé, au jugement duquel » on s'en rapportoit en une infinité » d'occaſions, ainſi que d'avoir été » choiſi pour un de ceux qui devoient » meſurer la longueur d'un dégré du » méridien terreſtre au Pérou, eurent » une telle influence ſur tous les ama- » teurs des ſciences, que je ne leur » rendrois pas juſtice, ſi je ne leur » déclarois que c'eſt particuliérement » à eux que je dois le bonheur d'avoir » recouvré mes papiers & ma liberté, » & d'avoir reçu de différentes per- » ſonnes de qualité toutes les politeſſes » qu'ils ont eû pour moi. »

» Une telle conduite m'a convaincu » de la ſincérité des Anglois, ainſi que » de leur candeur, de leur honnêteté » & de leur complaiſance déſintéreſ- » ſée. J'ai obſervé avec ſoin le carac- » tere, les inclinations, les uſages » particuliers, le gouvernement, les » conſtitutions & la politique de cette

Eloge qu'il fait des Anglois en général.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

» nation si méritante, & je puis dire » que dans sa conduite économi- » que, & dans les vertus sociales, elle » peut servir de modelle à tous ceux » qui désirent acquerir des talents su- » périeurs dans tout le reste de l'u- » nivers. »

Il est reçu à la Société Royale de Londres. Année 1746.

» M. Folkes, après avoir examiné » mes papiers, en fit son rapport à » l'Amirauté, en termes si favorables, » que si je les rapportois, ce seroit le » témoignage le plus honorable que » pût recevoir mon travail. L'Ami- » rauté satisfaite lui donna, comme il » le demandoit, la permission de me » les remettre, ce qu'il fit le 25 de » Mai. Pour me donner un témoi- » gnage encore plus illustre de l'estime » dont il m'honoroit, il proposa au » Comte Stanhope, & à plusieurs au- » tres membres de la Société Royale, » de m'admettre dans ce Corps célé- » bre, jugeant avec raison qu'un tel » honneur augmenteroit encore l'ar- » deur de mes désirs, pour contribuer » au progrès des sciences ».

Il revient à Madrid. Conclusion.

Dom Ulloa, ayant ainsi obtenu ses papiers, après avoir eû sa liberté dès sa premiére demande, s'embarqua à Falmouth dans le Pacquebot de Lis-

bonne, & arriva à Madrid le 26 de Juillet 1746. Peu de temps après, le Roi d'Eſpagne donna ordre que les papiers de Dom Ulloa fuſſent rendus publics ſous ſes propres auſpices, & c'eſt de ces mémoires authentiques que nous avons tiré l'extrait de ce voyage célébre.

ULLOA. Chap. XV. An. 1746.

FIN des Voyages & Recherches de Dom ULLOA.

RELATION
ABRÉGÉE
DES DÉCOUVERTES
DES RUSSES,

SUR la côte de l'Amérique dans la Partie au Nord-Oueſt, pour gagner les Iſles du Japon.

CHAPITRE PREMIER.

Projets pour abréger les voyages des Indes Orientales : Difficultés de couper l'Iſthme de Darien : Tentatives dans les climats ſeptentrionaux : Recherches faites par les ſoins du Contre-Amiral Berring : Préparatifs du Capitaine Spanberg : Il part d'Ochotzk avec une Eſcadre : Il jette

l'ancre aux Iſles Kurilian : Le Lieutenant Walton eſt ſéparé par le fort temps : Spanberg gagne les Côtes du Japon : Commerce qu'il fait avec les Japonois : Deſcription des barques Japonoiſes : Des Japonois en général : Il eſt viſité par quatre perſonnes de diſtinction : Il ſe remet en route pour revenir à Kamtchatka : Il trouve une Iſle habitée : Portrait des habitants : Son retour à Ochothk : Il aborde au Japon : Politeſſe des habitants : Quelques Ruſſes deſcendent à terre : Il eſt viſité par le Gouverneur d'une ville : Un Garde-Côte empêche le commerce : Il aborde à un autre endroit : Il rejoint le Capitaine Spanberg.

Découvertes des Ruſſes.

Projets pour abréger les voyages des Indes orientales.

LA longueur & la dépenſe exceſſive des voyages aux Indes orientales, en faiſant le tour du Cap de Bonne-Eſpérance, ont engagé toutes les nations commerçantes à chercher s'il n'étoit pas poſſible de trouver un paſſage plus court & plus sûr pour aller aux côtes orientales de l'Aſie, & l'on a formé un grand nombre de projets pour y parvenir. Le premier a été de couper un canal au travers de

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

l'Iſthme de Suez, qui eſt une langue de terre en Egypte entre le fleuve du Nil & la mer rouge, pour ouvrir un paſſage qui communiquât avec l'Océan Indien par le détroit de Babelmandel. Les anciens l'ont entrepris pluſieurs fois; mais l'expérience a enfin convaincu qu'ils avoient commencé un ouvrage impoſſible à finir.

Difficulté de couper l'iſthme de Darien.

Après le peu de réuſſite de ce projet, il fut propoſé de couper un autre paſſage par l'Iſthme de Darien, qui joint les deux continents de l'Amérique Septentrionale & de l'Amérique Méridionale. On a vû bientôt que l'exécution étoit accompagnée de difficultés inſurmontables, tant par le mauvais air du climat, que par la hauteur étonnante des montagnes, & des autres obſtacles naturels, & par le nombre prodigieux d'hommes qu'il auroit fallu employer à cette entrepriſe. De plus la diſtance de l'Angleterre à la côte de Coromandel, au Royaume de Bengale, &c. auroit été beaucoup plus grande en traverſant l'Iſthme de Darien, qu'en faiſant le tour du Cap de Bonne-Eſpérance. Enfin il n'auroit pas été poſſible de

revenir en temps convenable des Indes Orientales par ce paſſage, à cauſe des vents aliſés, contre leſquels il auroit fallu faire cours, la plus grande partie du voyage.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

Quand on ſe fut bien aſſuré que tous ces projets étoient chimériques, on chercha ſi la nature elle-même n'avoit pas ouvert un tel paſſage, par lequel on pût faire le voyage des Indes Orientales en moins de temps & avec moins de difficulté. On ne pouvoit le chercher qu'en deux parties différentes du globe, l'une au Nord-Oueſt, autour de l'Amérique Septentrionale, l'autre au Nord-Eſt, vers les côtes ſeptentrionales de l'Europe & de l'Aſie. Les recherches qu'on a faites ont été infructueuſes juſqu'à préſent, quoiqu'il ſoit très probable que ces paſſages exiſtent : mais la rigueur du froid dans ces parties du globe & les Iſles énormes de glaces qui flottent continuellement dans la mer glaciale, rendroient vraiſemblablement ces paſſages inutiles, même en ſuppoſant que la diſtance fut moindre qu'elle ne l'eſt réellement. L'expérience n'a que trop fait voir les dangers & les miſéres qui accompagnent de longs

Tentatives dans les climats ſeptentrionaux.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

voyages dans ces climats rigoureux, où la maladie affreuſe du ſcorbut fait les ravages les plus terribles ſur les hommes qui n'ont d'autre nourriture que des viandes ſalées.

Depuis quelques années, les Ruſſes ont cependant fait pluſieurs découvertes avec un ſuccès conſidérable. Ils ont trouvé que les Continents de l'Aſie & de l'Amérique ſont ſéparés par un détroit qui en quelques endroits n'a que cent cinquante milles de largeur, & où l'on trouve pluſieurs Iſles qui facilitent la communication entre ces deux grands Continents, dont les habitants ſe connoiſſent réciproquement depuis les temps les plus reculés.

Recherches faites par les ſoins du Contre Amiral Bering. An. 1738.

Les Ruſſes ont auſſi découvert qu'il y a un paſſage libre de Kamtchatka, & des côtes de la mer d'Ochotzk, aux Iſles du Japon, & par conſéquent aux différentes parties de la Chine & des Indes orientales. Entre différentes preuves qu'on en pourroit rapporter, nous avons choiſi le voyage fait ſous les ordres du Contre-Amiral Bering en 1738, & nous penſons qu'il ſuffira pour ſatisfaire le lecteur ſur cette partie.

Le Chef d'Eſcadre Bering né en

Dannemark, avoit fait dans ſa jeuneſſe pluſieurs voyages aux Indes orientales & aux Indes occidentales, quand les encouragements conſidérables que donnoit le Czar Pierre le Grand aux hommes habiles dans la marine, le déterminerent à tenter la fortune en Ruſſie. Il ſervit dans toutes les expéditions navales pendant la guerre de Suede, joignant à la capacité néceſſaire pour remplir ſa place, une longue expérience, qui lui faiſoit mériter d'être employé dans un ſervice auſſi important.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I. An. 1738.

Cet Officier, ayant reçu des ordres de pourſuivre les découvertes des Ruſſes dans les parties orientales de cet Empire, ſe rendit à Ochotzk pour les mettre à exécution, & pour entreprendre un voyage au Japon. Le Capitaine Spanberg, qui fut nommé Commandant de l'un des vaiſſeaux de cette expédition, ſe chargea de faire conſtruire deux bâtiments au même endroit, l'un de ceux qu'on appelle Hucker, qu'on nomma St.-Michel-Archange, & l'autre une double chaloupe, qui fut appellée l'Eſpérance. En même-temps le Chef d'Eſcadre ordonna de conſtruire deux Pacquebots

Préparatifs du Capitaine Spanberg.

Decouvertes des Russes. Chap. I. An. 1738.

pour envoyer sur la côte d'Amérique, & deux bâtiments de provisions, qui devoient seulement accompagner les autres jusqu'à Kamtchatka. Tous ces bâtiments furent à l'eau dans le cours de l'Eté, & l'on donna les noms de Saint-Pierre & de Saint-Paul aux deux Pacquebots. Ils se mirent aussi-tôt à transporter des provisions de Jakutzk à Judomskoi-kreſt, & de ce dernier endroit à Ochotzk.

Il part d'Ochotzk avec une escadre.

Le Capitaine Spanberg fut choisi pour commander le Saint-Michel, & le Lieutenant Walton eut le commandement de l'Espérance. Dès le premier voyage à Kamtchatka, on leur joignit la barque nommée Saint-Gabriel, qu'on remit aux soins de Scheltinga, Officier de ceux qu'on nomme en Anglois Midshipmen. Avec ces trois bâtiments le Capitaine Spanberg mit à la voile d'Ochotzk vers le milieu de Juin 1738. Il ne put le faire plutôt, parce que jusqu'à ce temps, la mer fut toujours remplie de glaces, & même alors il ne put voguer qu'avec de grandes difficultés. Il dirigea d'abord son cours vers Kamtchatka, où il fit ses préparatifs pour passer l'hiver. Après y être demeuré peu de temps,

temps, il fit voile pour les Iſles Kurilian, ſituées dans le détroit qui ſépare l'Aſie de l'Amérique. Il y arriva au commencement de l'Automne, après avoir fait cours au Sud & à l'Oueſt, & mouilla à 46 dégrés de latitude méridionale. Il retourna enſuite à Kamtchatka, dans l'intention de ſe remettre plutôt en mer l'Eté ſuivant, pour achever cette navigation. Pendant l'hiver qu'ils paſſerent à Bolſcheretzkoi-Oſtrog, le Capitaine Spanberg fit conſtruire un petit Yacht ou Chaloupe pontée, de bois de bouleau avec vingt-quatre rames, & lui donna le nom de Boſchaia-Reka. Il ſe propoſoit d'en faire uſage pour découvrir les Iſles, jugeant que ce bâtiment ſeroit plus propre que le Hucker & la Chaloupe à naviguer dans les paſſages étroits qui ſont entre ces Iſles.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I. An. 1738.

Le 22 de Mai 1739, ils ſe remirent en mer, avec les quatre bâtiments, & ſe donnerent rendez-vous à la premiere des Iſles Kurilian, où le Capitaine donna aux Officiers qui étoient à ſes ordres les inſtructions néceſſaires & les ſignaux convenables. Ils pourſuivirent enſuite leur voyage, le pre-

Ils jettent l'ancre aux iſles Kurilian. Année 1739.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I. An. 1739.

mier de Juin, faiſant cours au Sud-Eſt, juſqu'à 47 dégrés ou environ de latitude, ſans rencontrer aucune terre, après quoi ils tournerent au Sud-Oueſt pour regagner les Iſles de Kurilian, où ils revinrent jetter l'ancre.

Le Lieutenant Walton eſt ſéparé par le fort temps.

Le 14 de Juin, ils eſſuyerent un violent ouragan, accompagné d'un brouillard très épais, durant lequel le Lieutenant Walton, avec la double chaloupe fut ſéparé du Capitaine Spanberg, ils ſe chercherent réciproquement pendant pluſieurs jours, & tirerent ſouvent leurs canons, ſans pouvoir ſe rejoindre le reſte du voyage. Chacun ſuivit ſéparément ſa route: ils aborderent en différents endroits du Japon, & à leur retour ils rendirent l'un & l'autre compte de leur réuſſite au Chef d'Eſcadre.

Spanberg gagne les côtes du Japon.

Le Capitaine Spanberg jetta l'ancre ſous la terre du Japon le 18 de Juin, à vingt-cinq braſſes d'eau, & ſuivant ſon Journal à 38 dégrés 41 minutes de latitude ſeptentrionale. Le rivage lui parut très agréable, entrecoupé de vallées & couvert de bois charmants, à quelque diſtance de la mer. Il vit une multitude de bâtiments Japonois : deux vinrent vers lui à la

rame, mais quand ils furent à la distance de trente ou quarante toiſes, ils s'arrêterent, & ne voulurent pas approcher davantage. Lorſque les gens du vaiſſeau leur firent des ſignaux pour les engager à venir à bord, ils y répondirent par d'autres, & marquerent qu'il falloit que le Capitaine & ſes gens allâſſent à terre. Spanberg évita de ſe rendre à cette invitation, & il ne demeura que très peu de temps en un même endroit, dans la crainte d'être ſurpris.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I. An. 1739.

Le 20 de Juin, ils virent encore pluſieurs bâtiments Japonois, dont chacun contenoit dix ou douze hommes. Le 22, le Capitaine jetta l'ancre à 38 dégrés 25 minutes de latitude. Deux barques de pêcheurs vinrent à bord, & les hommes échangerent du poiſſon frais, du riz, de grandes feuilles de tabac, des concombres marinés, & d'autres denrées, pour diverſes marchandiſes de Ruſſie, dont les gens du vaiſſeau étoient bien pourvus, telles que du drap, des habits, du coton, des étoffes de ſoye, des miroirs, des cizeaux, des aiguilles, des pieces de verre bleues, &c. Ils reçurent avec joie ce dernier article,

Commerce qu'il fait avec les Japonois.

Découvertes des Russes. Chap. I.

An. 1739.

mais ils firent peu de cas des autres, parce qu'ils étoient communs dans leur Pays. Ils parurent en général très polis & raisonnables pour les prix de leurs denrées.

Les gens reçurent aussi de ces Japonois quelques pieces de monnoye d'or en forme de quarré long, de la même espece dont Kœmpfer a donné la description. Elles n'étoient pas si hautes en couleur que les ducats de Hollande, & pesoient deux grains de moins.

Description des barques Japonoises.

Le lendemain, on vit à quelque distance soixante & dix-neuf de ces barques de pêcheurs, toutes plates à la poupe, & dont la proue se terminoit en pointe. Elles avoient quatre pieds & demi, ou cinq pieds de l'argeur, & environ vingt-quatre pieds de longueur. Elles portoient un pont avec un petit foyer au milieu: le gouvernail pouvoit se déplacer, & on le rangeoit de côté quand on ne vouloit pas en faire usage. Quelques-unes avoient deux gouvernails très courbes, un de chaque côté de la poupe. Les rameurs étoient debout, & ils avoient aussi des grapins.

Outre ces barques, ils ont d'autres bâtimens qui leur servent à

trafiquer dans les Iſles voiſines, & même le long de la côte, quand le voyage eſt très court. Ils ſont plus grands que les autres, ſe terminent en pointe à l'avant & à l'arriere, contiennent beaucoup plus de monde, & vont mieux à la voile, particuliérement devant le vent.

Des Japonois en général.

Les Japonois en général ſont de petite taille, & de teint baſanné, avec les yeux noirs & le nez plat. Les hommes ſe raſent depuis le front juſqu'au ſommet de la tête, le reſte de leurs cheveux eſt bien peigné, attaché par derriere, & enveloppé dans un papier. Les garçons ſont diſtingués par une eſpece de tonſure raſée, d'environ deux pouces de diametre, autour de laquelle leurs cheveux ſont arrangés comme les autres. Leurs habillements ſont longs & larges, aſſez ſemblables aux robes de chambre des Européens. Ils ne portent point de culottes, mais ils ſont enveloppés d'un linge, qui leur en tient lieu.

Il eſt viſité par quatre perſonnes de diſtinction.

Avant que le Capitaine Spanberg quittât cet endroit, il vint à ſon vaiſſeau un grand canot, où étoient aſſis quatre hommes, non compris les

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

An. 1739.

rameurs, habillés de robes brodées, & qui paroiſſoient être des perſonnes de condition. Le Capitaine les invita à entrer dans ſa chambre ; auſſi-tôt qu'ils y furent ils ſe courberent juſqu'en terre, éleverent leurs mains jointes ſur leurs têtes, & demeurerent dans cette poſture juſqu'à ce que le Capitaine leur eut ordonné de ſe lever : il leur fit ſervir de l'eau-de-vie, qu'ils parurent boire avec plaiſir. Spanberg leur montra un globe & une carte, où ils reconnurent auſſi-tôt leur pays, en lui donnant le nom de Niphon. Ils montrerent auſſi du doigt ſur la carte les Iſles de Matſmai & de Sado, ainſi que les Caps Songar & Noto. En partant ils ſe courberent encore juſqu'à terre & marquerent par tous les ſignes poſſibles, leur reconnoiſſance de ce qu'ils avoient reçu. Le même jour, les barques de pêcheurs revinrent, & apporterent différentes ſortes de denrées, qu'ils échangerent contre des marchandiſes de Ruſſie.

Il ſe remet en route pour revenir à Kamtchatka.

Le Capitaine Spanberg voyant qu'il avoit rempli le principal objet de ſon voyage, qui étoit de découvrir la véritable ſituation du Japon, relativement à Kamtchatka, mit à la voile

peu de jours après pour ſon retour. Il fit en revenant diverſes obſervations ſur les Iſles qu'il avoit déja vûes, & par leſquelles il falloit néceſſairement qu'il repaſſât.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I. An. 1739.

Il dirigea d'abord ſon cours au Nord-Eſt, & le 23 de Juillet, il vit une grande Iſle, à la latitude de 43 dégrés 50 minutes: Il y jetta l'ancre à trente braſſes de profondeur, & envoya ſon Yacht de bouleau avec une chaloupe à terre, pour chercher de l'eau; mais les gens ne trouverent aucun endroit où ils puſſent deſcendre, à cauſe des rochers eſcarpés qui bordoient la côte. Il fit voile à une autre partie de la même Iſle, & envoya encore ſa chaloupe à terre, d'où elle revint avec treize tonneaux de bonne eau. Il croît dans cette Iſle du bouleau, du ſapin, & d'autres arbres inconnus aux gens de mer de Ruſſie. Ils virent des hommes qui prirent la fuite auſſi-tôt qu'ils les eurent apperçus, & trouverent des barques ou canots de cuir, conſtruits comme ceux qu'on fait en Ruſſie. Cette découverte engagea le Capitaine à s'approcher du rivage, & il jetta l'ancre vers le fond d'une baye ſablonneuſe

Il trouve une iſle habitée.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I. An. 1739.

à huit braſſes de profondeur. Il y avoit dans cette baye un village, où le Capitaine envoya ſa chaloupe, & elle amena huit des habitants.

Portrait des habitants.

Ces gens reſſembloient par les traits & par la taille à ceux des Iſles Kurilian, qui ſont dans le détroit voiſin de Kamtchatka, & ils parloient le même langage. Ils portent des cheveux très longs, qui leur couvrent preſque tout le corps; les hommes de moyen âge ont la barbe noire, & celle des vieux eſt griſe : quelques-uns ont des pendants d'oreilles d'argent. Leurs habits ſont d'étoffe de ſoye de diverſe couleur, & ils leur tombent juſqu'aux pieds, qu'ils ont nuds. On leur fit boire de l'eau-de-vie, & on leur donna différentes bagatelles, qui parurent leur faire le plus gand plaiſir. Voyant un coq vivant ſur le vaiſſeau, ils ſe jetterent à genoux, joignirent leurs mains au-deſſus de leur tête, & ſe courberent juſqu'en terre, tant vis-à-vis du coq, que pour remercier des préſents qu'ils avoiens reçus. Enſuite le Capitaine les fit remettre ſur le rivage.

Le 9 de Juillet, le Capitaine Spanberg, partit de cette Iſle & mit à la

voile pour découvrir la ſituation de quelques autres qui étoient dans le voiſinage, afin de pouvoir les marquer avec juſteſſe ſur ſa carte. Il ne put le faire ſans danger, & ſans quelques inconvénients. Quelquefois ils n'eurent que trois, quatre ou cinq braſſes d'eau, pluſieurs hommes du vaiſſeau tombèrent malades, & quelques-uns moururent peu de temps après.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I. An. 1739.

Le 23 de Juillet, faiſant cours au Sud-Oueſt il arriva à l'Iſle de Matſmai, dont la ſituation eſt à 43 degrés 22 minutes de latitude ſeptentrionale. Il y trouva trois grandes Buſſes Japonoiſes, & ſe prépara au combat dans le cas où elles l'attaqueroient : mais elles demeurèrent tranquilles, & le Capitaine continua ſa route juſqu'a Ochotzk, où il arriva le 29.

Son retour à Ochotzk.

Walton, qui avoit été ſéparé de Spanberg par un brouillard, fit voile pour les Iſles du Japon, qu'il découvrit le 16 de Juin. Il continua ſon cours au Sud, & le 17, il vit trente-neuf bâtiments Japonois, ſemblables à des galleres, qui paroiſſoient ſortir d'un port, & qui ſe ſéparèrent en

Voyage du Lieutenant Walton.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I. An. 1739.

prenant différentes routes. Ils avoient des voiles étroites de toiles de coton, dont les unes étoient rayées de bleu, & les autres entierement blanches. Walton en ſuivit une pour trouver un port ; arriva devant une grande ville, & jetta l'ancre à trente braſſes d'eau.

Il aborde au Japon.

Le 19, un vaiſſeau Japonois, avec dix-huit hommes, vint border le bâtiment Ruſſe. Ces gens parurent très polis, & firent entendre par ſigne qu'il falloit que les Ruſſes vinſſent à terre. Walton y envoya ſon ſecond contre-maître, un quartier-maître & ſix ſoldats bien armés, avec deux tonneaux vuides, pour les remplir d'eau fraîche. Il leur donna auſſi différentes marchandiſes, pour en faire préſent aux Japonois, afin de gagner leur amitié.

Politeſſe des habitans.

Quand les Ruſſes approchèrent du rivage, environ cent petits bâtiments vinrent à leur rencontre, & les ſerrerent de ſi près, qu'ils pouvoient à peine ſe ſervir de leurs rames. Les Japonois leur montrerent des pieces d'or, dont ils paroiſſoient avoir une grande quantité, pour leur faire connoître qu'ils déſiroient entrer en

commerce avec eux. Cependant le Yawl aborda, & ces petits bâtiments demeurerent à quelque distance du rivage. Ils étoient couverts de gens, qui se courbèrent jusqu'à terre devant les étrangers, remplirent d'eau leurs tonneaux, & avec la plus grande complaisance les reportèrent dans leur Yawl.

Découvertes des Russes. Chap. I.

An. 1739.

Pendant qu'ils étoient ainsi occuppés, le contre-maître, accompagné du quartier-maître & de quatre soldats descendirent à terre, & en laissa seulement deux pour garder le Yawl. Ils trouvèrent la ville composée d'environ quinze cents maisons de pierre & de bois, qui occuppoient un espace de près de trois Werstes le long de la côte. Le contre-maître entra dans la maison où il vit qu'on avoit porté ses tonneaux : il y fut reçu de la maniere la plus polie, par le Japonois qui l'occupoit ; on les conduisit dans un appartement, où il fut regalé de vin, & d'une colation de raisins, de pommes, d'oranges & de raves dans des vases de porcelaine. De cette maison, il passa dans une autre où il fut régalé de même, & on lui présenta de plus du ris bouilli à man-

Quelques Russes descendent à terre.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

An. 1739.

ger ; on en fit autant au quartier-maître & aux ſoldats qui l'accompagnoient. Le contre-maître fit préſent de chapelets de verre, & d'autres bagatelles à ſes bienfaiteurs & aux gens qui avoient rempli les tonneaux, après quoi il s'avança avec ſa compagnie vers la ville, où ils remarquèrent beaucoup de propreté & de bon ordre tant dans les maiſons que dans les rues. Ils trouvèrent en quelques endroits des boutiques, où l'on vendoit des étoffes de coton, mais ils n'en virent pas de ſoye. Il y avoit une grande quantité de chevaux, de vaches, & de poules, les fruits de la terre conſiſtoient en froment & en pois.

Lorſque le contre-maître retournoit à ſon Yawl, il vit devant lui deux hommes, qui avoient des ſabres à la main, ce qui lui cauſa quelque crainte, & l'engagea à regagner le bâtiment le plutôt qu'il lui fut poſſible.

Il eſt viſité par le Gouverneur d'une ville.

Le Yawl fut ſuivi juſqu'au vaiſſeau par plus de cent barques Japonoiſes, avec quinze hommes dans chaque, & ils virent dans une, un homme diſtingué qui vint à bord. Il étoit

habillé de soye, & par les respects qu'on lui rendoit, ils jugèrent que c'etoit le Gouverneur de la place. Il fit présent à Walton d'un vase plein de vin ; le Lieutenant lui en marqua sa reconnoissance par d'autres présents, & le traita avec sa suite le mieux qu'il fut en son pouvoir. On remarqua que les Japonois paroissoient prendre beaucoup de plaisir au goût de l'eau-de-vie de Russie. Aussi-tôt que le Gouverneur fut parti, Walton remit à la voile, après avoir tiré un coup de canon, en signe d'amitié.

Découvertes des Russes. Chap. I.

An. 1739.

Le 22 de Juin, il gagna encore la terre, & jetta l'ancre à vingt-trois brasses de profondeur, mais voyant qu'elle ne tenoit pas, il fut obligé de la lever. Plusieurs petits bâtiments vinrent pour l'aider, il leur fit connoître qu'il avoit besoin d'eau : ils emportèrent ses tonneaux, abordèrent la terre & les rapportèrent pleins d'eau fraîche. Ils lui marquèrent aussi leur désir qu'il approchât plus près du rivage, où il y avoit un port sûr, mais avant qu'il se fut décidé à accepter leur offre, il vint une chaloupe pour défendre au peuple d'avoir

Un Garde-côte empêche le commerce.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I. An. 1739.

davantage de communication avec les Ruſſes. Dans cette chaloupe étoit un homme habillé comme un ſoldat, avec une épée au côté, & un piſtolet à la main, ce qui fit juger à Walton que c'étoit un garde-côte Japonois.

Il aborde à un autre endroit.

Le lendemain, les Ruſſes jettèrent l'ancre à un autre endroit près du rivage, à la profondeur de deux braſſes, ſur un terrein de gros ſable, mêlé de coquillages. La chaleur de l'été étoit ſi grande qu'ils jugèrent à propos de ſe charger d'eau le plus qu'il leur ſeroit poſſible, d'autant plus que cela leur procuroit de nouvelles occaſions de connoître le pays. En conſéquence, le 24 de Juin, Walton envoya le ſecond canonier, avec quelques hommes & l'aprentif du chirurgien à terre dans le Yawl. Ils ne trouvèrent point d'eau, mais ils virent pluſieurs Japonois, avec de longs habits de toiles blanches. Ils emportèrent un oranger, quelques coquilles, & des branches de pin. Le jeune chirurgien cueillit auſſi diverſes ſortes d'herbes particulierement des boutons de ſapin, dont on fit enſuite des décoctions pour les malades du vaiſſeau

Walton demeura encore quelque temps ſur la côte du Japon, & s'avança beaucoup plus loin à l'Eſt, pour voir s'il ne découvriroit pas quelques nouvelles terres, ou quelques Iſles dans cette mer. N'en ayant rencontré aucune, il reprit la route de Kamtchatka, & le 21 d'Août, il regagna Ochotzk, où il fut rejoint par le Capitaine Spanberg.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

An. 1739.

Il rejoint le Capitaine Spanberg.

Telle fut la fin d'une expédition qui prouva qu'il y a un paſſage ouvert & libre des côtes Méridionales de la Ruſſie au Japon & à la Chine : peut-être qu'à l'avenir cette découverte ſervira à établir un commerce très-conſidérable & très avantageux entre ces Empires ſi étendus & ſi peuplés.

FIN des Découvertes des RUSSES.

EXPEDITIONS
ET VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PAR LE CHEF D'ESCADRE
GEORGES ANSON.*

CHAPITRE PREMIER.

Quel fut l'objet de l'expédition de M. Anſon : Son départ eſt retardé : Il met à la voile : force de ſon Eſcadre : Il arrive à Madère : Deſcription de cette Iſle : Changements dans les Capitaines : Hiſtoire de l'Eſcadre

* Il fut créé Lord Anſon en 1747 : Premier Lord de l'Amirauté en 1751 ; & en 1761, il commanda l'Eſcadre qui amena la Reine en Angleterre : ce fut ſon dernier ſervice, & il mourut le 16 de Juin 1762.

Eſpagnole envoyée contre M. Anſon: Miſere exceſſive à laquelle les Eſpagnols de cette Eſcadre ſont réduits: L'Amiral demande du ſecours au Viceroi du Pérou: Il n'obtient qu'une partie de ſa demande: Il eſt réduit à un ſeul vaiſſeau: Il ne peut doubler le Cap-Horn: Diſpute qu'il a avec un Officier: Conſpiration des Indiens ſur ſon bâtiment: Ils maſſacrent un grand nombre d'Eſpagnols: Découragement de ceux qui reſtent: Ils commencent à ſe reconnoître: Les Indiens périſſent tous: l'Amiral retourne en Eſpagne.

ANSON. Chap. I.

An. 1740.

Quel fut l'objet de l'expédition de M. Anſon.

LA guerre avec l'Eſpagne paroiſſant inévitable vers la fin de l'année 1739, les Anglois réſolurent d'attaquer cette Couronne dans ſes établiſſements éloignés, pour couper les principales reſſources aux ennemis, c'eſt-à-dire, pour empêcher le retour des tréſors, qui ſeuls pouvoient alors les mettre en état de faire la guerre à la grande Bretagne. En conſéquence, on examina divers projets, & l'on forma pluſieurs réſolutions dans le Conſeil, où il fut enfin

ANSON. Chap. I. An. 1740.

décidé que George Anſon, Ecuyer, alors Capitaine du Centurion, ſeroit employé pour commander en chef une expédition dans la mer du Sud.

son départ eſt retardé.

Quoique ce projet tendit évidemment à l'avantage du ſervice public, l'exécution en fut de beaucoup retardée, & les meſures qu'on prit, ſembloient plutôt tendre à le rendre infructueux. Il fut d'abord réſolu qu'on embarqueroit à bord de l'Eſcadre de M. Anſon un corps de troupes de terre, compoſé du Régiment du Colonel Bland, & de trois compagnies françoiſes de cent hommes chacune. Au lieu de ces troupes, le ſeul détachement qu'on y envoya fut un corps de cinq cents Invalides, penſionnaires externes de l'hôpital de Chelſea, & environ quatre-vingt dix-neuf ſoldats de marine. La moitié de ces troupes déſerterent à Portsmouth, & il ne reſta pour un ſervice auſſi important que les plus décrépits & les moindres ſujets qu'on auroit pu raſſembler de tout le corps. Le voyage fut auſſi retardé, parce que le chef d'Eſcadre fut obligé de prendre à bord deux agents des vivres, avec des marchandiſes pour la valeur de quinze

ANSON. Chap. I. An. 1740.

mille livres ſterling, qu'on devoit échanger pour des proviſions ſur les côtes de la mer du Sud. Ces délais, joints à pluſieurs autres cauſes firent différer le voyage juſqu'à la ſaiſon de l'année, où les vents d'Oueſt ſont ordinairement conſtants & très violents, enfin, juſqu'à ce que les Eſpagnols fuſſent pleinement inſtruits du projet de l'Amiral.

Il met à la voile : Force de ſon Eſcadre.

Le 18 de Sept. 1740, le chef d'Eſcadre craignant que l'entrepriſe ne devint totalement infructueuſe, mit à la voile de Sainte-Helene avec un vent contraire, & cependant il ſortit du canal en quatre jours. L'Eſcadre étoit compoſée du Centurion de ſoixante canons, & de quatre cents hommes d'équipage, commandés par Georges Anſon Ecuyer ; du Gloceſter, de cinquante canons, & de trois cents hommes d'équipage, commandés par Richard Norris : du Severn, de cinquante canons, & de trois cents hommes, aux ordres d'Edouard Legg : de la Perle, de quarante canons & de deux cents cinquante hommes, Capitaine Mathieu Mitchel : du Wager, de vingt-huit canons, & de cent ſoixante hommes, commandés par Dandy Kidd ; de la chaloupe le Tryal, de

ANSON. Chap. I. An. 1740.

huit canons & de cent hommes, aux ordres de Jean Murray, avec deux pinques d'avitaillement, dont la plus grande étoit d'environ quatre cents tonneaux, & l'autre d'environ deux cents. Les vents étant toujours contraires, ils eurent le chagrin de demeurer quarante jours dans leur traverſée de Sainte Helene à Madère, ce qu'on fait ſouvent en dix ou douze jours.

Il arrive à Madère. Deſcription de cette iſle.

L'Iſle de Madère, fameuſe pour ſes excellents vins, eſt ſituée dans un climat très beau & très ſain. * On y voit une ſuite de montagnes aſſez élevées, qui ſétendent de l'Eſt à l'Oueſt. Du côte du Sud, les côteaux ſont cultivés & diverſifiés par des vignes, & par des maiſons de campagne qui appartiennent à pluſieurs marchands, ce qui forme un coup d'œil très agréable. La ſeule ville conſidérable de cette Iſle eſt celle qu'on nomme Fonzal, ſituée au Sud, dans le fond d'une grande baye. Elle eſt défendue par un rempart élevé, avec une batterie de

* Cette iſle eſt à la latitude de 32 degrés 27 minutes, & à la longitude entre 18 degrés un quart, & 19 degrés & demi du méridien de Londres, quoique ſur les cartes Angloiſes, elle ſoit marquée à 17 degrés.

canons, & par un château fortifié, bâti ſur un roc qui s'éleve au deſſus de la mer, à une petite diſtance du rivage. C'eſt le ſeul endroit où puiſſe aborder une barque, & même la mer ſe briſe avec violence ſur cette côte qui eſt toute couverte de pierres. Par cette raiſon, le chef d'Eſcadre jugea qu'il étoit de la prudence d'employer des barques Portugaiſes, pour apporter de l'eau à la flotte, plutôt que de mettre en riſque celles qui dépendoient de ſon armement.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés à Madère, le Capitaine Norris demanda à ſe démettre du commandement du Glocester, & à retourner en Angleterre pour y rétablir ſa ſanté. Sa demande fut accordée : le chef d'Eſcadre nomma le capitaine Mitchel pour commander le Glouceſter : fit paſſer le capitaine Kild, du Wager ſur la Perle : Murray fut transferé du Tryal ſur le Wager, & il donna le commandement du Tryal au Lieutenant Cheap. Pendant qu'il faiſoit toutes ces diſpoſitions, le Gouverneur lui dit que peu de jours avant ſon arrivée ſept ou huit bâtiments qu'on jugeoit être Eſpagnols avoient paſſé à l'Oueſt de l'Iſle ; auſſi-tôt il envoya un offi-

Changemens dans les Capitaines.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

cier dans une chaloupe très légere ; pour découvrir où ils étoient, mais cet officier revint ſans en avoir pu rien apprendre. M. Anſon ſoupçonna avec raiſon que ceux qui montoient ces vaiſſeaux étoient inſtruits de ſes projets, & qu'on les envoyoit pour mettre les établiſſements Eſpagnols en état de le recevoir. Ces ſoupçons furent depuis confirmés, quand on apprit que la Cour d'Eſpagne avoit mis en mer une Eſcadre pour examiner ſes mouvements, & pour s'oppoà ſes projets.

Hiſtoire de l'Eſcadre Eſpagnole envoyée contre M. Anſon.

Cette Eſcadre dont il eſt néceſſaire de rapporter l'hiſtoire en abregé, étoit commandée par Dom Joſeph Pizarro. Elle étoit compoſée de l'Aſie, qui portoit ſoixante-ſix canons, & ſept cens hommes d'équipage : du Guipuſcoa, de ſoixante-quatorze canons, & de ſept cens hommes : de l'hermione, de cinquante-quatre canons, & de cinq cents hommes ; de l'Eſpérance, de cinquante canons & de quatre cens cinquante hommes : du Saint-Etienne, de quarante canons, & de trois cens cinquante hommes ; enfin d'une Patache, de vingt canons. Pizarro avoit auſſi à

ANSON. Chap. I. An. 1740.

bord un régiment d'infanterie, deſtiné à renforcer les garniſons de la mer du Sud. Après avoir croiſé quelques jours à la hauteur de l'Iſle de Madère, il fit voile à la riviere de la Plata, où il arriva le 5 de Janvier 1741, & il envoya auſſi-tôt à Buenos-Ayres, pour avoir un renfort de proviſions. Pendant que l'Amiral Eſpagnol étoit dans la riviere de la Plata, il fut informé par la trahiſon du Gouverneur Portugais de Sainte-Catherine; que M. Anſon étoit arrivé à cette Iſle le 21 Décembre précédent, & qu'il ſe diſpoſoit à ſe remettre en mer avec la plus grande diligence. Pizarro, qui déſiroit beaucoup de faire le tour du Cap Horn avant les Anglois, leva auſſi-tôt l'ancre avec les cinq gros vaiſſeaux, ſans attendre les proviſions de Buenos-Ayres.

Miſere exceſſive à laquelle les Eſpagnols de cette Eſcadre ſont réduits.

Vers la fin de Février, l'Eſcadre Eſpagnole rangea le Cap Horn, & dirigea ſon cours à l'Oueſt, dans l'intention de le doubler, mais la nuit du 28, le Guipuſcoa, l'Hermione & l'Eſpérance furent ſéparés de l'Amiral, & le 6 de Mars ſuivant, le Guipuſcoa fut encore ſéparé des deux autres. Le 7 Pizarro eſſuya une furieuſe tem-

ANSON. Chap. I. An. 1740.

pête venant du Nord-Oueſt : malgré tous ſes efforts, elle repouſſa ſon Eſcadre à l'Eſt, & l'obligea de regagner la riviere de la Plata, où l'Amiral arriva dans le navire l'Aſie, vers le milieu de Mai, & il y fut ſuivi par l'Eſpérance & par le Saint-Etienne. Il eſt vraiſemblable que l'Hermione périt en mer, puiſqu'on n'en a eu depuis aucunes nouvelles : le Guipuſcoa fut jetté ſur la côte du Bréſil où il coula à fond. Les calamités de toutes eſpeces que cette Eſcadre infortunée ſouffrit dans cette navigation malheureuſe, ne peuvent être comparées qu'à celles qu'éprouverent les Anglois, quand ils furent battus des mêmes ouragans. Pour ſurcroît de miſere, la famine leur fit enfin ſouffrir toutes ſes rigueurs ; & ils furent enfin réduits à une ſi cruelle extrémité, que lorſqu'on pouvoit prendre quelques rats, on les vendoit quatre écus chacun. Un matelot mourut à bord, ſon frere tint ſa mort ſecrete, & demeura pluſieurs jours avec le corps dans un même hamac, uniquement pour recevoir ſa portion de nourriture. Dans cette affreuſe ſituation, il s'éleva une conſpiration entre les gens de mer qui montoient

montoient l'Aſie, ſans autre cauſe que la miſere : ils ſe propoſoient de maſſacrer les Officiers, & tous ceux qui n'étoient pas de leur complot, ayant pour unique motif de cette réſolution ſanguinaire, de ſatisfaire leur appétit, en ſe rendant maîtres de toutes les proviſions du vaiſſeau. Ce deſſein fut découvert par un confeſſeur, dit l'auteur du voyage, dans le temps où ils étoient prêts de l'éxécuter, & l'on fit mourir auſſi-tôt trois des chefs. Les Eſpagnols furent ainſi délivrés de ce danger éminent ; mais leurs autres peines, bien loin de recevoir aucune diminution, devenoient de jour en jour plus affreuſes ; les trois vaiſſeaux qui échapperent, perdirent la plus grande partie de leurs hommes par les maladies, par la faim, & par la fatigue.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

L'Amiral Eſpagnol étoit réduit à cette extrêmité quand il gagna la riviere de la Plata, & voyant qu'il lui étoit impoſſible de s'y procurer ce qui étoit néceſſaire pour réparer ſes vaiſſeaux délabrés, il envoya une barque d'avis, avec une lettre de crédit, à Rio-de-Janeiro, pour acheter des Portugais ce qui leur manquoit.

L'Amiral demande du ſecours au Vice-Roi du Pérou.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

En même temps il fit partir un exprès, qui traverſa le continent, & ſe rendit à Saint-Jago du Chili, près du Viceroi du Pérou, pour l'informer des malheurs qui étoient tombés ſur l'Eſcadre; & pour lui demander une remiſe de deux cents mille écus pris ſur la caiſſe Royale de Lima, afin de ſe mettre en état de rétablir les vaiſſeaux qui lui reſtoient, & d'eſſayer une ſeconde fois à faire le tour du Cap Horn, auſſi-tôt que la ſaiſon ſeroit aſſez favorable pour qu'il le pût tenter.

Il n'obtient qu'une partie de ſa demande.

La réponſe ne fut pas conforme à l'attente, ni aux beſoins de Pizarro: au lieu des deux cents mille écus qu'il demandoit, le Viceroi ne lui en remit que cent mille, en lui diſant même qu'il n'avoit pu avoir cette ſomme qu'avec beaucoup de difficulté. Cependant les habitants de Lima, qui regardoient la préſence de Pizarro comme abſolument néceſſaire à leur ſureté, prétendirent que cette épargne n'étoit pas fondée ſur le défaut d'argent dans le tréſor royal, mais ſur les vues intéreſſées de quelques confidents du Viceroi, qui l'empêcherent de ſatisfaire la demande de Pizarro.

Il eſt réduit à un ſeul vaiſſeau.

Les barques d'avis revinrent de

ANSON.

Chap. I. An. 1740.

Rio-de-Janeiro, avec une quantité considérable de poix, de bray & de cordages, mais ils ne purent se procurer ni mâts, ni vergues : cependant en mettant les mâts de l'Espérance à l'Asie, & en se servant des mâts de réserve & des vergues qu'ils avoient à bord ; ils réussirent à rétablir l'Asie, & le Saint-Etienne. Ce dernier bâtiment toucha peu de temps après sur un bas fond, en descendant la riviere de la Plata ; il y fut tellement endommagé, qu'on le condamna, & Pizarro se remit en mer avec l'Asie, vers la fin d'Octobre.

Il ne peut doubler le Cap Horn.

L'Amiral Espagnol ne doutoit pas alors qu'il n'eût un voyage aussi prompt que favorable, pour faire le tour du Cap Horn, parce qu'il voyoit le temps très modéré, & qu'il avoit tout l'été pour y réussir. Il fut trompé dans son attente : en arrivant à la latitude de ce Cap, son vaisseau perdit ses mâts, & il fut encore obligé de revenir à la riviere de la Plata, dans un grand embarras.

Dispute qu'il a avec un Officier.

L'Asie avoit souffert considérablement dans cette seconde expédition infortunée, & l'on jugea qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, que

ANSON. Chap. I. An. 1740

celui de rétablir l'Eſpérance, qu'on avoit laiſſée en arrière à Monte Védio. Tous ſe mirent auſſi-tôt à l'ouvrage, & le vaiſſeau fut en état de tenir la mer au commencement de Novembre 1742. Il fut alors décidé que Mindinuetta qui commandoit le Guipuſcoa quand on le perdit ſur la côte du Breſil, prendroit le commandement de l'Eſpérance, & feroit le tour du Cap Horn, pendant que Pizarro ſe rendroit par terre au Chili. En conſéquence, l'eſpérance mit à la voile de la riviere de la Plata, au mois de Novembre, & arriva ſans accident ſur la côte du Chili, où Mindinuetta trouva l'Amiral. Il s'éleva de grandes diſputes, & il ſe forma une violente animoſité entre ces deux Officiers, parce que Pizarro voulut reprendre le commandement de l'Eſpérance, que Mindinuetta avoit conduit dans la mer du Sud, & que ce dernier refuſa de le lui remettre. Il ſoutenoit qu'étant entré ſeul dans cette mer, ſans aucun ſupérieur, il n'étoit pas au pouvoir de Pizarro de reprendre l'autorité qu'il avoit cédée à Buenos-Ayres: cependant Mindinuetta fut enfin obligé de renoncer à cettte prétention.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

Quelques grands que fuſſent les malheurs de Pizarro, ils ſembloient n'être pas encore à leur comble. En revenant par terre à Buenos-Ayres avec Mindinuetta, il prit la réſolution de faire radouber l'Aſie s'il étoit poſſible, & de repaſſer en Europe. La plus grande difficulté étoit de ſe procurer le nombre d'hommes néceſſaire pour conduire ce bâtiment d'autant que tous les gens de mer qu'il put raſſembler à Buenos-Ayres reſtants de ceux qui étoient ſur toute l'Eſcadre ne montoient pas à cent hommes. Pour y ſuppléer, il réſolut de prendre de force pluſieurs habitants du pays; de mettre à bord tous les priſonniers Anglois qu'on avoit pu faire, & d'y joindre les contrebandiers Portugais qu'on avoit pris en différents temps, ainſi que quelques Indiens. Entre ces derniers étoit un chef, & dix de ſes compagnons qui avoient été pris par les Eſpagnols, environ dix mois avant. Il ſe nommoit Orellana, & étoit membre d'une puiſſante tribu, qui avoit commis de grands ravages dans les environs de Buenos-Ayres. Avec cette troupe de gens de

Conſpiration des Indiens ſur ſon bâtiment.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

toute ſorte, Pizarro mit à la voile de Monte-Védio, dans la riviere de la Plata, vers le commencement de Novembre 1745, & les Eſpagnols, bien convaincus du mécontentement des étrangers qu'ils emmenoient, les traiterent avec une hauteur & une dureté exceſſive, particulierement les Indiens, qui étoient ſouvent battus de la maniere la plus cruelle par les moindres Officiers, ſous les plus légers prétextes, & quelquefois uniquement pour marquer leur ſupériorité. Orellana & ſes compagnons, quoique très-patients & très-ſoumis en apparence, méditoient une rigoureuſe vengeance de tout ce qu'on leur faiſoit ſouffrir. Il reconnut que les Anglois étoient auſſi ennemis des Eſpagnols qu'il l'étoit devenu lui-même, & chercha toutes les occaſions de s'entretenir avec ceux qui entendoient la langue de leurs barbares maîtres, ſans doute dans l'intention de les engager dans le projet qu'il avoit formé pour ſe venger de leur cruauté, & pour recouvrer la liberté; mais ne trouvant pas les Anglois auſſi précipités, & auſſi animés qu'il l'étoit lui-même, il réſolut de

ANSON. Chap. I. An. 1740.

s'en rapporter uniquement à la réſolution & au courage de ſes fidelles compagnons. On peut juger qu'ils s'engagèrent volontairement à agir ſous ſa conduite, & à exécuter tout ce qu'il jugeroit à propos de leur commander. En conſéquence ils ſe munirent de couteaux d'Hollande, dont la pointe eſt très-aigue, ce qu'ils n'eurent pas de peine à ſe procurer, d'autant que c'étoit ceux dont on ſe ſervoit communément dans le vaiſſeau. Ils employerent auſſi leur temps de repos à couper ſecrettement des bandes de cuirs frais, qui étoient en grande quantité ſur ce bâtiment, & ils attacherent aux deux bouts de ces longes des boulets de petites pieces, telles qu'on en met ſur le pont. Cette eſpece d'arme eſt très-dangereuſe entre leurs mains : ils la font tourner autour de leur tête, avec une adreſſe particuliere aux Indiens de Buenos-Ayres, qui y ſont exercés dès l'enfance. Après avoir pris ces précautions préliminaires, ils attendirent l'occaſion favorable de remplir leur projet, & un outrage que reçut en particulier Orellana, ſervit à en précipiter l'éxécution. Un

ANSON. Chap. I. An. 1740.

Officier lui ordonna de monter aux mats, ce qui lui étoit impoſſible, & le brutal Eſpagnol prit prétexte de cette déſobéiſſance pour le battre avec tant d'inhumanité, qu'il le laiſſa couvert de ſang ſur le pont, & preſque évanoui des bleſſures & des coups qu'il avoit reçus. Cet acte de cruauté ne pouvoit manquer d'animer de plus en plus les Indiens à la vengeance, d'exciter encore leur haine & de leur faire déſirer avec une nouvelle impatience les moyens d'accomplir leur deſſein, comme ils le firent peu de jours après.

Ils maſſacrent un grand nombre d'Eſpagnols.

Vers neuf heures du ſoir, lorſque pluſieurs des principaux Officiers étoient ſur le demi-pont, à jouir de la fraîcheur, le chateau d'avant garni de la garde ordinaire, & le corps du bâtiment rempli de beſtiaux vivants: Orellana & ſes compagnons, qui avoient préparé leurs armes, favoriſés des ombres de la nuit, quitterent leurs grandes culotes, & une partie de leurs habits les plus embaraſſants. Ils monterent tous enſemble ſur le demi-pont & s'avancerent vers la porte de la grande chambre. Le Boſſeman les reprimanda & leur

commanda auſſi-tôt de s'éloigner ; mais Orellana ayant dit à ſes gens quelques mots en langage Indien, quatre d'entr'eux ſe retirèrent, en ſe partageant deux par chaque couroir, pandant que le chef & les ſix autres qui les ſuivoient paroiſſoient ſe diſpoſer lentement à quitter le demi-pont. Auſſi-tôt que les quatre premiers furent dans les couroirs, Orellana fit le cri de guerre ordinaire à ces Sauvages, & l'on prétend que ce cri eſt un des bruits les plus affreux & les plus effrayants qu'on puiſſe entendre. Ce heurlement fut le ſignal pour commencer le maſſacre : tous tirerent leurs couteaux, & firent mouvoir leur boulets autour de leurs têtes. Leur chef avec les ſix qui étoient demeurés ſur le demi-pont tomberent tout-a-coup ſur les Eſpagnols avec leſquels ils ſe trouvoient mêlés, & en jetterent près de 40 à leurs pieds, dont plus de 20 furent tués ſur le champ, & le reſte mis hors de combat. La plus grande partie des Officiers dès le commencement du tumulte ſe jetterent dans la chambre du Capitaine, éteignirent les lumieres & barricaderent la porte, pendant

ANSON. Chap. I. An. 1740.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

que les autres, qui avoient échapé à la premiere fureur des Indiens, faiſoient leurs efforts pour ſe ſauver par les couroirs dans le chateau d'avant: mais les Indiens, qui s'étoient mis dans ces couroirs à deſſein, en poignarderent la plus grande partie & forcerent les autres de ſe précipiter dans le corps du bâtiment. Pluſieurs ſauterent d'eux-mêmes par-deſſus les balcons, & ſe trouverent très-heureux de pouvoir ſe cacher au milieu des beſtiaux : mais la plus grande partie gagnerent les haubans, & ſe refugierent ſur les hunes ou dans les agrès. Cependant la garde du château de proue voyant que la communication étoit coupée, & épouvantée par les cris de quelques bleſſés qui avoient eu encore aſſés de force pour ſe ſauver par les couroirs, ne ſachant ni le nombre des ennemis, ni quelle partie du bâtiment ils occupoient, crut que tout étoit perdu, & ne ſongea qu'à s'échaper dans la plus grande confuſion, en montant dans les cordages de la miſene & du beaupré.

Découragement de ceux qui reſtent.

C'eſt ainſi que onze Indiens, avec une réſolution, peut-être ſans éxemple, ſe rendirent maîtres, preſque en

un inſtant du demi-pont d'un vaiſſeau de ſoixante & ſix canons, avec cinq cents hommes d'équipage, & demeurerent paiſiblement maîtres de leur poſte un aſſés long eſpace de temps. Les Officiers, qui étoient dans la chambre du Capitaine, les gens d'entre les ponts & ceux qui étoient montés dans les manœuvres ne cherchant que leur propre ſureté, furent long-temps incapables de former aucun projet pour détruire la révolte, & pour reprendre le commandement du vaiſſeau. Il eſt vrai que les cris des Indiens, les gémiſſements des bleſſés, & les clameurs confuſes des gens d'équipages, augmentés par l'obſcurité de la nuit, firent d'abord paroître le danger beaucoup plus grand, & les remplit de cette terreur panique que les ténebres, le déſordre & l'ignorance où ils étoient des forces de leurs ennemis, ne pouvoit manquer de produire.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

Quand les Indiens eurent nétoyé le demi-pont, le tumulte parut en quelque ſorte appaiſé, parce que la crainte faiſoit garder le ſilence à ceux qui s'étoient échappés, & que les

Ils commencent à ſe reconnoître.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

révoltés n'étoient pas en état de les pourſuivre. Cependant Orellana, ſe voyant maître du demi-pont, briſa une caiſſe d'armes, où il eſperoit trouver des coutelas, dont il ſe ſeroit armé, ainſi que ſes compagnons, étant tous très adroits à s'en ſervir : mais heureuſement pour les Eſpagnols, ils étoient cachés ſous les armes à feu, qui furent les ſeules que virent les Indiens, & dont ils ne pouvoient faire aucun uſage. Cet inconvénient déconcerta la ſuite de leur projet, & donna le temps à Pizarro, & à ceux qui étoient avec lui dans la grande chambre, de parler par les fenêtres, & par les ſabords, à ceux qui étoient dans la ſainte barbe, & entre les ponts. Ils apprirent d'eux que les Anglois demeuroient fort tranquilles dans le fond, & qu'ils n'avoient aucune part à la mutinerie, & enfin reconnurent à pluſieurs indices, que toute cette révolte avoit été projettée & exécutée par le ſeul Orellana avec ſes Indiens.

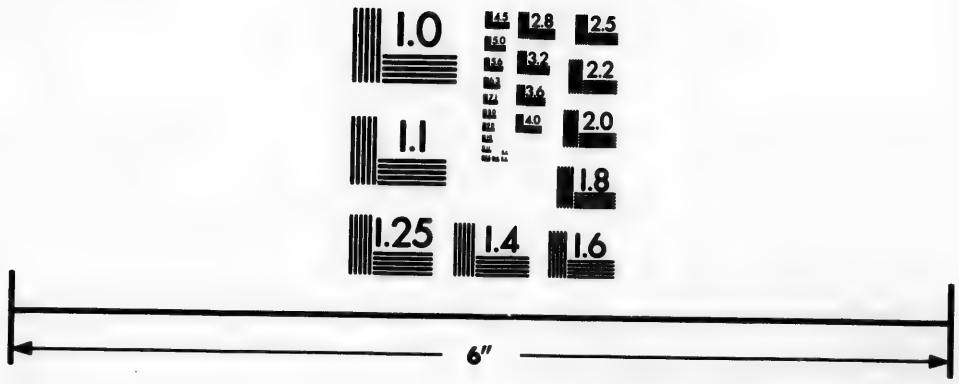
Les Indiens périſſent tous. L'Amiral revient en Eſpagne.

Sur cette aſſurance, Pizarro & ſes Officiers réſolurent d'attaquer les Indiens ſur le demi-pont, avant que les autres mécontents qui étoient à

bord euſſent eu le temps de revenir de la premiere ſurpriſe, & de faire réfléxion ſur la facilité qu'ils auroient eue à s'emparer du vaiſſeau, en ſe joignant aux Indiens. Pizarro raſſembla toutes les armes qu'il put trouver dans la chambre de poupe & les partagea entre les Officiers, mais ils n'avoient d'autres armes à feu que dee piſtolets, qui leur devenoient même inutiles faute de poudre & de balles. La communication avec les gens de la ſainte-barbe remédia à cet inconvénient: il deſcendit un panier par la fenêtre de la chambre, & le canonier y mit par les ſabords des cartouches de piſtolets. S'étant ainſi procuré des munitions, ils chargerent leurs armes, ouvrirent un côté de la porte & tirerent quelques coups ſur les Indiens du demi-pont, mais ils ne firent aucun effet. Enfin Mindinuetta eut le bonneur de renverſer mort Orellana, & auſſi-tôt ſes fidelles Indiens, voyant l'impoſſibilité de faire une plus longue réſiſtance, ſauterent tous dans la mer, où ils périrent juſqu'au dernier. Ce fut ainſi que les Eſpagnols recouvrerent le commandement, après que les Indiens eurent

ANSON. Chap. I. An. 1740.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ANSON. Chap. I. An. 1740.

été maîtres du demi-pont pendant deux heures.

Cette dangéreuſe révolte étant totalement appaiſée par la mort de ces hardis Sauvages, Pizarro continua ſon cours pour l'Europe, & arriva ſur la côte de Gallice au commencement de l'année 1746.

CHAPITRE II.

Suite du voyage de M. Anſon : il arrive à l'Iſle Sainte-Catherine : allarme que cauſe ſon arrivée : on met les malades à terre : ſituation de cette Iſle : ſes productions : combien l'air y eſt mal ſain, déſagrèments que le Gouverneur fait éprouver aux Anglois : Nations auxquelles le Bréſil a appartenu : richeſſes qu'on trouve dans ce pays : quantité d'or qu'on en tire tous les ans : comment on y a découvert les diamans : compagnie qui en fait ſeule la recherche : avantages du Port de Sainte-Catherine : M. Anſon y fait rétablir ſes mâts : difficultés que fait le Gouverneur : M. Anſon remet à la voile : il éprouve une tempête violente : un de ſes vaiſſeaux manque d'être pris par les Eſpagnols.

ANSON. Chap. II.

An. 1740. Suite du voyage de M. Anſon.

APrès avoir rapporté en peu de mots l'expédition de Pizarro, qui de l'aveu même des Eſpagnols, n'avoit pour objet que de détruire

ANSON, Chap. II. An. 1740.

les Anglois, ou au moins de rendre infructueux leurs projets dans la mer du Sud, nous allons revenir à monsieur Anſon, que nous avons laiſſé à Madère. Quand il ſe fut muni de l'eau & du vin qui lui étoient néceſſaires, il remit à la voile avec ſon Eſcadre, le 3 de Novembre 1740. & le lendemain, il donna ordre aux Capitaines s'il arrivoit qu'ils fuſſent ſéparés, de ſe rendre à Sainte Catherine, où il établit le lieu de réunion. Le 19 la pinque l'Induſtrie ayant rempli ſes conventions, & partagé ſa cargaiſon entre tous les bâtiments, ſe ſépara de l'Eſcadre, pour aller aux Barbades, & y charger des marchandiſes pour l'Angleterre: mais en revenant de ces Iſles, elle eut le malheur d'être priſe par les Eſpagnols.

Il arrive à l'Iſle Sainte-Catherine.

Le 20 de Novembre, les Capitaines repréſenterent à M. Anſon qu'il y avoit beaucoup de leurs gens dangereuſement malades, qu'il en mouroit journellement, & qu'un grand nombre étoient confinés dans leurs hamacs: qu'ils penſoient, de même que les Chirurgiens, qu'un renouvellement d'air frais entre les ponts ſerviroit beaucoup à la conſervation

des hommes, mais que les vaiſſeaux tiroient tant d'eau qu'il n'étoit pas poſſible d'ouvrir les plus bas des ſabords. Auſſi-tôt le chef d'Eſcadre donna ordre de faire ſix ouvertures, ou écoutilles dans chaque vaiſſeau, pour que l'air put circuler plus librement entre les ponts. Les gens étoient attaqués de fievres ardentes, maladie terrible dès ſes commencements, & dont les ſuites ſont encore quelquefois fatales à ceux qui ſe croyent convaleſcents, indépendamment de la foibleſſe & de l'accablement qui demeurent long-temps à ceux qui en ont été attaqués. Ces maladies augmenterent de jour en jour leurs ravages pendant que les Anglois tinrent la mer, & ils furent dans la plus grande joie quand ils découvrirent la côte du Bréſil, qu'ils reconnurent le matin du 16 de Décembre. Le 18 au ſoir, ils jetterent l'ancre à la pointe du Nord-Oueſt de l'Iſle Sainte Catherine.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

En approchant de cette Iſle, ils remarquerent deux forts, qu'ils jugerent qu'on avoit élevés pour garder le paſſage entre l'Iſle & le continent. Voyant que ſur ces deux forts

Allarme que cauſe ſon arrivée.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

on arboroit les pavillons & qu'on tiroit quelques coups de canon, ſans doute pour ſervir de ſignaux, & raſſembler les habitants, M. Anſon penſa que la vue de ſon Eſcadre avoit jetté l'allarme ſur la côte, & pour empêcher qu'il n'en arrivât quelque confuſion, il envoya à terre une chaloupe, avec un Officier complimenter le Gouverneur, & lui demander un Pilote, qui put conduire les vaiſſeaux dans la rade. Le Gouverneur fit une réponſe très-polie, & en envoya un auſſi-tôt. Ils remirent à la voile le 20, le Pilote vint à bord vers midi, & le même jour il les conduiſit à un ancrage, dans une grande baye très commode, du côté du continent, que les François nomment le bon-port.

On met les malades à terre.

Le lendemain, ils leverent l'ancre, firent voiles entre les deux forts, dont nous venons de parler, nommés le Fort de Santa-Cruz & de San-Juan, & ils s'amarrerent le Dimanche 21 de Décembre à l'Iſle Sainte Catherine. Preſque tous les gens de l'Eſcadre étoient malades, & ils avoient le plus grand beſoin de rafraichiſſement, auſſi le Chef d'Eſca-

dre, donna ſes premiers ſoins à ceux auxquels ils étoient les plus néceſſaires : il fit élever deux tentes pour chaque vaiſſeau, l'une pour les malades, & l'autre pour le Chirurgien & pour ſes aides. On mit à terre environ quatre-vingt malades du Centurion, & preſque autant de chacun des autres vaiſſeaux, à proportion du nombre d'hommes dont ils étoient chargés. Après avoir rempli ce premier devoir, on nétoya les bâtiments, ils furent parfumés, & l'on aroſa toutes les parties avec du vinaigre. Enſuite on prit toutes les précautions néceſſaires pour garantir les vaiſſeaux contre les temps orageux qu'on avoit lieu de craindre, en faiſant le tour du Cap-Horn.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

L'Iſle de Sainte Catherine eſt ſituée à la latitude entre 27 dégrés 35 minutes & 28 dégrés, la longitude eſt de 40 dégrés 45 minutes à l'Oueſt de Londres. Elle a de longueur environ neuf lieues, & ſeulement deux de largeur, quoiqu'elle ſoit très élevée, on peut à peine l'appercevoir à dix lieues de diſtance, à cauſe des montagnes prodigieuſes qui ſont derriere cette Iſle, ſur la côte du Bréſil.

Situation de cette Iſle.

ANSON. Chap. II. An. 1740. Ses productions.

Sainte Catherine eſt couverte d'arbres, qui conſervent leur verdure dans toutes les ſaiſons : mais ils ſont tellement embarraſſés d'arbriſſeaux, de ronces & d'épines, que le tout forme une eſpece de hallier impénétrable, excepté en quelques défilés que les habitants ont coupés pour leur uſage. Ces paſſages & quelques endroits du rivage, du côté qui fait face au continent & qu'on a éclaircis pour y faire des plantations, ſont les ſeules parties découvertes dans toute l'Iſle. Le grand nombre d'arbres & d'arbriſſeaux aromatiques dont ces bois ſont remplis, en rendent l'odeur très-forte. On y trouve auſſi beaucoup de différentes ſortes de fruits, qui y croiſſent naturellement, & les productions de tous les climats y viennent preſque ſans aucune culture, enſorte qu'on y voit en abondance des pommes de pin, des citrons, des limons, des oranges, des melons, des abricots, des pêches, des raiſins, & des plantains ; mais outre tous ces fruits, les oignons & les pommes de terre ſont les végétaux les plus utiles pour les marins. Il y a auſſi quantité de phai-

ſans, mais il s'en manque baucoup qu'ils n'ayent le même fumet que ceux d'Angleterre. On y chaſſe de petits bœufs ſauvages, qui reſſemblent aſſés à des buffles, mais ils ne fourniſſent pas une nourriture excellente : la chair en eſt molle, & le goût aſſés déſagréable. Les autres proviſions qu'on peut faire dans cette Iſle, ſont des perroquets, des ſinges, & particuliérement des poiſſons de diverſes eſpeces, qui ſont très-bons, & qu'on prend avec facilité. L'eau y eſt excellente, & auſſi bonne pour la mer que celle de la Tamiſe.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

Ces avantages ſont contre-balancés par divers inconvénients, dont les uns viennent du climat, & les autres de quelques nouveaux reglements. Entre les premiers, on remarque principalement que la quantité de bois & les hauteurs dont le port eſt environné, empêchent la libre circulation de l'air, & par cette raiſon, il s'y éleve une ſi grande quantité de vapeurs, produites par la forte végétation de ce pays, qu'il eſt couvert d'un brouillard épais toutes les nuits, & une partie des matins. Ces brouillards rendent l'Iſle très-humi-

Combien l'air y eſt mal ſain.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

de, & ſont vraiſemblablement la principale cauſe des fievres & des fluxions, qui ſont très communes dans l'Iſle. Pendant le jour l'air eſt infecté de moucherons ou mouſtiques, qui reſſemblent aſſés à nos couſins, mais dont la piquûre eſt beaucoup plus venimeuſe. Quand ils ſe retirent au coucher du Soleil, ils ſont ſuivis d'un nombre infini d'autres mouches, dont le bourdonnement eſt des plus déſagréables, quoiqu'elles ſoient ſi petites qu'on peut à peine les diſtinguer à la vue. Leur piquûre fait élever une petite tumeur, accompagnée d'une demangaiſon très incommode, à peu près comme celle des punaiſes. Les Anglois éprouverent à leurs dépens combien le climat de Sainte-Catherine eſt mal ſain: on y enterra vingt-huit hommes du centurion ſeul, & en peu de jours le nombre des malades augmenta de ſeize pour ce ſeul vaiſſeau.

Déſagrement que le Gouverneur fait éprouver aux Anglois.

L'Eſcadre ſouffrit auſſi beaucoup de la forme du gouvernement, & des nouveaux réglements établis dans cette Iſle. C'étoit anciennement une retraite de vagabonds & de bannis qui s'y rendoient de toutes les parties du Breſil: ils y avoient des proviſions en abon-

dance, & quoiqu'ils manquaſſent d'argent, ils s'y maintenoient ſans le ſecours d'aucun des établiſſements voiſins. Tant qu'ils furent dans cette ſituation, ils marquerent beaucoup d'hoſpitalite & d'amitié aux vaiſſeaux étrangers qui y abordoient, parce que ces vaiſſeaux ayant beſoin de proviſions, & les habitants manquant d'habits, on échangeoit les uns pour les autres, & des deux côtés on étoit très content de ce commerce ; mais depuis la découverte de l'or & des diamants ſur la côte oppoſée, on les a obligés de ſe ſoumettre à de nouvelles loix, & de s'aſſujettir à une nouvelle forme de gouvernement. Dans le temps dont nous parlons, au lieu de leurs anciens Commandants, qui alloient nuds pieds & couverts de haillons, ils obéiſſoient à un Gouverneur nommé Dom Joſe Sylva de Paz, qui avoit ſous ſes ordres une nombreuſe garniſon, vivoit dans la ſplendeur, connoiſſoit mieux la valeur de l'argent que ſes prédéceſſeurs, & prenoit pour s'en procurer tous les moyens qui leur étoient entiérement inconnus. Un de ces moyens étoit de placer des ſentinelles à toutes

ANSON. Chap. II. An. 1740.

ANSON. Chap. II. An, 1740.

les avenues, pour empêcher les habitants de vendre des rafraîchiſſements aux vaiſſeaux, excepté à un prix ſi exceſſif, qu'on ne pouvoit ſe réſoudre à le donner, ſous le prétexte qu'il étoit obligé de conſerver ces proviſions pour plus de cent familles qui devoient venir renforcer la Colonie, & qu'il attendoit, diſoit-il, de jour en jour. Sa conduite étoit encore plus condamnable à d'autres égards : il faiſoit un commerce de contrebande très conſidérable, par des échanges d'or pour de l'argent, ce qui privoit les Rois d'Eſpagne & de Portugal de leur quint. Pour gagner de plus en plus les bonnes graces de ſes correſpondants Eſpagnols, ce fut lui qui eut la trahiſon d'envoyer un exprès à Pizarro qui commandoit l'Eſcadre de cette nation armée pour s'oppoſer aux projets de M. Anſon, dans le temps où elle étoit à Buenos-Ayres ſur la riviere de la Plata. Il lui fit remettre un détail de tout ce qui concernoit l'Eſcadre Angloiſe, qui vēnoit d'arriver, du nombre de vaiſſeaux, de canons, d'hommes ; enfinde toutes les circonſtances dont il jugea que leurs ennemis déſiroient d'être informés.

La

ANSON. Chap. II. An. 1740.

La partie du Breſil, où l'on trouve l'or & les diamants dont nous venons de parler, fut découverte par Americ Veſpuce Florentin, alors au ſervice des Portugais qu'il y établit, & il y forma une Colonie. Lorſque le Royaume de Portugal paſſa à la Couronne d'Eſpagne, ce pays eut le ſort des autres Etats Portugais. Pendant la longue guerre entre l'Eſpagne & les Etats de Hollande, les Hollandois s'emparerent des parties ſeptentrionales du Breſil, dont ils demeurerent les maîtres durant quelques années. Lorſque les Portugais ſe révolterent contre le Gouvernement Eſpagnol, les habitants du Breſil ſuivirent l'exemple de leurs compatriotes: ils reprirent peu de temps après les places dont les Hollandois s'étoient rendus maîtres, & tout le pays eſt toujours demeuré depuis ſous le gouvernement Portugais. Le ſucre & le tabac, avec quelques autres denrées de peu de valeur, furent pendant long-temps les ſeules productions qu'on en retira.

Nations auxquelles a appartenu le Bréſil.

On découvrit par hazard des tréſors que les Hollandois n'avoient eu aucune idée d'y chercher, pendant qu'ils poſſedoient une partie de ce pays;

Richeſſes qu'on trouve dans ce pays.

ANSON. Chap. 11. An. 1740.

quoique les hommes employent ordinairement tous leurs ſoins, & toute leur induſtrie pour les trouver; c'eſt-à-dire l'or & les diamants. On trouva l'or dans les montagnes voiſines de la ville de Rio-de-Janeiro, où l'on remarqua que les hameçons des Indiens étoient de ce précieux métal. Les Portugais s'informerent d'où il leur venoit, & trouverent qu'il en tomboit tous les ans une grande quantité des montagnes, d'où l'eau l'emportoit dans les vallées; qu'il y reſtoit dans le ſable & dans le gravier après que les eaux s'étoient écoulées. Il n'y a qu'environ ſoixante ans, qu'on a commencé à tranſporter de l'or du Breſil en Europe; mais depuis ce temps le produit en a augmenté tous les ans, par la découverte qu'on a faite de pluſieurs endroits, en diverſes provinces où il y en a autant, & peut-être plus que dans les environs de Rio-de-Janeiro. On prétend même qu'il y a une veine de ce métal répandue dans tout le pays, environ à vingt-quatre pieds au deſſous de la ſurface de la terre; mais que cette veine eſt trop mince, & de trop peu de valeur pour mériter les frais d'ex-

ploitation. Quoiqu'il en ſoit, après que les pluyes ont duré un temps un peu conſidérable, on trouve toujours de l'or, en le ſéparant du ſable & de la terre, que les rivieres & les torrents ont entraîné. ANSON. Chap. II. An. 1740.

Cet ouvrage eſt ordinairement la principale occupation des eſclaves, particulièrement des Negres que les Portugais entretiennent pour ce ſervice. Ils ſont aſſujettis à un réglement aſſez ſingulier; chacun de ces eſclaves eſt obligé de fournir à ſon maître un gros d'or par jour, & s'il eſt aſſez heureux ou aſſez induſtrieux pour en ramaſſer davantage, le ſurplus lui appartient, & il en peut diſpoſer à ſa volonté.

Quantité d'or qu'on en tire tous les ans.

Le Roi a le quint de tout l'or qu'on ramaſſe de cette façon; on a trouvé depuis pluſieurs années qu'il monte à cent cinquante Arobes, dont chacune eſt de trente-deux livres, poids de Portugal, ce qui fait près de trois cents mille livres ſterling, en eſtimant l'once poids de Troy à quatre livre ſterling; mais comme cette ſomme ne fait que la cinquiéme partie du capital, il s'enſuit que ce capital monte à un million & demi ſterling, ou en-

ANSON. Chap. II. An. 1740.

viron trente-quatre millions, monnoye de France. Nous avons déja remarqué qu'à Buenos-Ayres on change beaucoup de cet or pour de l'argent, ce qui prive de leurs quints les Rois d'Eſpagne & de Portugal; mais ſi l'on ajoute ce qu'on fait paſſer ſecrettement en Europe, & dont on fraude les droits, on trouvera encore un demi million ſterling, en ſorte que l'or qu'on ramaſſe tous les ans dans le ſable du Breſil, monte à près de quarante millions argent de France.

Comment on y a découvert les diamants.

La découverte des diamants qu'on trouve auſſi dans le Breſil, eſt beaucoup plus nouvelle que celle de l'or. Il n'y a gueres plus de quarante ans, que la premiere de ces pierres précieuſes en a été apportée en Europe. On les trouve comme l'or, dans les lits des torrents & des rivieres, mais ſeulement en quelques endroits, & ils ne ſont pas généralement répandus par tout le pays. On en a trouvé ſouvent en lavant le ſable pour chercher de l'or, ſans connoître que ce fuſſent des diamants, & ils ont été jettés avec le ſable & le gravier; mais il y a environ quarante ans, qu'un homme qui avoit quelque connoiſſance des dia-

mants brutes, se persuada que ce qu'on avoit regardé jusqu'alors comme des cailloux étoit de la même nature. Il se passa cependant encore un temps considérable, avant que son sentiment fut confirmé par un plus mur examen, & par des essais convenables en Europe. Les habitants eurent beaucoup de peine à se persuader que ce qu'ils étoient accoutumés à mépriser depuis si long-temps, fut réellement d'une si grande valeur; & l'on prétend que durant cet intervale, le Gouverneur d'une ville profita de leur ignorance, en se procurant un grand nombre de ces pierres, sous prétexte de s'en servir au lieu de jettons pour jouer aux cartes.

ANSON. Chap. 11. An. 1740.

On connut enfin la valeur de ces pierres par d'habiles Joyaliers d'Europe, qui après les avoir bien examinées, déclarerent qu'elles étoient de vrais diamants, & qu'il y en avoit plusieurs qui ne le cédoient en rien à ceux qu'on apporte des Indes Orientales. Alors les Portugais s'appliquerent avec la plus grande ardeur à en faire la recherche; & il est vraisemblable qu'ils en auroient trouvé une grande quantité sans un ordre

émané de la Cour de Portugal, qui défendoit de la continuer.

ANSON. Chap. II.

An. 1740.

On repréſenta au Roi que ſi l'on trouvoit une ſi grande quantité de ces diamants, comme il y avoit lieu de le croire, leur valeur diminueroit conſidérablement, ce qui cauſeroit la ruine des marchands Européens qui poſſédoient beaucoup de ceux des Indes, enſorte qu'on ne tireroit aucun avantage de cette découverte. Cette conſidération, qui en effet paroiſſoit fondée ſur de juſtes raiſons, engagea Sa Majeſté à en défendre la recherche générale & à former une Compagnie qui en eut ſeule le privilége. Cette Compagnie, au moyen d'une ſomme qu'elle paye annuellement au Roi, a la propriété de tous les diamants qu'on trouve au Breſil : mais il lui eſt défendu d'y employer plus de huit cents eſclaves, pour empêcher qu'on n'en ramaſſe une trop grande quantité, ce qui ne pourroit manquer d'en diminuer la valeur.

Compagnie qui en fait ſeule la recherche.

Ces découvertes importantes dans le Breſil, ont occaſionné de nouvelles loix, de nouveaux gouvernements, & de nouveaux réglements en différentes parties du pays; de même que

Avantages du Port de Sainte-Catherine.

dans l'Iſle Sainte-Catherine, parce qu'on a trouvé dans le voiſinage de cette Iſle pluſieurs rivieres conſidérables, qui entraînent de très grandes richeſſes. Le Port de la même Iſle, eſt auſſi ſans contredit le plus grand de toute la côte, & il eſt très probable qu'avec le temps, il deviendra le principal établiſſement du Breſil, & le port le plus conſidérable de toute l'Amérique Méridionale.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

La ſaiſon devenoit de jour en jour moins favorable pour faire le tour du Cap-Horn, & le Chef d'Eſcadre vouloit partir de Sainte-Catherine le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible; mais en examinant les mâts du Tryal, on trouva que le grand mât étoit fendu par le haut, & que celui de Miſene étoit hors d'état de ſervir. Ces inconvenients obligerent les Anglois de demeurer plus long-temps qu'ils ne l'avoient projetté, afin de mettre ce bâtiment en état de ſupporter les tempêtes qu'ils n'avoient que trop de ſujet de craindre dans leur paſſage à la mer du Sud.

M. Anſon y fait rétablir ſes mâts.

Pendant qu'on étoit occupé à réparer le Tryal, on découvrit une voile en pleine mer, & le Chef d'Eſcadre

Difficultés que fait le Gouverneur.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

penſant que ce pouvoit être un bâtiment Eſpagnol, donna ordre de mettre hors la barque à dix-huit rames, qu'il envoya à la découverte, ſous les ordres de ſon ſecond Lieutenant, avant que ce bâtiment pût être ſous la protection des forts. Il trouva que c'étoit un Brigantin Portugais de Rio-Grande : le Lieutenant fit beaucoup de politeſſe à ceux qui le montoient, & même il refuſa de recevoir un veau, dont le Maître vouloit lui faire préſent. Cependant le Gouverneur fut très-offenſé de ce que M. Anſon avoit envoyé la barque, & prétendit que cette conduite étoit une violation de la paix qui ſubſiſtoit entre les Couronnes de la Grande Bretagne & de Portugal. On n'attribua d'abord cette ridicule querelle qu'à l'inſolence naturelle de Dom Joſe : mais comme il perſiſta à accuſer le Lieutenant de s'être conduit avec hauteur, d'avoir ouvert des lettres, & d'avoir voulu s'emparer, par violence, du même veau, que le Chef d'Eſcadre ſavoit qu'il avoit refuſé ; on ſoupçonna avec raiſon qu'il ne faiſoit tout ce bruit, mal fondé, que pour empêcher de viſiter le Brigantin, quand il ſe remettroit en

mer, crainte qu'on ne découvrit sa contrebande & sa correspondance avec les Gouverneurs des places voisines.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

Lorsque l'Escadre fut radoubée, & munie de provisions fraîches, elle mit à la voile de Sainte-Catherine, le 18 de Janvier 1741, pour aller sur une côte ennemie, ou au moins déserte & barbare, où l'on ne pouvoit attendre qu'un climat beaucoup plus orageux que tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Le jour qui suivit le départ des Anglois, ils eurent un temps très rude, accompagné de pluie, de tonneres & d'éclairs. Il devint plus clair & plus beau, avec de légères brises, & continua de même jusqu'au soir du 21; alors le vent recommença à fraîchir, il augmenta de plus en plus pendant toute la nuit, & vers huit heures du matin, il occasionna une tempête violente, accompagnée d'un brouillard si épais qu'il étoit impossible de rien distinguer au-delà de la longueur de deux vaisseaux; ce qui fit disparoître toute l'Escadre; mais ce brouillard s'étant dissipé le lendemain à midi; M. Anson revit tous ses vaisseaux, à l'exception de la Perle, qui ne put le rejoindre que près d'un

M. Anson remet à la voile, il éprouve une tempête violente.

An. 1741.

ANSON. Chap II. An. 1741.

mois après. La Chaloupe le Tryal s'écarta beaucoup au-deſſous du vent, ayant perdu ſon grand mât, & ayant été obligée de couper les cordages qui le retenoient, crainte qu'il ne briſât le bâtiment. M. Anſon s'arrêta avec toute l'Eſcadre pour lui donner du ſecours, & la mer continuant toujours à être très-groſſe, le Glouceſter eut ordre de touer cette Chaloupe.

Un de ſes vaiſſeaux manque d'être pris par les Eſpagnols.

Ils continuerent leur cours au Sud avec très peu de retard, juſqu'au 18 de Février. Ils découvrirent alors une voile, & le Severn & le Glouceſter eurent ordre de lui donner la chaſſe; mais M. Anſon reconnut que c'étoit la Perle qui avoit été ſéparée de l'Eſcadre pendant la tempête. Il fit un ſignal pour ordonner au Severn de rejoindre, & de laiſſer le Glouceſter ſeul aller à la pourſuite; mais au grand étonnement de toute l'Eſcadre, on vit qu'à l'approche du Glouceſter, les gens de la Perle augmentoient leurs voiles pour s'éloigner de ce bâtiment. Cependant le Glouceſter les atteignit, trouva leurs hamacs relevés, & tout préparé pour le combat. La Perle ayant enfin joint le Chef d'Eſcadre, le Lieutenant Salt

lui dit que le dix du même mois, ils avoient vu cinq vaiſſeaux de guerre Eſpagnols ; qu'il avoit cru pendant quelque temps qu'ils faiſoient partie de l'Eſcadre Angloiſe ; qu'avant de découvrir ſon erreur, il s'étoit laiſſé approcher à la portée du canon, par le vaiſſeau commandant, qui portoit une large banderolle rouge exactement ſemblable à celle du Chef d'Eſcadre ; mais que reconnoiſſant enfin que ce bâtiment n'étoit pas le Centurion, il avoit ſerré le vent au plus près, & s'étoit éloigné avec toutes ſes voiles, quoique l'Eſcadre entiere n'eut ceſſé de lui donner la chaſſe pendant tout le jour. Il ajoûta que l'un des vaiſſeaux Eſpagnols reſſembloit parfaitement au Glouceſter, & que par cette raiſon il avoit fait force de toutes ſes voiles pour éviter ce dernier, croyant que c'étoit le même qui lui avoit déja donné la chaſſe.

ANSON. Chap. II. An. 1741.

CHAPITRE III.

M. Anſon jette l'ancre au Port Saint-Julien : Deſcription de la Patagonie : Comment on y chaſſe les Taureaux ſauvages : maniere de les prendre ſans les tuer : Chevaux ſauvages qu'on y trouve : des Pengouins : des habitants : nouvelles inſtructions données aux Capitaines : M. Anſon remet à la voile : il découvre la terre de feu : il paſſe le détroit de le Maire : les Anglois ſont aſſaillis d'une horrible tempête : elle eſt ſuivie de pluſieurs mois de fort temps : dommages que ſouffrent leurs vaiſſeaux : ils ont des tempêtes continuelles : toute l'Eſcadre eſt diſperſée.

ANSON. Chap. III.

An. 1741.

M. Anſon jette l'ancre au Port Saint-Julien.

LE 19 de Février, à ſix heures du ſoir, l'Eſcadre jetta l'ancre dans la baye de Saint-Julien, ſur la côte de Patagonie, & l'on travailla auſſi-tôt à radouber le Tryal. Ce port eſt le lieu de rendez-vous le plus convenable en cas de ſéparation, pour toutes les Eſcadres, ou pour les Cor-

faires qui veulent passer dans la mer du Sud, ce qui nous engage à en donner la description, ainsi que de la côte de Patagonie, & nous pensons qu'on ne la regardera pas comme inutile.

ANSON. Chap. III. An. 1741.

Le pays nommé Patagonie, s'étend depuis les établissements Espagnols dans l'Amérique meridionale, jusqu'au détroit de Magellan. La partie Orientale est remarquable par une particularité qu'on ne trouve peut-être en aucun autre endroit du monde connu. Tout le pays au Nord de la riviere de la Plata est rempli de forêts, qui produisent des arbres d'une grosseur considérable; mais au Sud de cette riviere, on n'en trouve absolument d'aucune espèce, si ce n'est quelques pêchers que les Espagnols ont plantés & cultivés dans les environs de Buenos-Ayres, ensorte que sur toute la côte Orientale de la Patagonie, qui a près de quatre cents lieues de longueur, & dans toute la largeur où l'on a pu faire des découvertes, on n'y rencontre d'autres bois que quelques mauvais buissons.

Description de la Patagonie.

Quoique ce pays soit privé de bois, il est abondant en paturages: le ter-

Comment on y chasse les Taureaux.

ANSON. Chap III. An. 1741.

rein en général eſt rempli de dunes d'un ſol ſec, & qui n'eſt preſque que du gravier, couvert de touffes d'herbes très-longues, entremêlées de cantons ſteriles, où l'on ne voit autre choſe qu'un gros ſable. En pluſieurs endroits cette herbe nourrit d'immenſes troupeaux de vaches & de bœufs, ou plutôt de Taureaux, dont quelques-uns ont été amenés par les Eſpagnols, quand ils ont commencé à s'établir à Buenos-Ayres. Ils s'y ſont multipliés ſi prodigieuſement, que s'étant répandus de toutes parts dans le pays, ils ne ſont plus regardés comme appartenants à aucun maître particulier, & que les chaſſeurs en tuent annuellement pluſieurs milliers, uniquement pour en avoir les cuirs & le ſuif. Ces chaſſeurs montent à cheval, armés d'une eſpèce de lance, dont le fer, au lieu d'être dans la même ligne avec le bois, eſt au contraire placé en travers. Ils pourſuivent l'animal avec cet inſtrument; le chaſſeur s'en ſert pour lui couper les jarrets : la bête tombe, ſans pouvoir ſe relever, & le chaſſeur la laiſſe ſur la place pendant qu'il en pourſuit d'autres qu'il fait tomber de même. Quelquefois

ces premiers chaſſeurs ſont ſuivis de gens qui écorchent la bête auſſi-tôt qu'elle eſt tombée; mais on dit qu'ils la laiſſent ſouvent ainſi languir cruellement juſqu'au lendemain, parce qu'ils prétendent que la douleur qu'elle reſſent ſert à détacher plus facilement la peau. Les Prêtres condamnent fortement cette pratique barbare, & font leurs efforts pour la détruire; mais juſqu'à préſent ils ont toujours été inutiles. La chair des animaux, ainſi tués eſt abandonnée, & tombe en pourriture, ou elle eſt dévorée par les oiſeaux de proye & par les bêtes ſauvages, particulierement par des chiens, dont il y a une multitude prodigieuſe. On croit qu'ils ont été produits par ceux que les Eſpagnols avoient à Buenos-Ayres, qui ont quitté leurs maîtres, attirés par la quantité de charognes qu'ils rencontroient; ce qui les a rendus entierement ſauvages.

ANSON. Chap. III. An. 1741.

Outre les bœufs qu'on tue tous les ans pour en avoir la peau & le ſuif, on en prend un grand nombre de vivants, ſans les bleſſer, pour les mettre au labour & à d'autres uſages. On s'en rend maître avec beaucoup d'a-

Maniere de les prendre ſans les tuer.

ANSON. Chap. III. An. 1741.

dreſſe : les chaſſeurs qui ſont à cheval, portent une forte couroye, longue de pluſieurs toiſes avec un nœud coulant à l'un des bouts, ils la tiennent de la main droite en l'élevant à une hauteur convenable, l'autre bout eſt attaché à la ſelle. Ils s'avancent vers un troupeau de bœufs, & quand ils ſont à une certaine diſtance de celui qu'ils veulent prendre, ils jettent la longe avec tant de dextérité qu'ils ne manquent jamais de ſaiſir les cornes de l'animal dans le nœud coulant. Le bœuf ſe met ordinairement à courir auſſi-tôt qu'il ſe ſent pris ; mais le cheval qui galope avec encore plus de viteſſe, continue à le ſuivre, juſqu'à ce qu'un ſecond chaſſeur lui ait jetté un autre corde autour des jambes de derriere ; les chevaux courent de différents côtés, ce qui renverſe l'animal, de façon que les couroyes ſont toujours tendues : alors les chaſſeurs mettent pied à terre, & s'en rendent tellement les maîtres, qu'ils les menent où ils veulent. Ils prennent des chevaux de la même maniere, & des perſonnes, dignes de foi, aſſurent que ce moyen leur ſert également pour aſſujettir des tigres.

ANSON. Chap. III. An. 1741.

Outre les bêtes ſauvages qui ſe ſont répandues en grands troupeaux depuis Buenos-Ayres dans la partie méridionale, on trouve beaucoup de chevaux dans le même pays. Ils viennent auſſi originairement d'Eſpagne, mais ils ſe ſont multipliés prodigieuſement, & ces chevaux devenus ſauvages s'étendent beaucoup plus loin que les bœufs. Quoiqu'il y en ait un grand nombre d'excellents, la quantité les rend à ſi bas prix que dans les établiſſements voiſins où l'argent eſt commun & les denrées rares, les meilleurs ne ſe vendent ſouvent qu'un écu. On ne peut déterminer au juſte juſqu'où ces troupeaux de bêtes & de chevaux ſauvages s'étendent du côté du midi: mais il y a tout lieu de croire qu'il s'en écarte des uns & des autres juſques près du détroit de Magellan.

Chevaux ſauvages qu'on y trouve.

Toutes les parties du pays dont nous parlons ſont encore remplies d'une grande quantité de vigognes ou brebis du Pérou, mais elles ſont difficiles à ſurprendre, très légeres à la courſe, & on ne peut les tuer qu'avec beaucoup de peine. Sur la côte Orientale, on trouve un nom-

Des Penguins.

ANSON. Chap. III. An. 1741.

bre considérable de veaux marins ; & une varieté étonnante d'oiseaux de mer, dont les plus remarquables sont les pengouins. Ils ressemblent à nos oyes par la grosseur & par la figure, mais au lieu d'aîles, ils ont de fort moignons, comme des nageoires, qui ne peuvent leur servir que dans l'eau. Ils ont le bec fort étroit, se tiennent droits & marchent la tête élevée, ce qui a donné lieu au Chevalier Jean Narborough de les comparer à de petits enfants qui sont debout avec des tabliers blancs. Un des plus grands désagréments de ce pays est la rareté de la bonne eau : on en trouve cependant, mais en très petite quantité, & la plus grande partie des étangs & des ruisseaux ne donnent en général qu'une eau somache & désagréable.

Des habitants.

Il n'y a que très peu d'habitants sur la côte Orientale de la Patagonie, mais dans le voisinage de Buenos-Ayres, où le continent est presque quatre fois aussi large, & le climat beaucoup plus doux, le pays est très-peuplé, & les Indiens ont beaucoup plus d'activité & d'esprit que ceux des parties plus Méridionales. Ils res-

ſemblent par le courage, à ces braves Indiens du Chili, qui ont ſi long-temps réſiſté à la puiſſance des Eſpagnols, ont ſouvent ravagé leur pays, & ſont toujours demeurés indépendants. Ils ſont d'excellents cavaliers, & très-experts dans l'uſage de toutes ſortes d'armes, excepté des armes à feu, que les Eſpagnols leur cachent avec le plus grand ſoin. On a vû un éxemple de l'activité & de la réſolution de ces Indiens dans la conduite d'Orellana & de ſes compagnons, que nous avons rapportée. Peut-être que le moyen le plus ſur (dit l'Auteur Anglois,) de détruire la puiſſance Eſpagnole en Amérique ſeroit de donner du ſecours & de l'encouragement à ces Indiens, de même qu'à ceux du Chili.

ANSON. Chap. III. An. 1741.

Sir Jean Narborough à obſervé il y a long-temps que le port de Saint Julien produiſoit du ſel, & qu'au mois de Février, il y en avoit ſuffiſamment pour en charger mille vaiſſeaux : cependant M. Anſon ayant envoyé un Officier à un étang ſalé, pour en prendre la quantité dont ſon Eſcadre avoit beſoin, il n'en trouva que très-peu & mauvais, ce qui ve-

ANSON. Chap. III. An. 1741.

noit ſans doute de ce que le temps étoit alors très-humide.

Lorſque le Tryal fut radoubé, ce qui occupa particuliérement les Anglois, pendant leur ſéjour à la baie de Saint Julien, où ils ne demeurerent que pour ce ſeul objet : le Chef d'Eſcadre tint un conſeil des principaux Officiers, à bord du Centurion, & leur dit qu'il avoit ordre, ſi cela étoit poſſible, de ſe rendre maître dans la mer du Sud de quelque port, où l'on put carener & radouber les vaiſſeaux de l'Eſcadre. Il leur propoſa d'attaquer Baldivia, la principale place ſur la frontiere du Chili : tout le conſeil y conſentit unanimement, & l'on donna aux Capitaines de l'Eſcadre de nouvelles inſtructions, portant qu'en cas de ſéparation, ils feroient en ſorte de ſe rendre à l'Iſle de Nueſtra-Senora Del-Socoro, où ils croiſeroient ſeulement dix jours : que ſi durant ce temps ils n'étoient pas joints par le Chef d'Eſcadre, ils continueroient leur cours & croiſeroient quatorze jours à la hauteur du port de Baldivia : enfin que s'ils n'y étoient pas encore joints par le reſte de l'Eſcadre, ils dirigeroient leur

Nouvelles inſtructions données aux Capitaines.

cours à l'Iſle de Juan-Fernandez. On deffendit auſſi à aucun bâtiment de s'écarter de plus de deux milles du Centurion, à moins qu'il n'y fut forcé par une néceſſité inévitable.

ANSON. Chap. III. An. 1741.

Après avoir fait ce reglement néceſſaire, l'Eſcadre leva l'ancre le matin du vendredi 27 Février : mais le Glouceſter ne pouvant retirer ſon ancre demeura beaucoup en ariere, & fut enfin obligé de couper ſon cable en abandonnant la ſeconde. Le 4 de Mars, étant à la vue du Cap de la Vierge-Marie, la plus grande partie des Capitaines profiterent du temps clair & ſerein qu'il fit l'après-midi, pour rendre une viſite à M. Anſon. Pendant qu'ils étoient avec lui, ils furent tous très alarmés par une grande flâme, qui s'éleva du Glouceſter, & qui fut ſuivie d'un nuage de fumée : leurs craintes furent bien-tôt diſſipées, quand ils apprirent que cette flâme avoit été occaſionnée par une étincelle venant de la forge, qui avoit mis le feu à une quantité de poudre, & à d'autres matieres combuſtibles qu'un Officier préparoit à bord pour en faire uſage, ſi l'on rencontroit l'Eſcadre Eſpagnole, mais

M. Anſon remet à la voile.

ANSON. Chap. III. An. 1741.

qu'elles avoient été éteintes avant que le vaiſſeau en reçut aucun dommage.

Il découvre la terre de feu.

Les Anglois remarquerent que dans ces hautes latitudes, le beau temps eſt de courte durée, & que lorſqu'il paroît le plus ſerein, c'eſt un préſage certain d'une tempête prochaine. La belle après midi dont nous venons de parler, fut ſuivie d'une nuit très-orageuſe, qui finit le matin par une horrible tempête. Elle dura tout le jour ſuivant, mais le vent tomba vers minuit, & le lendemain matin, ils découvrirent la terre qu'on nomme terre de feu, dont la vue n'avoit rien d'agréable, n'étant compoſée que de hauteurs très élevées, & toujours couvertes de neige.

Il paſſe le détroit de le Maire.

Le 7 de Mars, ils commencerent à entrer dans le détroit de le Maire, & virent la terre des états. On donne ce nom à une Iſle dont l'affreuſe ſtérilité préſente un aſpect encore plus ſauvage que celui de la terre de feu. Il ſemble qu'elle ſoit entierement compoſée de rochers inacceſſibles, qui ſe terminent, ſans le moindre mélange de terre, par des pointes hériſſées d'une hauteur prodigieuſe :

elles ſont toutes couvertes d'une neige éternelle, entourées de toutes parts d'affreux précipices, & paroiſſent ſuſpendues de maniere à inſpirer l'effroi. Les montagnes qui portent ces pointes ſont ſéparées en général les unes des autres par des abimes, qui ſemblent pénétrer dans la ſubſtance même des rochers juſqu'a leurs racines les plus profondes, enſorte qu'il n'eſt pas poſſible à l'imagination de ſe rien repréſenter de plus horrible & de plus effrayant : ces énormes crevaſſes paroiſſent s'être formées par de fréquents tremblements de terre. L'Eſcadre fut entraînée dans ce détroit par la rapidité de la marée, qui le lui fit paſſer en deux heures ou environ, quoiqu'il ait ſept à huit lieues de longueur. On le regarde ordinairement comme les limites des Océans atlantique & pacifique, & les Anglois commencerent à ſe flatter qu'ils étoient à la fin de tout danger, & qu'ils ne trouveroient plus qu'une mer libre, juſqu'à ce qu'ils arrivaſſent à ces heureuſes côtes, où tendoient tous leurs déſirs. Ils s'imaginoient que les chimeres dont l'amour de l'or avoit rempli leur ima-

ANSON. Chap. III. An. 1741.

ANSON. Chap. III. An. 1741.

gination alloient être réalisées, & n'avoient l'esprit rempli que de beaux projets pour s'emparer de tout l'or du Chili & de tout l'argent du Pérou. Ces idées agréables étoient entretenues par la pureté de l'air, & par la sérénité du temps qu'il faisoit alors; en effet, quoique l'hyver s'approchât, le matin de cette journée fut plus doux & plus agréable qu'ils n'en avoient encore eu depuis leur départ d'Angletere. Ainsi animés par l'espérance, ils passerent ce fameux détroit, sans prévoir les maux qui les attendoient, & qui étoient pour ainsi dire suspendus sur leurs têtes. Ils ne pouvoienr prévoir que plusieurs des vaisseaux de l'Escadre alloient en être séparés pour toujours; qu'ils seroient tous dispersés, & que le jour de ce passage étoit le dernier dont jouiroient la plus grande partie d'entr'eux.

Les Anglois sont assaillis d'une horrible tempête.

Ils avoient à peine atteint l'extrêmité Méridionale du détroit de le Maire, lorsque toutes leurs belles espérances furent tout-à-coup changées en l'attente horrible d'une immédiate destruction. Les derniers vaisseaux n'étoient pas encore hors du détroit, quand

quand l'air commença à s'obſcurcir, le vent ſouflant fortement du Sud, leur fit ſentir de violentes raffales, pendant que la marée, qui leur avoit été ſi favorable, leur devint contraire, & les emporta à l'Eſt avec une rapidité prodigieuſe. Ils furent alors dans la plus grande inquiétude pour les deux derniers bâtiments, le Wager & la Pinque l'Anne, craignant qu'ils ne fuſſent briſés ſur les rochers de la terre des Etats, d'où ils ne ſe ſauverent réellement qu'avec les plus grandes difficultés.

ANSON. Ch. III. An. 1741.

Toute l'Eſcadre, au lieu de continuer ſon cours au Sud-Oueſt comme on en avoit le deſſein, fut chaſſée à l'Eſt par la force réunie de la tempête & du courant, enſorte que le lendemain matin les vaiſſeaux étoient près de ſept lieues à l'Eſt de la terre des Etats. La violence de ce courant qui les emportoit à l'Eſt avec tant de rapidité, jointe à la force & à la durée des vents d'Oueſt, leur fit bientôt connoître qu'il pouvoit être au-deſſus de tous leurs efforts de doubler le Cap Horn; quoique quelques-uns d'entr'eux euſſent regardé cette difficulté comme chimérique. Ils fu-

Elle eſt ſuivie de pluſieurs mois de fort temps

ANSON. Ch III. An. 1741.

rent pleinement convaincus du peu de fondement de leurs idées précédentes. Les dangers continuels aux quels ils ſe trouverent expoſés pendant les trois mois qui ſuivirent le temps dont nous parlons n'ont peut-être jamais eu rien qui puiſſe leur être comparé. Ils eurent une ſuite continuelle de temps ſi orageux que les marins les plus anciens, & les plus expérimentés en furent également ſurpris, & avouerent que ce qu'ils avoient nommé juſqu'alors des tempêtes, n'étoient que des bouffées en les comparant à la violence des vents qui les chaſſoient devant eux. Ils faiſoient élever des vagues ſi courtes & ſi hautes que les hommes étoient avec raiſon, dans une terreur continuelle; & ſi une ſeule de ces vagues s'étoit rompue ſur eux, elle les auroit vraiſemblablement précipités au fond des eaux. Les vaiſſeaux faiſoient des roulis terribles & continuels, qui donnoient des ſecouſſes ſi vives & ſi violentes, qu'ils ſe trouvoient à chaque inſtant dans le danger le plus imminent d'être briſés en pieces contre les ponts, & les autres parties des bâtiments. Quoiqu'ils priſſent toutes

les précautions poſſibles pour ſe garantir de ces chocs, en s'attachant à quelque corps ſolide, pluſieurs furent arrachés de ces aſiles, & tués ou eſtropiés. Ces tempêtes étoient d'autant plus dangereuſes qu'elles étoient inégales & laiſſoient de temps en temps quelques intervales trompeurs. Il arrivoit quelquefois qu'après avoir été réduits à s'abandonner les mats nuds à la merci des flots, ils ſe hazardoient à mettre leurs baſſes voiles avec de doubles ris, & même le temps paroiſſant plus favorable, les encourageoit à élever leurs hautes voiles : mais tout-à-coup le vent reprenoit une fureur nouvelle, & en un inſtant, les voiles étoient déchirées ſur leurs vergues. Pour augmenter leur embarras, ces ouragans amenoient ordinairement une grande quantité de neige & de pluye, ce qui geloit les voiles & les rendoit ſi caſſantes ainſi que les cordages, qu'ils ſe rompoient au plus léger effort : en même temps les membres des hommes devenoient tout engourdis, & même pluſieurs ſe trouverent hors d'état d'agir, parce que leurs doigts des pieds & des mains furent entiere-

ANSON. Ch. III. An. 1741.

ment gelés. Le Centurion, en voguant dans cette mer furieuſe, où il prit ſouvent beaucoup d'eau, devint ſi lâche dans ſes œuvres mortes, que la mer y entroit par toutes les coutures, & que les lits même des Officiers ne pouvoient demeurer à ſec.

Dommages que ſouffrent leurs vaiſſeaux.

Le 23 de Mars une tempête violente de grêle & de pluye rompit la grande vergue du Centurion, la ralingue de la grande voile fut auſſi rompue, la voile elle même fut déchirée en lambeaux, & malgré tous les ſoins des hommes pour la conſerver, la plus grande partie fut emportée en mer. Cet accident obligea M. Anſon de faire ſignal à tous les vaiſſeaux de mettre à la cape, & la tempête s'étant changée en calme, ils travaillerent tous ſans perdre de temps à réparer leur dommage. Ils remirent en diligence une autre grande voile & continuerent leur cours avec un vent moderé : mais ils ne jouirent pas vingt-quatre heures de ce relâche : une nouvelle tempête les aſſaillit avec encore plus de fureur que la précédente, & les mit dans la néceſſité de courir ſous leurs mâts nuds. Cependant ils eurent enſuite deux ou trois

jours d'un temps moins orageux, mais il fit un brouillard si épais que de demi-heure en demi-heure on étoit obligé de tirer un coup de canon du Centurion pour tenir l'Escadre rassemblée.

ANSON. Ch. III. An. 1741.

Le 31 ils furent allarmés par un coup de canon tiré du Glocester & par un signal qu'on fit de ce bâtiment pour parler au Chef d'Escadre. Le Centurion s'en approcha, & trouva que la grande vergue étoit rompue dans les Palans. On regarda cet accident comme un grand malheur en ce qu'il obligeroit l'Escadre à faire un plus long séjour sous ce climat orageux; mais pour l'abréger autant qu'il seroit possible, M. Anson fit passer à bord du Glocester plusieurs charpentiers des autres bâtiments, afin de réparer le dommage avec la plus grande diligence. Le Capitaine du Tryal se plaignit en même-temps du mauvais état de ses pompes, & de ce que sa chaloupe faisoit tant d'eau qu'il lui étoit presque impossible de la vuider, sur quoi le Chef d'Escadre donna ordre de lui faire passer une pompe en bon état de son propre bâtiment. Le lendemain, premier Avril, le temps fut très obscur &

Ils ont des tempêtes continuelles.

ANSON. Ch. III. An. 1741.

couvert de nuages : le vent commença à fraîchir & à ſe tourner en fréquentes raffales : ce qui préſageoit les approches d'une violente tempête ; en effet, le 3 il s'en éleva une ſi terrible qu'elle ſurpaſſa toutes celles qu'ils avoient déja eues, tant par la fureur que par la durée. Le Centurion reçut un horrible coup de mer qui tomba ſur le bas-bord, la vague entra par la gallerie du demi-pont, & tomba dans le vaiſſeau comme un déluge. En même-temps les mâts & les agrès ſouffrirent exceſſivement : on fut obligé de baiſſer les vergues du grand mât & de la miſaine, & de ferler toutes les voiles. Les Anglois demeurerent en cet état pendant trois jours, aprés leſquels le vent étant un peu tombé, ils ſe hazarderent à mettre à la voile; mais en ne ſe ſervant que des baſſes. Le 8 on tira pluſieurs coups de canon, en ſigne de détreſſe : M. Anſon fit un ſignal pour que l'Eſcadre amenât, & il vit que le Wager avoit perdu ſon mât de miſène & la vergue du grand hunier. Ce bâtiment n'étoit pas le ſeul qui eut ſouffert de la derniere tempête ; le lendemain la Pinque l'Anne fit auſſi

un signal de détresse, on vit que l'étai de la misène & le hauban du beaupré étoient cassés, & que le bâtiment étoit dans le plus grand danger de perdre tous ses mâts. On fut donc obligé de s'arrêter jusqu'à ce que tout fut rétabli, après quoi l'Escadre remit à la voile.

ANSON. Ch. III. An. 1741.

Les Anglois commencerent alors à se flatter de l'espérance que leurs peines étoient à leur dernier période, & qu'ils arriveroient bientôt sous un climat plus favorable, d'autant que suivant leur journal, à la fin de Mars, ils étoient environ à dix dégrés à l'Ouest de la pointe la plus occidentale de la terre de feu, & que depuis ce temps ils avoient toujours fait cours au Nord avec autant de vitesse que la fureur de la mer avoit pu le leur permettre. Cette illusion ne servit qu'à rendre leur situation encore plus terrible, lorsque le 14 d'Avril le temps qui avoit toujours été très chargé s'étant éclairci, la Pinque-l'Anne fit signal entre une & deux heures du matin, qu'elle voyoit la terre devant elle; elle n'en étoit éloignée que de deux milles, ce qui

Toute l'Escadre est dispersée.

jetta toute l'Escadre en grand dan-

ANSON. Ch. III. An. 1741.

ger d'être jettée à la côte, & ſi le vent avoit ſoufflé avec violence du côté ordinaire, ou ſi la lune n'avoit parue fort brillante il ne ſe ſeroit pas échapé un ſeul vaiſſeau. Ils reconnurent, à leur grand étonnement que cette terre étoit le Cap-noir, quoiqu'ils s'imaginaſſent être dix dégrés plus à l'Oueſt. Les courants les avoient jettés dans cette erreur : ils les avoient pouſſés avec tant de force du côté de l'Eſt, que lorſqu'ils crurent avoir parcouru dix-huit dégrés à l'Oueſt, ils n'en avoient fait réellement que la moitié. Cette découverte les obligea de diriger encore leur cours vers le Sud, & au lieu de s'approcher d'un climat plus temperé, ils ſe trouverent de nouveau expoſés aux terribles ouragans, qui les avoient déja jettés ſi ſouvent dans la conſternation. Pour rendre leur ſort encore plus déplorable, ils furent exceſſivement affoiblis par les maladies & par la mort prompte de beaucoup de leurs gens. Trois jours avant celui dont nous parlons ils avoient perdu de vue la Severne & la Perle, & quelques ſoins qu'on ſe donnât pour les retrouver, il ne fut plus poſſible

de les revoir; ce qui fit juger qu'ils avoient été emportés de nuit sur cette terre, où ils avoient péri. Accablés par des idées si propres à les jetter dans un découragement total, ils tournerent au Sud-Oueſt juſqu'au 22 d'Avril, où ils ſe trouverent à plus de ſoixante dégrés de latitude méridionale, & à ſix dégrés à l'Oueſt du Cap-noir, ayant eu dans cet intervalle le temps le plus favorable qu'ils puſſent déſirer: mais le 24 après midi le vent s'éleva prodigieuſement, il ſe forma une tempête horrible; le temps étant devenu très obſcur, les quatre autres vaiſſeaux de l'Eſcadre furent ſéparés & ne ſe joignirent qu'à l'Iſle de Juan-Fernandez. Le Centurion, dans cette tempête, eut ſes voiles déchirées en morceaux, & la plus grande partie de ſes agrès rompus par la violence des coups de mer.

ANSON. Ch. III. An. 1741.

CHAPITRE IV.

Le ſcorbut ſe met dans le vaiſſeau de M. Anſon : effets terribles de cette maladie : il ne trouve aucun de ſes vaiſſeaux au premier rendez-vous : phénomène qui bleſſe pluſieurs de ſes gens : ils ſont dans le plus grand danger de périr : ils manquent l'Iſle de Juan-Fernandez : ils la retrouvent après avoir perdu beaucoup de monde : difficultés qu'ils trouvent à y aborder : leur avidité à dévorer l'herbe que la chaloupe leur apporte : ils réuſſiſſent enfin à y jetter l'ancre : M. Anſon eſt rejoint par le Tryal : on deſcend les malades à terre : d'où vient le nom de l'Iſle de Juan-Fernandez : arbres & plantes de cette Iſle : aſpect charmant des payſages : deſcription de l'endroit où M. Anſon plaça ſa tente : des chiens & des chevres qu'on trouve dans l'Iſle : des lions & des veaux marins : particularités ſur ces animaux : des oiſeaux : des poiſſons.

ANSON. Ch. IV.

An. 1741.

Le ſcorbut ſe met dans le vaiſſeau de M. Anſon.

AUſſi-tôt que les Anglois eurent paſſé le détroit de le Maire, le ſcorbut commença à paroître parmi les hommes d'équipage. La longueur du temps qu'ils demeurerent en mer: la fatigue qu'ils y ſouffrirent, & les différentes peines qu'ils y éprouverent firent faire des progrès ſi étonnants à cette maladie, qu'à la fin d'Avril, il n'y avoit preſque perſonne à bord qui n'en fut attaqué plus ou moins, & que pendant le même mois, il mourut quarante-trois hommes ſur le ſeul Centurion. Quoique le ſcorbut étendit de jour en jour ſes ravages, ils eſpererent qu'à meſure qu'ils avanceroient vers le Nord, les ſymptômes iroient en diminuant; mais ils furent encore cruellement trompés dans leur attente, & dans le cours du mois de Mai, ils perdirent deux fois autant d'hommes que dans celui d'Avril. Ils n'arriverent à Juan-Fernandez que vers le milieu de Juin, la mortalité alla toujours en augmentant juſqu'à ce temps, & la maladie fit des progrès ſi terribles, qu'après avoir perdu plus de deux cents hommes, ils ſe trouverent reduits à un

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

si petit nombre en état de faire le service, qu'à chaque quart on ne pouvoit compter que sur six hommes.

Effets terribles de cette maladie.

Cette horrible maladie, si fréquente dans tous les longs voyages, & qui fut si destructive dans l'Escadre de M. Anson, attaque le corps humain de diverses manières, aussi étonnantes qu'impossibles à bien décrire. Les symptômes varient à l'infini, & il est très rare que les plaintes de deux malades se rapportent l'une à l'autre. Il y a cependant quelques-uns de ces symptômes qui sont en général les plus ordinaires. Tels sont de grandes taches dispersées sur tout le corps, les jambes enflées, des tumeurs putrides, une lassitude extraordinaire, un abattement étonnant, des frissonnements & des tremblements, avec une disposition à être frappé de terreurs paniques aux accidents les plus légers. Tout ce qui détruisoit les espérances des hommes de l'Escadre, rédoubloit la maladie, faisoit périr ceux qui en étoient fortement attaqués, & confinoit dans leurs hammacs ceux qui auroient pu

rendre encore quelque ſervice. Elle étoit ſouvent accompagnée de jauniſſes, de pleureſies, de rhumatiſme & de fievres putrides; mais ce qui paroît encore plus extraordinaire, elle faiſoit r'ouvrir des bleſſures fermées depuis pluſieurs années, & détruiſoit les calus des os rompus, quoiqu'ils fuſſent formés depuis très longtemps; enſorte que les fractures ſe trouvoient au même état que ſi elles avoient été ſeulement rétablies depuis peu. Pluſieurs des hommes, quoique confinés dans leurs hammacs, paroiſſoient aſſez gais, parloient d'une voix forte & nette, mangeoient & buvoient avec plaiſir; mais ſi on les tranſportoit dans leurs lits d'un endroit du vaiſſeau à l'autre, ils expiroient auſſi-tôt. D'autres ſe confians en leurs forces, ou plutôt en leur courage, vouloient quitter leurs hammacs; mais ils mouroient avant d'avoir gagné le pont, & il étoit très ordinaire d'en voir périr dans l'inſtant où ils venoient de faire quelques efforts pour remplir leur ſervice.

M. Anſon ne trouve aucun de ſes vaiſſeaux au premier rendez-vous.

Cette affreuſe maladie, contre laquelle ils combattoient depuis ſi long-

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

temps, bien loin de diminuer, étendoit ſes horribles ravages, à meſure qu'ils s'éloignoient du Cap-Horn. Ils ne trouverent pas l'Ocean pacifique plus favorable pour eux, que n'avoit été le voiſinage orageux de la terre de feu. Le Centurion étant arrivé le 8 de Mai à la hauteur de l'Iſle de Socoro, le premier rendez-vous indiqué pour toute l'Eſcadre, les Anglois ſe flattoient de l'eſpérance d'y rencontrer quelques-uns de leurs compagnons; mais ils y croiſerent pluſieurs jours ſans découvrir aucunes voiles, ſans recevoir aucun ſoulagement dans les maladies dont ils étoient attaqués, & ſans reſſentir aucune modération dans la fureur des élements. Engagés dans ce labyrinthe d'infortunes, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſe ſoient abandonnés à la funeſte idée que tous leurs Conſors étoient péris; mais en même-temps, ils ſe trouverent eux-mêmes dans le plus grand danger d'être jettés à la côte qui leur paroiſſoit ſi eſcarpée & ſi irréguliere que ſi ce malheur leur fut arrivé, ils n'auroient eu d'autre attente que celle de leur deſtruction totale. Cette terre ne préſentoit que l'aſpect le plus

effrayant, une côte couverte de rochers ſtériles, & un rivage bordé de précipices.

ANSON. Ch. IV.

An. 1741.

Le découragement où ils étoient plongés par la vue de cette terre, étoit encore augmenté par les difficultés qu'ils trouvoient à manœuvrer leur vaiſſeau, parce que le ſcorbut avoit fait périr la plus grande partie de leurs gens, & que tout le reſte de l'équipage en étoit plus ou moins infecté. Ils ne trouvoient aucune diminution dans la violence des vents en avançant au Nord : ils éprouvoient toujours de furieuſes raffales, qui déchiroient leurs voiles, & endommageoient conſidérablement leurs agrès. Dans une de ces raffales, qui fut accompagnée de violents éclats de tonnère, une flamme s'élança le long des ponts, avec une exploſion ſemblable au bruit d'un nombre de piſtolets & pluſieurs Officiers & Matelots en furent bleſſés.

Phénomène qui bleſſe pluſieurs de ſes gens.

Nous ne finirions pas, ſi nous voulions rapporter en détail les dangers & les terreurs qu'ils éprouverent ſur cette côte : tous ces accidents allerent en augmentant juſqu'au 22 de Mai, où il ſembla que les efforts

Ils ſont dans le plus grand danger de périr.

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

de toutes les tempêtes précédentes s'étoient réunies, & avoient conſpiré leur ruine totale. Preſque toutes les voiles du Centurion furent déchirées, & la plus grande partie de ce qui reſtoit entier des agrès fut rompu. Une vague haute comme une montagne, tomba ſur le pont à ſtribord, & lui donna un choc ſi prodigieux, que pluſieurs des haubans furent rompus de la ſecouſſe; le Leſt & les proviſions furent tellement bouleverſés que le bâtiment s'enfonça de plus de deux bandes à bas-bord. Ce coup ſi effrayant jetta les hommes dans la conſternation la plus profonde; chacun penſant qu'on alloit couler à fond à chaque inſtant. Il eſt vrai que le vent tomba après quelques heures, mais toutes les voiles étoient ſi déchirées, qu'on ne pouvoit les hiſſer aux vergues; le vaiſſeau fatiguoit exceſſivement dans une mer ſi rude, & alloit toujours en roulant, faute de voiles pour le tenir en état. Les hommes ne perdirent pas un moment pour raccommoder leurs voiles & leurs cordages; mais pendant qu'ils étoient occupés à ces réparations ſi néceſſaires, ils furent dans le danger le plus imminent d'être

jettés sur la côte de l'Isle de Chiloe, d'où ils se trouverent si près, que si le vent ne se fut tourné Sud, par l'événement le plus heureux, ils y auroient immanquablement péri. Cette circonstance, pour ainsi dire miraculeuse, les mit en état de s'éloigner de terre avec la grande voile seule : le maître & M. Walter, chapelain du Chef d'Escadre, prirent le soin du gouvernail, pendant que tout le reste de l'équipage travailla avec la plus grande diligence à mettre les mâts en sureté, & à racommoder les voiles.

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

Cette tempête parut enfin être le dernier effort de ce climat orageux : après avoir croisé pendant quinze jours sans voir aucun des autres bâtiments, le Centurion s'éloigna de cette terre, & voyant le temps très modéré, il tourna la proue à l'Isle de Juan-Fernandez, unique ressource dans l'état où ils se trouvoient, pour empêcher le reste des hommes de périr en mer. Il est vrai qu'on avoit indiqué le port de Baldivia pour le second rendez-vous, mais on fut obligé d'y renoncer, parce que l'équipage étoit réduit à un état si déplorable, que bien loin de songer à

Ils manquent l'Isle de Juan-Fernandez.

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

attaquer aucune place des ennemis, toutes les eſpérances des Anglois ſe bornerent alors à faire leurs efforts pour ſauver leur vaiſſeau, & quelque partie de ce qui reſtoit de leur équipage affoibli, en ſe rendant avec la plus grande diligence qu'il ſeroit poſſible à l'Iſle de Juan-Fernandez. L'horreur de leur ſituation ne leur permettant pas de délibérer, & le temps leur devenant extrêmement précieux, puiſqu'il leur mouroit chaque jour quatre, cinq ou ſix hommes; ils dirigerent leur cours directement à cette Iſle. Pour ſurcroît de chagrin, ils ne la trouverent point dans la poſition où elle étoit marquée ſur leurs cartes : ils commencerent à craindre d'avoir été trop loin à l'Oueſt, & quoique M. Anſon fut fortement perſuadé qu'il l'avoit vue le matin du 28; les Officiers ſoutinrent que ce n'étoit qu'un nuage. La brume dont le temps étoit rempli, rendoit leur ſentiment probable, & après avoir tenu leur conſeil, on réſolut de ſe tenir à l'Eſt dans le parallele de cette Iſle; mais le 30 de Mai on découvrit le continent du Chili, & l'on eut le chagrin de voir qu'on avoit changé de

cours mal-à-propos, dans le temps où l'on étoit prêt vraiſemblablement de la découvrir. Ceux qui vivoient encore furent totalement découragés par ce nouvel inconvénient : Ce découragement devint général, & ſe joignant au manque d'eau, & à la violence de la maladie, la mortalité en fut encore plus terrible.

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

A toutes ces calamités ſe joignit la fâcheuſe circonſtance, qu'en faiſant route à l'Oueſt pour chercher Juan-Fernandez, ils furent tellement retardés par les calmes & par les vents contraires, qu'ils employerent neuf jours à regagner la même hauteur d'où ils s'étoient éloignés en deux jours, quand ils avoient fait cours à l'Oueſt. Ils étoient dans cet état malheureux dans une grande diſette d'eau, & ſi affoiblis par les maladies, qu'à chaque quart il n'y avoit pas plus de dix mariniers, dont pluſieurs même étoient eſtropiés, qui fuſſent en état de ſervir, quand ils découvrirent enfin le 9 de Juin l'Iſle ſi long-temps déſirée. Cette derniere erreur leur avoit fait perdre ſoixante-dix ou quatre-vingts hommes, que vraiſemblablement ils auroient ſauvés, s'ils

Ils la retrouvent après avoir perdu beaucoup de monde.

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

l'avoient gagnée lorſque le Chef d'Eſcadre l'avoit découverte le 28 de Mai. Malgré cet inconvénient, on reconnut par la ſuite que c'étoit un moyen ménagé ſans doute par la Providence, pour la conſervation de tous ceux qui avoient ſurvêcu à cette infortune apparente.

Quoique l'Iſle de Juan-Fernandez leur parut au premier aſpect toute couverte de montagnes très eſcarpées & fort irrégulieres, cependant comme ils la cherchoient depuis très long-temps, la vue ne pouvoit manquer de leur en paroître très agréable, puiſque c'étoit le ſeul endroit où ils avoient quelqu'eſpérance de voir finir les peines qu'ils ſouffroient depuis ſi long-temps, & qui auroient immanquablement cauſé leur deſtruction totale ſi elles avoient encore duré.

Difficultés qu'ils trouvent à y aborder.

Lorſqu'ils apperçurent cette Iſle, le vent étoit au Nord, & ils furent tout le jour & toute la nuit ſuivante à louvoyer ſans pouvoir gagner la terre. On voulut revirer de bord pendant le ſecond quart; mais l'équipage étoit réduit à une ſi grande foibleſſe, que le Lieutenant ne put trouver que

deux quartiers-maîtres, & ſix matelots en état de ſervir ; enſorte que ſi les Officiers, les valets & les mouſſes n'y euſſent travaillé, il auroit été impoſſible d'aborder à l'Iſle dont on avoit la vue. C'eſt à cet état fâcheux que ſe trouvoit alors réduit le Centurion, navire de ſoixante canons, qui trois mois avant avoit paſſé le détroit de Lemaire, avec quatre ou cinq cents hommes d'équipage preſque tous en bonne ſanté & pleins de vigueur.

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

Le 10 de Juin après midi, ils ſe trouverent ſous le vent de l'Iſle ; ils la cotoyerent environ à deux milles de diſtance, & étant alors près du rivage, ils remarquerent que ce pays qui de loin paroiſſoit montagneux, eſcarpé, & très irrégulier, leur préſentoit un aſpect totalement différent.

Leur avidité à dévorer l'herbe que leur apporte la chaloupe.

Les précipices eſcarpés étoient preſque tous couverts de bois, & l'on voyoit dans ces eſpaces les plus belles vallées couvertes d'une agréable verdure, & arroſées d'un grand nombre de ruiſſeaux & de caſcades. Un coup d'œil auſſi charmant & ſi bien diverſifié, auroit toujours été très agréable, même à un ſpectateur indifférent : mais dans l'état d'accable-

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

ment où étoient les gens du Centurion, pouſſant continuellement des ſoupirs languiſſants vers la terre, & ſes végétaux, comme font tous les hommes affectés par le ſcorbut : il eſt impoſſible à l'imagination de ſe repréſenter la joie, les tranſports & les ſaiſiſſements qu'ils éprouverent à la vue du rivage, ainſi que l'empreſſement & l'ardeur avec laquelle ils regardoient la verdure, l'eau douce & les autres rafraîchiſſements qui ſe préſentoient à leurs yeux. M. Walter qui nous a donné l'hiſtoire de ce voyage, compare leur avidité aux envies les plus animées des femmes enceintes. » Il n'y a (dit-il) que ceux » qui ont ſouffert long-temps les ar» deurs de la ſoif, & qui peuvent » rappeller à leur ſouvenir les déſirs » & les agitations qu'ils ont éprouvées » en penſant aux ruiſſeaux & aux fon» taines, qui ſoient en état de juger » de l'émotion que nous reſſentimes » à la vue d'une grande caſcade d'eaux » tranſparentes, qui d'un roc de près » de cent pieds de haut tomboit dans » la mer à une petite diſtance du vaiſ» ſeau. » Ceux qui étoient depuis long-temps renfermés dans leurs

hamacs raſſembloient alors toutes les forces qui leur reſtoient, & ſe traînoient en rampant juſques ſur le pont, pour ſatisfaire leurs regards de cet aſpect vivifiant. C'eſt ainſi qu'ils côtoyoient le rivage, en contemplant ces payſages enchanteurs, dont la beauté augmentoit à meſure qu'ils approchoient; mais la nuit les enveloppa encore de ſes ténébres avant qu'ils découvriſſent une baye où ils puſſent aborder. Ils ſe déterminerent à paſſer cette nuit la ſonde à la main, & M. Anſon envoya le matin la chaloupe pour trouver un abordage. Cependant le courant les emporta pendant la nuit & les mit ſi près de terre qu'ils furent obligés de jetter leur ſeconde ancre, à ſoixante & cinq braſſes d'eau, n'étant pas à plus d'un demi-mille du rivage. A quatre heures du matin on envoya le troiſiéme Lieutenant avec le canot chercher la baye qu'on déſiroit ſi ardemment, & il revint à midi avec ſon canot chargé de veaux marins & d'herbes fraîches. Il y avoit dans cette Iſle d'autres végétaux beaucoup meilleurs, mais les gens du canot n'en avoient pas rencontré dans le court

ANSON. Chap. IV. An. 1741.

séjour qu'ils y avoient fait, & ils ne pouvoient douter que l'herbe même ne fut un mets délicieux pour leurs compagnons : en effet, ils la dévorerent en un instant. A l'égard des veaux marins, ils furent moins recherchés par les gens d'équipage, d'autant qu'en l'absence de ceux du canot, ils avoient pêché une grande quantité de poissons excellents.

Ils réussissent enfin à y jetter l'ancre.

Le canot avoit découvert la baye où ils avoient dessein d'aborder ; le temps étant favorable, ils firent leurs efforts le lendemain matin pour lever l'ancre, & obligerent même les malades, qui pouvoient à peine se tenir debout, de venir les aider. Malgré leurs secours, leurs forces réunies étoient si peu considérables, qu'il se passa près de quatre heures avant que le cable fut perpendiculaire, & ensuite tous leurs efforts ne purent l'arracher de terre. Cependant il s'éleva un vent frais vers midi, ils mirent toutes leurs voiles, réussirent à enlever l'ancre, rangerent la côte autour de la pointe qui forme la partie Orientale de la baye, où ils la jetterent enfin à cinquante-six brasses de profondeur.

Il

ANSON. Chap. IV.

An. 1741.

M. Anſon eſt rejoint par le Tryal.

Il n'y avoit pas long-temps que le Centurion étoit rangé quand on apperçut une voile, & lorſqu'elle fut plus proche, on reconnut que c'étoit la chaloupe le Tryal. M. Anſon envoya auſſi-tôt quelques-uns de ſes gens à bord de ce bâtiment, & avec leur ſecours il fut conduit à l'ancre dans la baye. M. Saunders, qui le commandoit, dit au Chef d'Eſcadre qu'il avoit perdu trente-quatre hommes de ſon équipage, & que ceux qui lui reſtoient étoient tellement malades du ſcorbut, qu'il n'y avoit que lui, ſon Lieutenant & trois des hommes qui fuſſent en état de manœuvrer. Il ajouta que le 9 de Mai il avoit retrouvé la Pinque-l'Anne, avec laquelle il avoit été de conſerve pendant quatre jours, mais qu'il en avoit été ſéparé depuis par un violent coup de vent.

On deſcend les malades à terre.

M. Anſon donna particulierement ſes premiers ſoins à envoyer à terre tout ce qui étoit néceſſaire pour élever des tentes, afin d'y faire deſcendre les malades, dont il mouroit toujours un grand nombre à bord. La maladie augmentoit ſans doute beaucoup par l'ordure & l'infection dans

ANSON. Chap. IV. An. 1741.

laquelle étoient ces malheureux, parce qu'il reſtoit trop peu de monde pour en avoir ſoin ; ce qui rendoit le vaiſſeau d'une puanteur inſuportable entre les ponts. Malgré l'ardent déſir que tous avoient d'être à terre, le nombre de ceux qui pouvoient travailler étoit ſi petit que les tentes ne purent être préparées avant le ſeize. Les deux jours ſuivants on débarqua tous les hommes au nombre de cent ſoixante & ſept, outre douze ou quatorze qui moururent dans la chaloupe quand ils furent expoſés au grand air. On fut obligé de tranſporter la plus grande partie des malades du vaiſſeau dans leurs hammacs, & enſuite de les porter de même par un rivage pierreux aux tentes. Ce travail étoit ſi fatigant pour le petit nombre de ceux qui étoient en état de le faire, que M. Anſon eut l'humanité, non-ſeulement de s'y employer lui-même, mais encore d'obliger tous les officiers ſans diſtinction à prêter la main pour ce ſervice charitable.

D'où vient le nom de l'Iſle de Juan Fernandez.

M. Anſon s'attachoit particuliérement à faire lever le plan des rades & des côtes, & à faire toutes les obſerva-

ANSON. Chap. IV. An. 1741.

tions qu'il jugeoit pouvoir être utiles aux vaiſſeaux Anglois qui voudroient naviguer à l'avenir dans ces mers. On prétend que l'Iſle de Juan-Fernandez a pris ſon nom d'un Eſpagnol, qui en obtint la propriété, mais qui l'abandonna, après y être demeuré quelques temps. Suivant les obſervations de M. Anſon, elle eſt ſituée à 33 dégrés 40 minutes de latitude méridionale, & eſt éloignée de cent lieues du continent du Chili. Sa plus grande longueur eſt entre douze & quinze milles, & ſa plus grande largeur d'un peu moins de ſix milles. La partie ſeptentrionale de cette Iſle eſt formée de rochers eſcarpés, très-hauts & dont une grande partie ſont abſolument inacceſſibles, quoiqu'ils ſoient en général couverts d'arbres. Le terrein eſt ſi léger, & a ſi peu de profondeur, que les plus grands arbres y ſont aiſément déracinés, ce qui fut cauſe de la perte d'un des matelots. Cet homme étant monté ſur des hauteurs pour chaſſer des chevres, s'attacha à un arbre pour qu'il l'aidât à grimper : mais cet arbre manqua auſſi-tôt : l'homme roula le long du cô-

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

teau, & s'attacha dans sa chute à un autre arbre d'une grosseur considérable, qui fut de même déraciné; le matelot tomba entre les rochers, il fut brisé & périt sur la place.

La partie méridionale, ou plutôt celle du Sud-Oueſt de l'Isle est totalement différente des autres. Le terrein est sec, pierreux & sans arbres, mais il est très plat & bas, par comparaison avec les hauteurs de la partie septentrionale. Ce côté est peu fréquenté par les vaisseaux, parceque le rivage est escarpé, & qu'il n'y a pas d'eau fraîche, ou au moins en très petite quantité. De plus il est exposé à des vents du Sud, qui en général y soufflent pendant toute l'année, & avec grande violence dans le temps du solstice d'hiver.

Arbres & plantes de cette Isle.

Les forêts de la partie septentrionale de l'Isle sont composées d'arbres presques tous aromatiques de différentes sortes, mais il n'y en a pas d'assés gros pour faire aucune piece considérable de charpente, à l'exception des myrtes, dont le sommet est circulaire, & qui paroissent aussi réguliers & aussi uniformes que si on les avoit taillés. Sur l'écorce de cet

ANSON. Chap. IV. An. 1741.

arbre vient une excreſcence qui reſſemble à de la mouſſe, mais qui a l'odeur & le goût de l'ail, auſſi les hommes du Centurion en firent le même uſage. Quoique cet arbre ſoit le plus fort de l'Iſle, il ne monte pas à plus de quarante pieds. Il y croit auſſi du piment & des arbres à chou, mais ils n'y ſont pas en grande abondance. On y trouve une grande varieté de diverſes plantes, entre leſquelles ſont preſque tous les végétaux qu'on regarde comme particuliérement convenables pour la guériſon du ſcorbut, & l'on y rencontre en abondance de l'oſeille ſauvage, du pourpier, du creſſon de fontaine, des navets & des raves de Sicile. M. Anſon pour l'avantage de ſes compatriotes qui pourroient aborder à l'avenir dans cette Iſle, y ſema des laitues, des carottes & d'autres plantes de jardins, & il y planta auſſi dans les bois des noyaux de diverſes ſortes de prunes, d'abricots & de pêches, qui depuis ce temps y ont profité exceſſivement.

Il n'eſt pas inutile de remarquer que quelques parties de cette Iſle reſſemblent aux montagnes du Chili,

ANSON. Chap. IV. An. 1741.

où l'on trouve de l'or, & qu'en pluſieurs endroits on voit des collines d'une eſpece particuliere de terre rouge beaucoup plus belle que le vermillon : peut-être que ſi l'on en faiſoit l'épreuve, on en pourroit tirer une marchandiſe d'un très grand uſage, & par conſéquent d'un bon prix.

Aſpect charmant des payſages.

Les bois qui couvrent la plus grande partie des hauteurs eſcarpées, ſont ſi bien dégagés de ronces & d'arbriſſeaux, qu'on peut y paſſer ſans aucun embarras. Dans la partie ſeptentrionale de l'Iſle, les irrégularités des montagnes & des précipices forment des vallées auſſi charmantes que celles dont on donne la deſcription dans les Romans. La plus grande partie ſont coupées par un ruiſſeau d'une eau très claire & très pur, qui les traverſe, après être tombée en caſcades de rochers en rochers. En quelques endroits particuliers de ces vallées, la hauteur des rochers, qui paroiſſent comme ſuſpendus, la chute des eaux, l'ombre & l'épaiſſeur des bois voiſins, le tout enſemble forme le théâtre le plus noble & le plus majeſtueux. On

voit ici que les ſimples effets de la nature, ſans le ſecours d'aucun art, ſurpaſſent tout ce que nous trouvons dans les deſcriptions enfantées par l'imagination la plus brillante.

Deſcription de l'endroit où M. Anſon plaça ſa tente.

Il n'y a peut-être pas ſur toute la terre un endroit auſſi charmant que celui où M. Anſon plaça ſa tente. C'étoit une petite plaine environ à un demi-mille de la mer où elle fut poſée en face d'une large avenue qui ſembloit coupée au travers des bois & qui conduiſoit au rivage par une pente douce, ce qui faiſoit jouir le chef d'Eſcadre de la vue de la baye, ainſi que des vaiſſeaux qui y étoient à l'ancre : cette plaine étoit terminée par un bois de myrthes élevés, qui l'environnoient circulairement : ils étoient ſur un côteau plus eſcarpé que la plaine, mais beaucoup moins que les hauteurs, & les précipices de l'intérieur de l'Iſle, qu'on voyoit au-deſſus du ſommet des arbres, ce qui augmentoit encore la beauté du payſage. A droite & à gauche de la tente, couloient deux ruiſſeaux auſſi tranſparents que du cryſtal ; ils en étoient éloignés d'environ cinquante toiſes, & ſervoient encore à ren-

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

dre cet endroit plus délicieux par la réfléxion des arbres qui bordoient la plaine.

Des chiens & des chevres qu'on trouve dans l'Iſle.

Les anciens voyageurs rapportent qu'il y avoit un nombre prodigieux de chevres dans cette Iſle, mais il eſt conſidérablement diminué, par les ſoins des Eſpagnols, qui les ont fait détruire, en envoyant ſur le rivage une grande quantité de chiens, afin de priver les boucanniers & les corſaires des avantages qu'ils en retiroient, par les proviſions que ces chevres leur fourniſſoient. Il eſt remarquable que les gens du Centurion en trouverent pluſieurs qui paroiſſoient fort vieilles, & qui avoient les oreilles fendues, ce qui fit juger qu'elles avoient appartenu à M. Selkirk. Cet Ecoſſois comme nous l'avons déja rapporté précédemment avoit été laiſſé dans cette Iſle environ trente-deux ans avant l'arrivée de M. Anſon, & comme il lui arrivoit ſouvent de prendre plus de chevres qu'il n'en avoit beſoin, il leur rendoit la liberté, après les avoir marquées à l'oreille. Les gros chiens dont nous venons de parler, ont détruit tous ces animaux dans les par-

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

ties accessibles de l'Isle, & le petit nombre de ceux qui sont restés, vivent sur les endroits escarpés & dans les précipices, où ils sont partagés en différents troupeaux, qui habitent divers endroits fourés, sans jamais se confondre les uns avec les autres. M. Walter & quelques Anglois furent témoins de la disposition singuliere d'un de ces troupeaux contre un nombre de chiens. Ces Anglois alloient dans une chaloupe à la baye orientale, & voyant quelques chiens qui couroient, ils s'arrêterent pour les examiner, & pour voir quelle chasse ils vouloient faire. Ces chiens monterent un côteau, sur le sommet duquel ils virent un troupeau de chevres, qui sembloient rangées en bataille pour les recevoir. Le chef du troupeau s'étoit placé en face de l'ennemi dans un passage très étroit, bordé de précipices des deux côtés, avec les autres chevres derriere, où le terrein étoit plus large & plus ouvert. Ce terrein étoit inaccessible par tout autre endroit: les chiens monterent d'abord en courant avec la plus grande ardeur, mais quand ils furent à dix toises des che-

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

vres, ils reconnurent le danger, qui étoit ſi grand pour eux, comme le remarque M. Walter, qu'ils ſeroient infailliblement tombés dans les précipices; mais ils ſe retirerent auſſitôt, & abandonnerent la chaſſe. Ces chiens ſe ſont exceſſivement multipliés dans l'Iſle, & comme ils ne peuvent prendre que peu de chevres, leur nouriture la plus ordinaire eſt de jeunes veaux marins.

Les gens d'équipage ne pouvoient gueres tuer plus d'une chevre par jour, & ils étoient las de poiſſon, ce qui les fit conſentir à eſſayer de manger du veau marin, mais peu-à-peu ils y prirent tant de goût qu'ils ne pouvoient s'en laſſer, & ils lui donnerent le nom d'agneau.

Des lions & des veaux-marins.

Le lion marin eſt un autre animal amphibie qu'on trouve dans cette Iſle, en très-grande quantité, de même que les veaux marins. Le lion eſt aſſés ſemblable au veau, mais beaucoup plus gras, & les gens des vaiſſeaux lui avoient donné le nom de bœuf. Quand cet animal a acquis toute ſa groſſeur, il a depuis douze juſqu'a vingt pieds de long, & depuis huit juſqu'a quinze de circonfé-

rence : il eſt ſi gras qu'après en avoir coupé la peau, qui a au moins un pouce d'épaiſſeur, on trouve plus d'un pied de graiſſe, avant de rencontrer le maigre ou les os : enſorte que l'on tire des plus gros juſqu'à cinq cents pintes d'huile. Ils ont la peau couverte de poils courts, d'un brun clair, mais la queue & les pieds, qui en mer leur ſervent de nageoires ſont preſque noirs. Les pieds ſont partagés par des eſpeces de doigts, qu'une membrane joint les uns aux autres. Cet animal reſſemble aſſés à un gros veau, mais le mâle porte une large trompe au groin, qui lui deſcend de cinq à ſix pouces au-deſſous de la levre ſupérieure. Les femelles n'ont pas cette trompe, ce qui les rend faciles à diſtinguer, & elles ſont auſſi beaucoup plus petites que les mâles.

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

Le plus gros lion marin que les Anglois virent dans cette Iſle, ſembloit être le chef de tous : il étoit ſuivi d'un grand nombre de femelles, & chaſſoit les autres mâles, ce qui lui fit donner le nom de bacha. Ces animaux amphibies demeurent en mer tout l'été, & ne viennent

Particularités ſur ces animaux.

ANSON. Chap. IV. An. 1741.

ſur le rivage qu'au commencement de l'hiver, mais ils y reſtent toute cette ſaiſon, & vivent d'herbes & de verdures qui croiſſent ſur les bords des ruiſſeaux d'eau douce. Quand ils ne ſont point occuppés à paître, ils dorment en troupeaux dans les endroits plus marécageux. Ceſt dans cet intervale qu'il s'accouplent & font leurs petits: ils en ont ordinairement deux à chaque portée, de la taille d'un veau formé, & ils les nourriſſent de leur lait. Comme ils ſont d'un naturel aſſés léthargique, & qu'ils ne s'éveillent pas facilement, on remarque que chaque troupeau place quelques mâles à une certaine diſtance, pour ſervir de ſentinelles, & qu'ils donnent toujours l'allarme ſoit qu'on paroiſſe vouloir les attaquer, ſoit ſeulement quand on en approche. Ils ſont en effet très propres à jetter l'épouvante, même quand ils ſont éloignés: le bruit qu'ils font eſt fort aigre, & de différente ſorte: quelquefois ils grognent comme les pourceaux, & d'autres fois ils henniſſent comme les chevaux les plus vigoureux. Les mâles ont ſouvent de furieux combats les uns contre les

autres, particuliérement autour des femelles : le bacha qui en étoit ordinairement environné & dont les autres mâles n'oſoient approcher, n'avoit acquis cette préeminence que par pluſieurs victoires ſanglantes, dont on voyoit les marques au grand nombre de cicatrices qui lui couvroient toutes les parties du corps. Les mariniers en tuerent beaucoup pour les manger, & ils en eſtimoient particuliérement la langue & le cœur, qu'ils préféroient aux mêmes parties du bœuf. Il n'y avoit aucune difficulté à les tuer, puiſqu'ils étoient incapables de s'échapper, & de faire aucune réſiſtance, leurs mouvements étant plus lents qu'on ne peut ſe l'imaginer. Tout le temps qu'ils marchoient, leur huile étoit agitée en groſſes ondes ſous leur peau, & ils étoient ſi remplis de ſang que quand on les avoit bleſſés profondément en dix ou douze endroits, ces bleſſures formoient comme autant de fontaines qui jailliſſoient à une diſtance conſidérable. Pour connoître combien ils en contenoient, les matelots en frapperent un d'un ſeul coup; lui couperent la gorge, meſurerent le

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

sang qui en sortit, & trouverent qu'indépendamment de ce qui en restoit dans les vaisseaux, ce qui devoit être encore assés considérable, il en rendit au moins deux muids. Quoique ces pésants animaux soient très-faciles à tuer, ils peuvent cependant faire beaucoup de mal. Un matelot étant occupé à en écorcher un jeune, la femelle à qui on l'avoit enlevé, s'approcha sans qu'il y fit attention, prit la téte du matelot dans sa gueule, lui fit plusieurs entailles au crâne avec ses dents, & le blessa si dangereusement par ses morsures, que malgré tous les soins qu'on prit pour lui conserver la vie, il mourut peu de jours après.

Des oiseaux.

Les animaux dont nous avons parlé sont ceux qu'on trouve principalement dans l'Isle de Juan-Fernandez; les Anglois n'y remarquerent que peu d'oiseaux, dont les principaux étoient des faucons, des hiboux, des colibris & des merles. Pour les autres animaux dont parlent les anciens écrivains, il n'en vient que très-peu : sans doute qu'ils ont été détruits par les chiens; il y a cependant un assés grand nombre de rats, qui sont très incommodes.

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

Des poiſſons.

Les repas les plus délicieux que les gens de l'Eſcadre firent dans l'Iſle, furent compoſés de poiſſons, dont la baye leur fournit une grande abondance. Ils y trouverent des morues d'une groſſeur étonnante, des cavallies, des tatonneurs, de grandes brêmes, des pucelles, des congres d'une eſpece particuliere & très eſtimée, un poiſſon noir aſſés ſemblable à la carpe, & que quelques-uns nommerent ramoneur de cheminées. Tous ces poiſſons étoient en ſi grande quantité qu'une chaloupe, avec deux ou trois lignes en rapportoit ſa charge en deux ou trois heures. Cependant leur pêche étoit ſouvent interrompue par un grand nombre de chiens de mer, & de gros requins, qui ſuivoient les chaloupes, pour enlever leur proye. On trouva auſſi des écreviſſes de mer, qui péſoient huit ou neuf livres : le goût en étoit délicieux, & elles étoient en ſi grande quantité près du rivage, que les crocs des chaloupes en perçoient fréquemment, en s'éloignant ou en s'approchant de terre.

CHAPITRE V.

Les Anglois déſeſperent de revoir les autres vaiſſeaux de l'Eſcadre : le Glouceſter paroît à la vue de l'Iſle ſans pouvoir y aborder : il aborde enfin à Juan-Fernandez : les Anglois reconnoiſſent que les ennemis étoient venus depuis peu dans l'Iſle : M. Anſon fait conſtruire un four : il fait bâtir une forge : avantage qu'on pourroit retirer de l'Iſle de Maſa-Fuero : le Tryal eſt envoyé à cette Iſle : occupation des Anglois à Juan-Fernandez : la Pinque l'Anne rejoint M. Anſon.

ANSON. Ch. V.

An. 1741.

L'Arrivée de la chaloupe le Tryal, peu de temps après que le Centurion eut abordé dans l'Iſle de Juan-Fernandez, donna aux Anglois la plus grande eſpérance d'être bientôt rejoints par tous les autres bâtiments de l'Eſcadre, & ils furent pluſieurs jours à regarder continuellement en mer, dans l'attente de les y découvrir. Après être ainſi demeurés

Les Anglois déſeſperent de revoir les autres vaiſſeaux de l'Eſcadre.

quinze jours ſans avoir vu aucunes voiles, ils commencerent à déſeſperer de jamais rencontrer leurs compagnons ; d'autant qu'ils ſavoient par leur propre expérience que ſi le Centurion fut demeuré auſſi long-temps en mer, tous les hommes qui étoient à bord auroient immanquablement péri, & que le bâtiment n'ayant que des corps inanimés pour équipage, auroit été chaſſé au gré des vents & des vagues. Il y avoit donc tout lieu de croire que leurs conſorts avoient eu ce malheureux ſort, & chaque jour rendoit plus probables ces penſées ſi décourageantes.

An. 1741.

Le Glouceſter paroît à la vue de l'Iſle, ſans pouvoir y aborder.

Cependant, le 21 de Juin, quelques-uns des hommes, montés ſur une éminence près du rivage, découvrirent ſous le vent un vaiſſeau, qui ne portoit d'autres voiles que les baſſes, avec la grande. Peu de temps après, l'air s'étant beaucoup chargé, ce bâtiment diſparut : ils furent pluſieurs jours ſans le voir ; ils craignirent qu'il n'eut auſſi perdu la vue de l'Iſle, & que les gens d'équipage ne fuſſent tellement affoiblis par les maladies qu'ils ne puſſent gagner le

ANSON. Chap. V. An. 1741.

vent. Le 26 on revit une voile : on jugea que c'étoit le même vaiſſeau, & il approcha bien-tôt de ſi près, qu'on le reconnut pour le Glouceſter. M. Anſon ne doutant pas que les gens ne fuſſent en détreſſe, envoya à leur ſecours ſa chaloupe, chargée d'eau fraîche, de poiſſon & de végétaux. Les craintes du chef d'Eſcadre n'étoient que trop bien fondées : jamais aucun équipage ne s'étoit peut-être trouvé dans une ſituation auſſi déplorable : on avoit déja jetté en mer les deux tiers des hommes, & de ceux qui reſtoient vivants, il n'y en avoit preſque aucun en état de faire le ſervice, excepté les Officiers & leurs domeſtiques : Depuis très-long-temps ils étoient réduits à une pinte d'eau pour chaque homme en vingt-quatre heures, & cependant il leur en reſtoit ſi peu, que s'ils n'avoient été ſecourus, ils auroient péri de ſoif en très peu de temps. Quoique ce bâtiment ne fut qu'à trois milles de la baye, ils ne pouvoient y parvenir, parce que le vent & les courants leur étoient contraires. Ils continuerent le lendemain à louvoyer, mais comme ils ne pouvoient venir à

l'ancrage à moins que le vent ou les courants ne changeaſſent, M. Anſon leur envoya la chaloupe du Tryal, avec un nouveau ſecours d'eau, & d'autres rafraîchiſſements. M. Mitchel, Capitaine du Glouceſter, fut obligé de retenir cette chaloupe, & celle qu'on lui avoit envoyée le jour précédent, parce qu'il manquoit de forces ſuffiſantes pour manœuvrer ſon vaiſſeau ſans le ſecours des hommes qui les montoient. Le Glouceſter demeura quinze jours dans cette ſituation, comparable à celle de Tantale, ſans pouvoir gagner le port, quoiqu'il fit de fréquents efforts pour y parvenir, & qu'il ſemblât pluſieurs fois prêt à y réuſſir. Le 9 de Juillet on vit qu'il s'écartoit conſidérablement à l'Eſt, & l'on jugea que c'étoit dans l'intention de gagner la partie méridionale de l'iſle : mais on le perdit bien-tôt de vue, & l'on fut près d'une ſemaine ſans qu'il reparut, ce qui cauſa de nouvelles inquiétudes, parce qu'on ne pouvoit douter qu'il ne ſe retrouvât dans la même diſette d'eau. Après une attente accompagnée de la plus vive impatience, on le découvrit de nou-

ANSON. Chap. V. An. 1741.

veau le ſeize, dans le temps où il faiſoit ſes efforts pour gagner la pointe orientale de l'Iſle : mais le vent ſoufflant toujours directement de la baye, l'empêchoit d'approcher plus près qu'à quatre lieues de terre. Le Capitaine Mitchel fit faire pluſieurs ſignaux de détreſſe, & on lui envoya la grande chaloupe, avec beaucoup d'eau & d'autres rafraîchiſſements. Comme on ne pouvoit ſe paſſer de cette chaloupe, M. Anſon donna des ordres poſitifs au quartier-maître de revenir immédiatement. Le lendemain, le temps fut très-orageux, on ne vit point la chaloupe, & l'on eut la plus grande crainte qu'elle ne fut perdue, ce qui auroit été un malheur irréparable pour tous ceux qui étoient à terre. Le troiſiéme jour on eut la joye de la voir reparoître : on envoya auſſi-tôt le canot à ſon ſecours, & en peu d'heures il la ramena à la Toue au bord du Centurion. L'équipage de la chaloupe avoit pris à bord ſix des hommes malades du Glouceſter, mais il en étoit mort deux avant qu'elle eut pu rejoindre. En même temps on apprit à M. Anſon que ſur ce bâtiment

ANSON. Chap. V. An. 1741.

il y avoit à peine un homme en ſanté, excepté ceux qu'il avoit envoyés à ſon ſecours : qu'il en mouroit journellement un grand nombre, & que ſans les rafraîchiſſements & l'eau qu'il avoit envoyé de l'Iſle, les malades, & ceux qui ne l'étoient pas auroient également péri. Ces maux étoient d'autant plus terribles qu'on ne voyoit aucune eſperance d'y pouvoir apporter remede : ce vaiſſeau avoit déja paſſé un mois, à faire ſes efforts pour gagner la baye ; il n'étoit pas plus avancé que le premier jour qu'il avoit vû l'Iſle, & les gens d'équipage avoient perdu toute eſpérance d'y réuſſir, après le grand nombre de tentatives infructueuſes qu'ils avoient faites. Le même jour, leur ſituation devint encore plus fâcheuſe : après avoir reçu le dernier ſecours de rafraîchiſſements on les perdit encore de vue de la terre, & tous en général déſeſpererent de les voir jamais à l'ancre.

Il aborde enfin à Juan-Fernandez.

C'eſt ainſi que cet équipage malheureux alloit & venoit à quelques lieues du port qu'il déſiroit avec tant d'ardeur, pendant que le voiſinage de l'Iſle, & la vue de tout ce qui

ANSON. Chap. V. An. 1741.

pouvoit finir les peines dont il étoit accablé, ne ſervoient qu'à les augmenter. Il fut enfin tiré de cette fâcheuſe ſituation, dans le temps où ceux qui étoient à terre en avoient le moins d'eſpérance : après avoir perdu de vue le Glouceſter pendant pluſieurs jours, ils furent agréablement ſurpris lorſque le 23 Juillet au matin, ils le virent les voiles levées à la pointe du Nord-eſt de la baye ; alors le chef d'Eſcadre envoya toutes ſes chaloupes à ſon ſecours, & environ une heure après, il jetta l'ancre entre le Centurion & le rivage.

Quand il approcha de la terre, le premier ſoin de M. Anſon fut de l'aider à jetter l'ancre, & enſuite de faire débarquer les malades. Il avoit perdu plus des trois quarts des gens d'équipage, & il ne lui reſtoit pas quatre-vingts hommes, encore étoient-ils tous malades, & la plus grande partie paroiſſoient toucher à leur dernier moment, mais ſoit que ceux en qui la maladie avoit fait de plus grands progrès fuſſent tous morts, ſoit que les herbes, les proviſions fraîches & l'eau que M. Anſon avoit envoyées à bord euſſent préparé ceux

qui reſtoient à une prompte guériſon, il n'en mourut que très peu à terre, & les malades en général furent rétablis en beaucoup moins de temps qu'il n'en avoit fallu à ceux du Centurion quand ils étoient arrivés dans l'Iſle.

ANSON. Chap. V. An. 1741.

Revenons à ce qui ſe paſſoit à terre, pendant que les gens du Glouceſter faiſoient d'inutiles efforts pour gagner le rivage. Après avoir deſcendu les malades du Centurion, & avoir nétoyé le vaiſſeau, les Anglois le munirent d'eau fraîche, parcequ'ils avoient raiſon de craindre qu'il ne ſurvint quelques accidents qui les forçaſſent à quitter l'Iſle après un très-court ſéjour. En effet lorſqu'ils deſcendirent, ils découvrirent pluſieurs marques qui leur firent juger que quelques Corſaires Eſpagnols étoient ſortis de cette Iſle peu de temps avant leur arrivée, & il y avoit lieu de croire qu'ils pourroient y revenir, ſoit pour faire de l'eau, ſoit pour chercher leur Eſcadre. M. Anſon jugeoit qu'ils n'avoient d'autres objets dans ces mers que celui de l'enlever, & penſoit que cette Iſle étoit l'endroit où ils le cherche-

Les Anglois reconnoiſſent que leurs ennemi étoient venus depuis peu dans l'Iſle.

ANSON. Chap. V. An. 1741.

roient comme le ſeul où il put alors s'arrêter. Les matelots trouverent ſur le rivage pluſieurs morceaux des jarres de terre, dont on ſe ſert dans ces parages pour mettre de l'eau & d'autres liquides, & elles leur parurent nouvellement rompues. Ils y virent auſſi pluſieurs tas de cendres, avec des os, des morçeaux de poiſſon, & même des poiſſons entiers répandus aux environs, qui ne faiſoient que commencer à ſe corrompre, ce qui prouvoit qu'on les avoit pêchés depuis peu, & qu'il y étoit venu quelques vaiſſeaux peu de temps avant leur arrivée. On ſavoit que les bâtiments marchands évitoient toujours cette Iſle, d'où l'on conluoit que ceux qui y avoient abordé devoient être des vaiſſeaux de guerre. Les Anglois ignoroient que Pizzarro fut retourné à Buenos-Ayres, & n'étoient pas inſtruits de la quantité de vaiſſeaux qu'on avoit fait ſortir de Callao, ce qui ne pouvoit manquer de leur cauſer beaucoup d'inquiétudes ſur leur propre ſureté, dans l'état de foibleſſe où ils ſe trouvoient.

M. Anſon fait conſtruire un four.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, M. Anſon donna ordre d'élever

d'élever un grand four de cuivre près de la tente des malades. On y fit cuire du pain tous les jours pour les gens d'équipage, dans la penſée que le pain frais, joint aux végétaux & au poiſſon nouvellement pêché, contribueroit beaucoup à leur rétabliſſement.

ANSON. Chap. V. An. 1741.

Au commencement de Juillet, quelques-uns des hommes étant parfaitement rétablis, les plus forts eurent ordre d'abattre des arbres, & de les couper en buches, qui furent apportées une à une ſur le rivage par ceux qui n'étoient pas aſſés forts pour les couper. Les uns les tranſporterent en s'appuyant ſur des béquilles, & les autres en ſe ſervant ſeulement d'un bâton.

Le chef d'Eſcadre fit enſuite élever une forge à terre, & employa les forgerons à raccommoder les cadènes des haubans, & à réparer tout ce qui étoit endommagé dans les fers des bâtiments. Les gens commencerent auſſi à raccommoder les agrès, mais comme ils n'avoient pas aſſés de vieux cables pour faire tout le fil de caret qui leur étoit néceſſaire, ils attendirent l'arrivée du Glouceſter,

Il fait bâtir une forge.

ANSON. Chap. V. An. 1741.

qui avoit beaucoup de ces vieux cables à bord. Pour que les vaiſſeaux puſſent être remis en état le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, on éleva une grande tente pour ceux qui travailloient aux voiles, & ils s'appliquerent avec la plus grande diligence à réparer les vieilles & à en faire de neuves. Ces ouvrages & le ſoin des malades furent la principale occupation des gens juſqu'à l'arrivée du Glouceſter.

Avantages qu'on pourroit retirer de l'Iſle de Maſa-Fuero.

Auſſi-tôt que le Capitaine Mitchel fut à terre, il ſe rendit auprès de M. Anſon, & lui dit, que pendant ſa derniere abſence, il avoit été jetté par les vents juſqu'a Maſa-Fuero, petite Iſle, environ vingt-deux lieues à l'Oueſt de celle de Juan-Fernandez: qu'il y avoit remarqué divers courants & avoit fait ſes efforts pour envoyer ſa chaloupe au rivage, afin d'y prendre de l'eau; mais que le vent ſouffloit de terre avec une ſi grande violence, qu'il formoit des lames & mettoit dans l'impoſſibilité de débarquer, ſorte que ſes gens étoient revenus ſans eau, mais chargés de poiſſon frais. Quoique cette Iſle ait été repreſentée par les anciens navigateurs comme un roc ſtérile, le Capitai-

ne Mitchel assura le chef d'Escadre, qu'elle étoit presque toute couverte d'arbres & de verdure, & qu'elle avoit près de quatre milles de longueur, ce qui lui faisoit penser qu'on y pourroit trouver quelque petite baye, assés grande pour mettre à l'abri tout vaisseau qui y chercheroit du rafraîchissement.

ANSON. Chap. V. An. 1741.

Le Tryal est envoyé à cette Isle.

Cette description de Masa-Fuero donna lieu de conjecturer que des quatre vaisseaux qui manquoient encore de l'Escadre, quelques-uns pouvoient avoir abordé à cette Isle, croyant que c'étoit celle du rendez-vous; conjecture d'autant plus vraisemblable, qu'ils n'avoient pas de plan ni de cartes bien éxactes de celle de Juan-Fernandez. Dans cette pensée, M. Anson résolut d'y envoyer la chaloupe le Tryal, aussi-tôt qu'elle pourroit tenir la mer, afin d'éxaminer toutes les bayes & les anses de cette Isle, pour reconnoître si quelque vaisseau de l'Escadre s'y seroit retiré. En conséquence on la fit partir le 5 d'Août pour faire cette recherche.

Vers le milieu du même mois, les gens du Centurion étant bien réta-

ANSON. Chap. V. An. 1741.

blis, on leur permit de quitter la tente des malades, & de s'élever des huttes séparées, parce qu'on jugea qu'ils pourroient les entretenir plus propres, ce qui contribueroit encore à rétablir plus promptement leurs forces : mais en même temps on leur donna ordre qu'au premier coup de canon qu'ils entendroient des vaisseaux, ils se rendissent tous sur le rivage.

Occupation des Anglois à Juan-Fernandez.

On les occupoit à terre, à couper du bois, à ramasser des rafraîchissements, & à faire de l'huile avec la graisse des lions marins, dont on se servoit pour brûler dans les lampes, & pour endure les côtés des vaisseaux, en la mêlant avec de la poix. On l'employa aussi en y joignant de la cendre de bois, pour suppléer au suif dont on manquoit. Il y avoit sur le Centurion deux pêcheurs de terre-neuve, & M. Anson leur donna ordre de saler une grande quantité de morues pour servir de provision en mer.

La Pinque-l'Anne rejoint M. Anson.

Nous avons déja rapporté qu'on avoit élevé à terre un four de cuivre, qui servoit à cuire tous les jours du pain frais pour les malades; mais la plus

grande partie de la farine étoit à bord de la pinque d'avitaillement l'Anne, & comme ce bâtiment avoit rencontré la chaloupe le Tryal, le neuf de Mai, on eſperoit tous les jours la voir arriver dans l'Iſle. Cependant les mois de Juin & de Juillet, s'étant paſſés ſans qu'on en eut aucunes nouvelles, on jugea que la Pinque étoit perdue & le chef d'Eſcadre réduiſit tous les vaiſſeaux à une portion très médiocre de pain. Enfin le 16 d'Août, on apperçut une voile au Nord, & auſſi-tôt le Centurion tira un coup de canon pour appeller tous les hommes qui étoient à terre : ils obéirent ſans perdre de temps, & ſe rendirent immédiatement ſur le rivage. Ils étoient alors bien diſpoſés à recevoir ce vaiſſeau, ſoit qu'il fut ami ou ennemi, mais leurs ſentiments étoient partagés, & quelques-uns penſoient que c'étoit la chaloupe le Tryal qui revenoit de ſa courſe. Cependant on reconnut bien-tôt que ce bâtiment portoit trois mâts, ce qui donna lieu à de nouvelles conjectures : les uns ſe perſuadoient que c'étoit le Severn, d'autres ſoutenoient que c'étoit la Perle, & il y en avoit qui penſoient

ANSON. Chap. V. An. 1741.

ANSON. Chap. V. An. 1741.

qu'il n'appartenoit pas à l'Escadre. Vers midi on reconnut à n'en pouvoir douter que c'étoit la Pinque d'avitaillement l'Anne, & elle manœuvra avec tant de bonheur que vers cinq heures, elle jetta l'ancre dans la baye. Son arrivée causa une joye excessive à tous les équipages, & elle fut d'autant plus grande qu'on donna ordre aussi-tôt de remettre tout le monde à sa portion entiere de pain.

CHAPITRE VI.

Ce qui étoit arrivé à la Pinque depuis qu'elle avoit été séparée : elle aborde au continent : les Anglois se rendent maîtres d'une famille Indienne : histoire du reste de l'Escadre : le Wager fait naufrage, & les gens se révoltent : suites facheuses de cette rébellion. Les révoltés laissent le Capitaine à terre : ils gagnent la côte du Brésil : état facheux du Capitaine & de ses compagnons : ils se remettent en mer : le Capitaine reste encore à terre avec quatre hommes : ils se font conduire aux établissements Espagnols.

ANSON. Chap. VI. An 1741.

Ce qui étoit arrivé à la Pinque depuis qu'elle avoit été séparée.

TOus les hommes qui étoient à terre furent très surpris de voir que l'équipage de la Pinque faisoit la manœuvre sans aucune marque de foiblesse, ni de détresse : mais quand elle eut jetté l'ancre, on apprit qu'elle avoit demeuré dans un port depuis le milieu de Mai, c'est-à-dire, près d'un mois avant que le Centu-

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

rion arrivât à l'Isle de Juan-Fernandez ; ensorte que les hommes de cette Pinque avoient souffert beaucoup moins de temps que ceux du reste de l'Escadre. Le 16 Mai étant à 45 dégrés 15 minutes de latitude méridionale, ils avoient vu la terre à la distance de quatre lieues, avoient reviré de bord & dirigé leur cours au Sud ; mais leur voile de misene s'étant déchirée, & le vent les portant vers le rivage, le Capitaine, soit qu'il fut forcé de gagner la terre, soit comme le penserent quelques-uns, qu'il ne voulut pas tenir la mer plus long-temps, s'approcha de la côte pour chercher quelque abri entre les isles qu'il avoit en vue. Environ quatre heures après il jetta l'ancre à la hauteur de l'Isle d'Inchin, mais étant trop éloigné de terre, & n'ayant pas le nombre d'hommes suffisant pour filer le cable aussi vite qu'il étoit nécessaire, ils furent chassés pendant deux jours, après lesquels ils approcherent à un mille de terre. Ils craignoient à chaque instant d'être poussés sur le rivage, en un endroit où la côte étoit si haute & si escarpée, que si ce malheur leur

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

fut arrivé, ils n'auroient eu aucune eſpérance de ſauver, ni le bâtiment, ni la cargaiſon. Les Chaloupes faiſoient eau de toutes parts, & comme on ne voyoit nulle apparence d'un endroit où l'on put débarquer, tout l'équipage compoſé de ſeize hommes, non compris les mouſſes, ſe regarda comme perdu, penſant que ſi par quelque événement extraordinaire quelques-uns arrivoient à terre, ils ſeroient infailliblement maſſacrés par les ſauvages. Frappés de craintes auſſi terribles, ils ſe voyoient jetter ſur les rochers qui formoient le rivage; mais dans le temps où les gens croyoient que la Pinque alloit ſe briſer à chaque inſtant, ils remarquerent une petite ouverture entre les terres; couperent auſſi-tôt les cables des deux ancres; ſe dirigerent vers cette ouverture, & trouverent que c'étoit un petit canal, entre une Iſle & le continent par où ils entrerent dans un port, qui eſt peut-être un des meilleurs de tout le monde connu, tant parce qu'on y eſt en ſureté contre tous les vents, & la violence des vagues, que parce que l'eau y eſt très tranquille. C'eſt

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

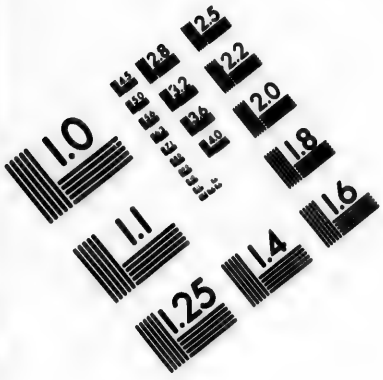
ainſi que les horreurs du naufrage & la crainte d'une deſtruction preſque inévitable firent place, pour ainſi dire, en un inſtant, aux idées les plus agréables de ſûreté, de rafraichiſſement & de repos.

Elle aborde au continent.

Dans ce port, que la providence leur fit ainſi découvrir, ils jetterent l'ancre à vingt-cinq braſſes de profondeur, quoiqu'ils n'euſſent qu'une hauſiere & une petite ancre de trois cents livres. Les gens, dont pluſieurs étoient malades du ſcorbut, y furent promptement rétablis & remis dans un état de parfaite ſanté, par les proviſions fraiches, & par la bonté de l'eau qu'ils trouverent en abondance ſur le rivage voiſin. Les principaux rafraichiſſements qu'ils y rencontrerent furent des végétaux, tels que des orties & du celeri, qu'ils dévorerent plutôt qu'ils ne les mangerent. Ils y rencontrerent auſſi une grande quantité d'oyes, de mouettes & de pengouins, avec des pétoncles & des moules d'une groſſeur extraordinaire, & d'un gout excellent. Quoiqu'on fut alors au milieu de l'hiver, le climat ne leur fit point ſentir un froid rigoureux, & ni les

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

arbres, ni la furface de la terre ne furent point dépouillés de leur verdure. Malgré tout ce que rapportent les hiſtoriens Eſpagnols, de la barbarie des habitants de cette côte, ils ne leur parurent pas en nombre ſuffiſant pour cauſer la plus légere inquiétude à un vaiſſeau de force ordinaire, & ils ne remarquerent en eux aucune diſpoſition à la malice ni à la méchanceté. Il eſt vrai que les découvertes faites par les gens d'équipage ſur la côte voiſine furent très bornées, parce qu'étant en petit nombre, & n'ayant aucune connoiſſance, ni du pays, ni des habitants, ils ne s'écartoient jamais au-delà de l'étendue de terrein qui environnoit le port, & d'où ils avoient toujours la vue de leur vaiſſeau. Le pays voiſin étoit ſi couvert de bois, & paroiſſoit tellement traverſé par les montagnes, qu'ils jugerent preſque impoſſible de pénétrer beaucoup au-delà du rivage. Ils furent alors bien convaincus de la fauſſeté des relations données par les écrivains Eſpagnols, qui ont repréſenté les habitants de cette côte, comme très feroces & très puiſſants, & ils s'aſſurerent à n'en pouvoir dou-



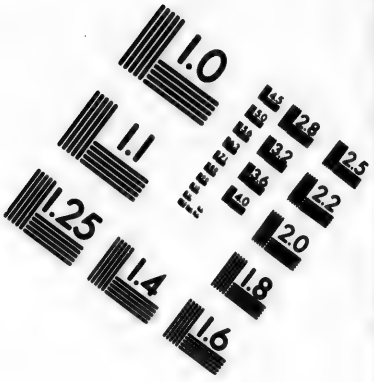
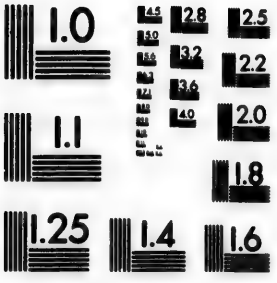
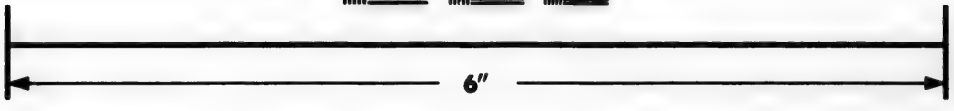


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

ter qu'il n'y avoit aucun habitant, particulierement durant l'hiver, puiſqu'ils n'y virent qu'une famille Indienne, qui aborda au port dans une Pirogue, environ un mois après leur arrivée.

Les Anglois ſe rendent maîtres d'une famille Indienne.

Cette famille étoit compoſée d'un Indien de près de quarante ans, de ſa femme & de deux enfants, dont l'un étoit âgé de trois ans, & l'autre encore à la mamelle. Ils paroiſſoient avoir avec eux tout leur bien, qui conſiſtoit en un chien & un chat, un berceau, un filet à pêcher, une hache, un couteau, quelques écorces d'arbres propres à couvrir une hutte, un dévidoir en aſſez mauvais état, une pierre à feu & un briquet, avec quelques racines d'une couleur jaune & d'un goût déſagréable, qui leur ſervoient de pain. Auſſi-tôt que le maître de la Pinque les apperçut, il envoya ſon canot, qui les amena à bord, & craignant qu'ils ne les découvriſſent s'il les laiſſoit s'éloigner, il prit, à ce qu'il crut, toutes les précautions néceſſaires pour les garder, ſans leur faire aucune violence. Le jour il leur permettoit d'aller librement où ils vouloient aux environs du vaiſſeau,

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

mais la nuit il les enfermoit dans le Château d'avant. Ils avoient la même nourriture que les gens de l'équipage, & on leur donnoit ſouvent de l'eau-de-vie, qu'ils paroiſſoient aimer avec paſſion, enſorte que dans le commencement ils ne parurent nullement mécontents de leur ſituation. Quand le maître alloit à terre pour chaſſer, il menoit l'Indien avec lui, & cet homme marquoit beaucoup de joie quand il lui voyoit tuer du gibier; auſſi tous les gens du vaiſſeau les traitoient avec la plus grande humanité. On s'apperçut cependant bientôt que quoique la femme parut toujours gaie & tranquille, l'homme devenoit penſif & mécontent d'être ainſi retenu. Il paroiſſoit d'un très bon naturel, & quoiqu'il ne put converſer que par ſigne avec les gens de la Pinque, il étoit très curieux, s'informoit de tout ce qu'il voyoit & ſe faiſoit entendre avec beaucoup d'intelligence. La plus grande preuve qu'on eut de ſa ſagacité fut la maniere dont il réuſſit à s'échapper: il y avoit huit jours qu'il étoit à bord de la Pinque quand les écoutilles du Château d'Avant, où il étoit renfermé durant la nuit avec

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

ſa famille, vinrent à être décloüées: la nuit ſuivante fut très obſcure & orageuſe : il en profita pour faire paſſer ſa femme & ſes enfants par cette Ecoutille, & enſuite il les deſcendit par-deſſus le vaiſſeau dans le canot : mais pour ne pas être pourſuivi, il coupa les cordes de la chaloupe & de ſa Pirogue, qui étoient liées à la poupe, & ſe mit auſſi-tôt à ramer vers le rivage. Il ſe conduiſit avec tant de ſecret & de diligence, que quoiqu'on fit le quart ſur le demi-pont avec des armes chargées, on ne le découvrit que lorſqu'il fut hors du vaiſſeau, & lorſque le bruit des rames fit connoître ſon évaſion, mais il étoit alors trop tard pour l'empêcher de s'échapper, & même pour le pourſuivre. L'Indien, outre la liberté qu'il recouvra, fut encore en quelque ſorte vengé de ceux qui l'avoient tenu renfermé, tant par l'embarras où ils ſe trouverent pour ravoir leurs chaloupes, qui s'étoient écartées du bâtiment, que par la terreur où ils furent jettés auſſi-tôt après ſon départ. A la premiere allarme, les gens du quart crièrent» aux Indiens», ce qui mit tout l'équipage dans le

plus grand trouble, s'imaginant qu'on étoit environné d'une flotte de Pirogues armées. L'activité & la réſolution qu'avoit fait paroître cet homme, fut admirée par ſes anciens maîtres; ils rendirent juſtice à ſon mérite, convinrent que l'entrepriſe étoit d'un brave homme, & quelques-uns jugeant qu'il s'étoit caché dans les bois voiſins du port, où il y avoit lieu de craindre qu'il ne périt faute de proviſions, ils engagerent le maître à leur laiſſer mettre autant de nourriture qu'il en pourroit avoir beſoin, en un endroit où ils jugerent qu'il la trouveroit aiſément. Leur humanité eut probablement l'effet qu'ils en avoient attendu: quand ils y rétournerent quelque temps après ils virent que ces proviſions étoient enlevées, & par quelques circonſtances on jugea qu'elles étoient tombées entre les mains de l'Indien.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

L'Equipage de la pinque étant bien rafraîchi, & rétabli du ſcorbut, ſe munit d'une quantité ſuffiſante d'eau & de bois; ſe remit en mer peu de jours après l'évaſion de l'Indien, & paſſa ſans aucun accident au rendez-vous indiqué à toute l'Eſcadre,

ANSON. Chap. VI.

An. 1741.

Hiſtoire du reſte de l'Eſcadre. Le Wager fait naufrage, & les gens ſe révoltent.

La Pinque ayant ainſi rejoint M. Anſon à Juan-Fernandez, il ne manquoit plus que trois bâtiments, le Severn, la Perle, & le Wager, vaiſſeau de munition. Les deux premiers avoient été ſéparés à la hauteur du Cap-noir, & étoient retournés au Bréſil, enſorte qu'il n'y eut que le Wager qui fut perdu dans la mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap-Horn. Ce bâtiment avoit à bord des mortiers nommés Coehorns, quelques pieces de campagnes, montées pour le ſervice de terre, des inſtruments de pionniers pour les operations du rivage, diverſes munitions d'artillerie, & un aſſés grand nombre d'outils. L'entrepriſe contre Baldivia avoit été réſolue dès le temps que l'Eſcadre s'étoit miſe en mer, & le Capitaine Cheap, commandant du Wager, déſiroit ardemment que toutes ces munitions fuſſent promptement devant cette place, crainte que ſi l'Eſcadre ſe trouvoit réunie au rendez-vous, on ne l'accusât du retard, ou du peu de réuſſite de l'entrepriſe. Il avoit prisfortement cette réſolution, quand il découvrit la terre le quatorze de Mai, à 47 dégrés ou environ de lati-

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

tude méridionale, mais pendant qu'il faiſoit ſes efforts pour s'en écarter, il eut le malheur de tomber de l'échelle de poupe, & de ſe briſer l'épaule. Cet accident le mit hors d'état d'agir, & les gens d'équipage ayant manqué à prendre toutes les meſures néceſſaires, le bâtiment toucha ſur un rocher couvert d'eau, fut bien-tôt ouvert & échoua entre deux petites Iſles. La confuſion que ce malheur occaſionna fut beaucoup augmentée par les diſpoſitions que l'équipage avoit à la révolte. Les gens s'imaginerent qu'après la perte du vaiſſeau le Capitaine n'avoit plus aucune ſupériorité, & qu'ils étoient devenus tous égaux. Ils commencerent par piller le bâtiment, s'armerent de tout ce qu'ils trouverent ſous leur mains, & menacerent de maſſacrer quiconque auroit la hadieſſe de s'oppoſer à eux. Cette eſpece de frénéſie fut augmentée par les liqueurs qu'ils trouverent à bord, & quelques-uns en burent avec tant d'excès, qu'ils tomberent entre les ponts, & furent noyés dans le vaiſſeau même, qui étoit plein d'eau. Le Capitaine, après avoir fait ſes efforts pour

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

engager l'équipage à venir à terre, fut enfin obligé d'abandonner les mutins & de ſuivre ſes Officiers, avec ceux qui continuerent de demeurer ſoumis à ſon autorité. Enſuite il renvoya la chaloupe, & fit repréſenter à ceux qui étoient reſtés, qu'ils devoient ſonger à leur conſervation, mais ce fut ſans aucun ſuccès. Cependant le lendemain, le temps étant devenu très orageux, ils virent que le vaiſſeau étoit prêt à ſe ſéparer, craignirent de périr, & marquerent leur déſir d'aller à terre, mais les chaloupes n'arrivant pas auſſi promptement qu'ils les attendoient, ils furent ſaiſis d'une fureur ſi extraordinaire, qu'ils pointerent une piece de quatre contre la hutte où étoit le Capitaine, & tirerent deux coups, qui paſſerent heureuſement par deſſus. Leurs diſpoſitions mutines parvinrent à un tel excès quand ils furent débarqués, que ſe trouvant ſur une côte déſerte, où l'on pouvoit à peine avoir d'autres proviſions que celles qu'on ſauvoit du vaiſſeau naufragé, il ne fut pas poſſible de les engager à ménager toutes celles qu'on en retira. On ne vit plus entr'eux que fraudes &

que larcins, chacun s'attachant à cacher ce qu'il avoit détourné & toute cette conduite ne ſervant qu'à animer les hommes les uns contre les autres occaſionna une infinité de diviſions & de querelles.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

Une autre ſource de chaleur & d'animoſité fut le ſentiment du Capitaine, qui étoit totalement différent de celui de preſque tous les autres, ſur les meſures qu'il y avoit à prendre dans une circonſtance auſſi critique. Il étoit d'avis de rétablir autant qu'il ſeroit poſſible les chaloupes, pour ſe remettre en mer, & faire cours au Nord, parce qu'ayant encore plus de cent hommes en bonne ſanté, des armes à feu & des munitions, qu'on avoit ſauvées du naufrage, il ne doutoit pas qu'ils ne fuſſent en état de ſe rendre maîtres de quelque vaiſſeau Eſpagnol, s'il en pouvoit trouver ſur la côte, & il eſpéroit en rencontrer dans le voiſinage de Chiloe ou de Baldivia. Son deſſein étoit quand il s'en ſeroit emparé d'aller enſuite au rendez-vous à Juan-Fernandez, & il ſoutenoit que quand même on ne feroit aucune priſe, les chaloupes ſeroient en état de les y

Suites fâcheuſes de cette rebellion.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

conduire aiſément. Ce projet ne put être gouté de la plus grande partie des gens, qui ne pouvoient ſe réſoudre à reprendre une entrepriſe, qui leur avoit déja occaſionné tant de déſaſtres. La réſolution la plus générale fut donc d'allonger la grande chaloupe, & de s'en ſervir, ainſi que des autres pour faire cours au Sud, afin de paſſer le détroit de Magellan, & de faire leurs efforts pour gagner la côte du Bréſil, où ils ne doutoient pas qu'ils ne fuſſent bien reçus, & qu'on ne leur procurât les moyens de repaſſer dans la Grande-Brétagne. Quoique ce projet à la premiere vue, dut paroître beaucoup plus hazardeux & plus long que celui qui avoit été propoſé par le Capitaine, cependant comme il avoit pour objet de retourner dans leur patrie, cette ſeule circonſtance leur fit fermer les yeux ſur tous les autres inconvénients, & ils l'embraſſerent avec tant d'opiniâtreté, que le Capitaine même ſans jamais changer de ſentiment, fut obligé de céder au torrent & de paroître acquieſcer à ce projet, qu'il étoit réſolu de traverſer ſecrettement. Il commença par

prendre la réſolution de faire tellement allonger la grande chaloupe, qu'elle put ſervir ſeulement à les conduire à l'Iſle de Juan-Fernandez, & non à faire un voyage auſſi long que celui de la côte du Bréſil. Les gens étoient déja très animés contre le Cataine, à cauſe de la fermeté avec laquelle il s'étoit oppoſé à leur projet favori, mais il ſurvint un nouvel accident, qui augmenta encore de beaucoup leur reſſentiment contre lui. Un quartier-maître nommé Cozens qui avoit toujours paru à la tête de la mutinerie de toute la troupe, eut des querelles avec la plus grande partie des Officiers qui étoient attachés au Capitaine : il le traita lui même avec tant de hauteur & d'inſolence, que la fureur & la brutalité de cet homme devenant de jour en jour plus intolérable, on ne douta plus qu'il n'y eut quelque meſure violente prête à éclore, & que Cozens ne fut à la tête, ce qui obligea le Capitaine & tous ſes partiſans de ſe tenir ſur leurs gardes. Le munitionnaire retrancha un jour par ordre de M. Cheap la portion à un homme qui ne vouloit pas travailler : Cozens ſe mê-

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

la dans cette affaire, & insulta vivement le munitionnaire, qui lui même étoit fort vif & qui délivroit alors les portions devant la tente du Capitaine. Le munitionnaire irrité de son entêtement, & peut-être déja animé par quelque querelle précédente, cria » à la mutinerie » en ajoutant » le coquin a des pistolets » & en même temps il eut l'imprudence d'en lâcher un sur Cozens. M. Cheap à ce cri, & sur le bruit du pistolet sauta aussi-tôt hors de sa tente, & ne doutant pas qu'il n'eut été tiré par Cozens, il lui en lâcha un coup, qui l'atteignit à la tête : il ne fut pas tué sur la place ; mais le coup étoit mortel, & il expira quinze jours après.

Les révoltés laissent le Capitaine à terre.

Quoique cet évenement irritât beaucoup les gens, il les frappa de terreur, & les rendit plus soumis à l'autorité du Capitaine. Cependant quand ils eurent préparé la grande chaloupe, & qu'ils furent disposés à se mettre en mer, voyant qu'il traversoit secrettement leur projet de gagner le détroit de Magellan, & dans la crainte qu'il ne réussit enfin à se former un parti suffisant pour le rendre absolument sans effet, ils ré-

ſolurent de prendre le prétexte de la mort de Cozens, pour le dépouiller du commandement, & pour le conduire en Angleterre, afin de le faire juger comme meurtrier. En conſéquence ils lui donnerent une garde; mais quand ils furent prêts à s'embarquer, ils le laiſſerent à terre avec le petit nombre de ceux qui lui étoient demeurés attachés, ſans autre bâtiment que le bateau nommé en Anglois Yawl, ou Jol, mais il recouvra enſuite la barge, parce que ceux qui le montoient vinrent rejoindre leur Capitaine.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

Quand le Wager avoit fait naufrage, il étoit monté de près de cent trente perſonnnes, dont il en mourut environ trente pendant le ſéjour. Il y en eut quatre-vingt qui s'embarquerent dans la grande chaloupe & le canot pour faire cours au Sud, enſorte qu'après leur départ, il ne reſta que onze perſonnes avec le Capitaine, qui étoit auſſi tout ce que la barge & le Yawl pouvoient contenir.

Ils gagnent la côte du Bréſil.

Ce fut environ cinq mois après le naufrage, que la grande chaloupe, changée en barque longue, leva l'an-

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

cre & fit voile au Sud, les gens faiſant trois acclamations à leur départ pour ſaluer le Capitaine, qui étoit ſur le rivage avec le Lieutenant des troupes de terre, nommé Hamilton, & le chirurgien. Ils eurent bien-tôt lieu de ſe repentir de la témérité avec laquelle ils s'étoient engagés dans une entrepriſe auſſi déſeſpérée. Le bâtiment pouvoit à peine contenir le nombre d'hommes avec lequel ils l'avoient mis en mer, & leurs proviſions n'étant autres que celles qu'ils avoient pu retirer du vaiſſeau naufragé, ils n'en avoient qu'une très petite quantité. Leur canot, le ſeul petit bâtiment qu'ils euſſent, fut bien-tôt rompu de la poupe & ſe briſa en pieces, enſorte que lorſqu'ils manquerent d'eau & de proviſions, ils ne purent que très rarement aborder le rivage, pour s'en procurer de fraîche. La miſere qu'ils ſouffroient fut auſſi grande qu'on peut ſe l'imaginer; ils laiſſerent environ vingt de leurs hommes à terre dans les différents endroits où ils toucherent; mais il en périt beaucoup plus par la faim pendant ce long & ennuyeux voyage, enſorte que de quatre-vingt qu'ils étoient

étoient en partant, il n'y en eut que trente qui eurent le bonheur de l'achever. Ceux-ci arriverent à Rio-Grande, ſur la côte du Bréſil, le 29 de Janvier ſuivant.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

Le Capitaine & ceux qui étoient demeurés avec lui, quand il fut ainſi abandonné, ſe propoſoient d'aller du côté du Nord dans la Barge & dans le Jol, mais le temps fut ſi contraire qu'il ſe paſſa deux mois après le départ de la grande chaloupe avant qu'ils puſſent ſe mettre en mer. L'endroit où le Wager avoit fait naufrage, n'étoit pas une partie du continent, comme ils l'avoient cru d'abord, mais une iſle, à quelque diſtance de la terre-ferme, & elle ne leur fourniſſoit d'autre nourriture que des coquillages, avec quelques herbes. La chaloupe avoit emporté la plus grande partie des vivres qu'on avoit tirés du vaiſſeau, enſorte que le Capitaine & ſes gens manquerent ſouvent de nourriture, parce qu'ils étoient réſolus de conſerver le peu qu'ils avoient de proviſions de mer pour leur voyage au Nord.

Ils gagnent la côte du Bréſil.

Il fut très fâcheux pour les gens du Wager d'ignorer que la pinque

Ils ſe mettent en mer.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

l'Anne étoit fort près d'eux tout le temps qu'ils demeurerent à terre ; en effet elle n'en étoit éloignée que d'environ trente lieues, & paſſa très près du même endroit, dans le temps où ils firent naufrage. Ce bâtiment étoit ſpacieux ; il auroit pû les prendre tous à bord, & les auroit conduits à l'Iſle de Juan-Fernandez. M. Walter jugea même qu'il en étoit beaucoup plus près, d'autant que pluſieurs des gens du Wager entendirent diverſes fois le bruit du canon qui ne pouvoit être que celui qu'on tiroit tous les ſoirs de la pinque, & ce qui confirma ſon ſentiment, c'eſt que ce fut toujours vers ce même temps que ſes gens entendirent ce bruit.

Le 14 de Décembre, le Capitaine & ſes gens s'embarquerent ſur la Barge & le Jol, dans l'intention de faire cours au Nord ; mais à peine avoient-ils été une heure en mer, que le vent commença à ſouffler avec tant de violence, & que la mer devint ſi haute qu'ils furent obligés pour éviter leur perte totale, d'y jetter la plus grande partie des proviſions qu'ils avoient ſauvées du vaiſſeau naufragé. Ils perſiſterent cependant dans leur

deſſein, & aborderent à terre le plus ſouvent qu'il leur fut poſſible, pour ſe procurer de la ſubſiſtance. Ils eurent le malheur, environ quinze jours après de perdre le Jol qui coula à fond étant à l'ancre, & il y périt un homme qui fut noyé. Cet accident leur cauſa la plus grande affliction; il ne leur reſtoit que la barge, il n'y avoit pas aſſez de place pour les contenir tous, & ils ſe trouverent dans la dure néceſſité de laiſſer quatre de leurs mariniers ſur une côte déſerte. Malgré ces déſaſtres, ils continuerent leur cours au Nord, quoiqu'ils fuſſent ſouvent retardés par les vents, & par le beſoin de proviſions qu'ils étoient obligés de chercher à terre. Ils firent trois tentatives inutiles pour doubler une pointe qu'ils jugerent être le cap nommé de Tres Montes, mais ne pouvant en ſurmonter les difficultés, ils réſolurent unanimement de retourner à l'Iſle qu'ils avoient nommée de Wager. Ils y arriverent au milieu de Février, preſque demi morts de faim & de fatigue. Quand ils y eurent débarqué, ils reçurent inopinément un grand ſoulagement par diverſes pieces de bœuf que la mer avoit détachées

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

du vaiſſeau naufragé, & qui nageoient ſur la ſurface de l'eau. Peu de temps après arriverent dans la même Iſle deux canots d'Indiens dans l'un deſquels ils en trouverent un, natif de Chiloe, qui parloit un peu Eſpagnol. M. Elliot le chirurgien qui entendoit cette langue, l'engagea à conduire le Capitaine & ſes gens à Chiloé, en lui promettant pour récompenſe de lui donner la barge avec tout ce qui en dépendoit.

Le Capitaine reſte encore à terre avec 4 hommes.

En conſéquence, les onze perſonnes qui compoſoient tout l'équipage s'embarquerent le ſix de Mars, à bord de la barge ; mais après un voyage de quelques jours, ſix d'entr'eux avec un Indien furent écartés en mer dans ce petit bâtiment, pendant que le Capitaine étoit à terre, avec M. Hamilton, Lieutenant de la marine, M. Elliot le chirurgien, M. Byron, & M. Campbell, quartiers-maîtres. C'eſt ainſi que ces cinq Anglois demeurerent ſur une côte déſerte, ſans proviſions, & ſans aucun moyen de s'en procurer, d'autant que leurs armes, leurs munitions, enfin le peu qu'ils poſſédoient étoit demeuré dans la barge.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

Ils ſe font conduire aux établiſſemens Eſpagnols.

Ils ſe trouverent alors dans l'état le plus déplorable, & ſuivant leur opinion dans une ſituation plus affreuſe que ce qu'ils avoient éprouvé juſqu'alors : mais pendant qu'ils faiſoient reflexion aux différentes circonſtances de ce dernier malheur ſi peu prévu, & qu'ils ſe perſuadoient qu'il n'y avoit plus aucune eſpérance de ſoulagement, ils virent dans l'éloignement un canot qu'on reconnut bien-tôt pour celui de l'Indien, qui avoit entrepris de les conduire à Chiloé. Cet honnête Américain avoit quitté le Capitaine Cheap & ſes gens pour aller pécher, & avoit laiſſé l'autre Indien que les matelots avoient emmené en mer dans la Barge. Quand cet homme vit qu'il avoit perdu la Barge & ſon compagnon, on eut beaucoup de peine à lui perſuader qu'on n'eut pas tué cet Indien ; mais enfin étant ſatisfait de tout ce qui lui fut dit à ce ſujet, il entreprit de les conduire aux établiſſements Eſpagnols, & de leur fournir des proviſions pendant toute la route. Pour y réuſſir, il prit pluſieurs de ſes compatriotes dans d'autres canots ; le Capitaine & ſes quatre compagnons s'embar-

ANSON. Chap. VI An. 1741.

querent avec eux, vers le milieu de Mars, & au commencement de Juin ils arriverent à l'Iſle de Chiloé. M. Elliot mourut dans la traverſée, & les autres furent réduits à un état ſi facheux par le chagrin & par la fatigue, que les Eſpagnols qui les traiterent avec beaucoup d'humanité, ne purent les rétablir que très difficilement. Après être demeurés quelque temps à Chiloé, on les envoya à Valparoiſo, & enſuite à Saint-Jago, Capitale du Chili. Ils y demeurerent plus d'un an, & ſur les nouvelles d'un Cartel avec l'Eſpagne, le Capitaine Cheap & le Lieutenant Hamilton eurent la permiſſion de revenir en Europe, à bord d'un vaiſſeau François. M. Campbell qui avoit changé de religion pendant qu'il étoit à Saint-Jago, préfera d'aller à Buenos-Ayres, avec Pizarro & ſes Officiers : il revint depuis avec eux en Eſpagne, d'où il repaſſa enſuite en Angleterre.

***

CHAPITRE VII.

Deſcription de Maſa-Fuero : on trouve la Pinque hors d'état de ſervir : les Anglois prennent un vaiſſeau Eſpagnol : inſtructions qu'ils en reçoivent : ils apprennent les meſures qu'on avoit priſes précédemment contre eux : M. Anſon revient à Juan-Fernandez : il ſe met en croiſiere avec ſon Eſcadre : le Tryal fait une priſe : le Tryal eſt fort endommagé dans ſes mâts : On le coule à fond & l'on arme la priſe : les Anglois en font une nouvelle : politeſſe de M. Anſon, & retenue des Anglois envers les femmes Eſpagnoles : il fait réparer & armer ſes chaloupes.

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

Deſcription de Maſa-Fuero.

APRÈS avoir parlé en peu de mots des infortunes qui accompagnerent les gens de l'Equipage du Wager, nous allons reprendre le fil de ce qui concerne M. Anſon, que nous avons laiſſé à l'Iſle de Juan-Fernandez. La Chaloupe le Tryal qu'il avoit envoyée à l'Iſle de Maſa-Fuero,

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

revint à celle de Juan-Fernandez ; environ une ſemaine après l'arrivée de la Pinque l'Anne, ayant fait le tour de l'Iſle, ſans avoir trouvé aucun des vaiſſeaux de l'Eſcadre. Cette Iſle que les Eſpagnols appellent le petit Juan-Fernandez, eſt un peu plus grande & d'un meilleur terrein qu'on ne l'a précédemment repréſentée. Les anciens Ecrivains en ont parlé comme d'un petit rocher nud, ſans bois, ſans eau, & entiérement inacceſſible ; au lieu que les Anglois l'ont trouvée couverte d'arbres, avec pluſieurs belles caſcades d'eau qui tombent de la côte dans la mer. Il y a auſſi du côté du Nord un endroit où un vaiſſeau pourroit jetter l'ancre, mais il ſeroit trop expoſé à tous les vents, excepté à celui du Sud. On y trouve une grande quantité de Lions & de Veaux marins, outre beaucoup de Chevres, qui n'ayant jamais été troublées, ne connoiſſoient pas le danger juſqu'à ce qu'on eut tiré fréquemment ſur elles ; & comme les Eſpagnols n'ont pas jugé cette Iſle aſſez conſidérable pour être fréquentée par leurs ennemis, ils n'en ont pas détruit les proviſions, en mettant des chiens à terre.

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

Quand on eut déchargé la Pinque, ce qui employa la fin du mois d'Aout, le Chef d'Eſcadre eut le chagrin de voir que la plus grande partie des proviſions étoient gâtées par l'eau de la mer, & que le bâtiment, bien examiné par le charpentier, étoit hors d'état de ſervir. En conſéquence, ſur la requête que le maître, nommé M. Gérard préſenta à M. Anſon, au nom des propriétaires, le Chef d'Eſcadre acheta pour la ſomme de trois cents livres ſterling le bâtiment avec tout ce qu'il contenoit, & le maître ainſi que tous les hommes paſſerent à bord du Glouceſter. Tous les gens d'Equipage partagés alors entre les trois bâtiments, ne montoient qu'à trois cents trente-cinq hommes, y compris les Mouſſes, & ce nombre n'auroit pas même été ſuffiſant pour former l'Equipage complet du Centurion.

On trouve la Pinque hors d'état de ſervir.

Les Anglois prennent un vaiſſeau Eſpagnol.

On approchoit de jour en jour de la ſaiſon où la navigation eſt la plus favorable dans ces mers, & les gens s'occupoient fortement à rétablir les bâtiments. Le 8 de Septembre, vers onze heures du matin, on découvrit une voile qui approchoit de l'Iſle, ce

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

qui fit eſpérer à M. Anſon que ce ſeroit un des vaiſſeaux de ſon Eſcadre ; mais quand on vit qu'elle tournoit à l'Eſt, on jugea que c'étoit un bâtiment Eſpagnol. Le Centurion qui étoit le plus près, ſe mit en mer avec toute la diligence qu'on put faire, mais la nuit étant ſurvenue, on perdit ce vaiſſeau de vue, & le lendemain, quoique le temps fut très ſerein, on eut le chagrin de ne plus le découvrir, même du haut du grand mât. Les Anglois réſolurent cependant de continuer leur pourſuite ; mais après avoir croiſé ce jour entier & le lendemain, ils ſe déterminerent à retourner à Juan-Fernandez. Le 10, vers trois heures du matin, un vent frais de Sud-Oueſt s'étant élevé, les obligea de diriger leur cours au Nord-Oueſt, & au point du jour ils apperçurent à cinq lieues de diſtance un bâtiment qui n'étoit pas le même que celui qu'ils avoient vû quelques jours avant. L'Equipage du Centurion fit alors force de voiles ; ce bâtiment vint à eux, mit pavillon Eſpagnol, & fit un ſignal comme à un conſor, mais voyant qu'on ne lui répondoit pas, il tourna auſſi-tôt au Sud.

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

Comme ce navire paroiſſoit un gros vaiſſeau, & qu'il avoit pris par erreur le Centurion pour ſon conſor, on penſa que c'étoit un vaiſſeau de guerre de l'Eſcadre de Pizarro, ce qui porta M. Anſon à donner ordre de rompre toutes les cabannes des Officiers, & de les jetter en mer, avec pluſieurs bariques d'eau, ainſi que les proviſions qui étoient entre les canons; mais quand on fut plus près, on reconnut que c'étoit un navire marchand qui n'avoit que très peu de canons, & qui ſe rendit quand on lui eut tiré quatre volées. M. Saumarez, premier Lieutenant du Chef d'Eſcadre eut ordre de prendre poſſeſſion de la priſe, & d'envoyer les Officiers, les paſſagers, & enſuite tous les autres priſonniers à bord du Centurion. Ce bâtiment ſe nommoit Nueſtra-Senora-del-monte-Carmelo, & étoit commandé par Manuel Zamorra. Lorſque M. Saumarez paſſa à bord de la priſe, les Eſpagnols le reçurent avec les plus baſſes ſoumiſſions, étant remplis de terreur, & dans la plus grande crainte de recevoir de mauvais traitements. Le Lieutenant fit ſes efforts avec beaucoup de po-

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

liteſſes pour diſſiper leur frayeur, les aſſura qu'elle étoit très mal fondée, & qu'ils tomboient entre les mains d'un ennemi généreux. La cargaiſon conſiſtoit particuliérement en ſucre, en une grande quantité d'étoffes, du coton & du tabac ; mais ce qu'on trouva de plus conſidérable furent quelques caiſſes de vaiſſelle d'argent, & vingt-trois ſérons de piaſtres, dont chacun peſoit plus de deux cents livres *aver-du-pois*. Le vaiſſeau, de quatre cents cinquante tonneaux, étoit chargé pour le port de Valparaiſo, dans le Royaume du Chili.

Inſtructions qu'ils en reçoivent.

Suivant ce qu'on apprit par les priſonniers qui étoient à bord, ainſi que par les lettres & les papiers qui tomberent entre les mains de M. Anſon après la priſe du vaiſſeau, on fut informé avec certitude de la force & de la deſtination de l'Eſcadre de l'Amiral Pizarro qui avoit croiſé à la hauteur de Madere, dans le temps où les Anglois y avoient paſſé, avoit enſuite donné la chaſſe à la Perle, quand ce bâtiment étoit allé à Saint-Julien, & avoit enfin eprouvé tous les malheurs que nous avons rapportés.

Ils apprennent les meſures qu'on avoit priſes précédemment contre eux.

Lorſque Pizarro avoit envoyé un

exprès au Viceroi du Pérou pour lui demander deux cents mille piastres, il lui avoit fait dire qu'il étoit possible qu'au moins une partie de l'Escadre Angloise entrât dans la mer du Sud : mais que sachant par sa propre expérience qu'elle seroit dans un état très foible & sans défense, il conseilloit à Son Excellence d'envoyer dans la partie du Sud tous les vaisseaux de guerre qu'il pourroit rassembler; qu'ils enleveroient vraisemblablement les navires Anglois les uns après les autres avant qu'ils pussent gagner aucun port de rafraîchissement, & qu'il ne doutoit pas que ses vaisseaux ne s'en rendissent aisément les maîtres. Cet avis fut très approuvé du Viceroi qui fit aussi-tôt mettre en mer quatre vaisseaux de Callao, l'un de cinquante canons, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Ils étoient destinés à joindre Pizarro quand il arriveroit sur la côte du Chili; trois établirent leur croisiere à la hauteur du port de la Conception, & le quatriéme à l'Isle de Juan-Fernandez. Ils y croiserent pour chercher l'Escadre de M. Anson jusqu'au 6 de Juin, mais n'ayant vu jusqu'alors aucun de ses vaisseaux, & jugeant

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

qu'il leur étoit impoſſible de tenir ſi long-temps la mer, ils quitterent leur croiſiere, & retournerent à Callao. Cette circonſtance remarquable prouve que les événements regardés par M. Anſon, & par tous ſes gens comme l'infortune la plus terrible, & qui lui coûterent réellement la vie d'un grand nombre d'hommes, furent cependant la cauſe de la conſervation du reſte. En effet, ſi les Anglois avoient gagné l'Iſle dans le temps où M. Anſon penſa l'avoir vue, qui étoit le 28 de Mai, où ils en étoient réellement très proches, ils n'auroient pu manquer de tomber entre les mains de leurs ennemis. Ils étoient alors dans un tel état de foibleſſe, que la plus médiocre défenſe leur auroit été impoſſible. Le Tryal, le Glouceſter & la Pinque l'Anne qui aborderent ſéparément à la même Iſle auroient éprouvé un ſemblable ſort, & M. Anſon ainſi que tous les hommes demeurés vivants auroient été emmenés priſonniers à Callao. Quand on apprit ces nouvelles, les gens du Centurion ne douterent plus que les jarres briſées, les cendres & les os de poiſſon qu'ils avoient vûs dans le

temps de leur premiere deſcente à Juan-Fernandez, n'y euſſent été laiſſés par le bâtiment qui avoit croiſé à la hauteur de ce port.

M. Anſon revient à Juan-Fernandez.

Outre toutes les circonſtances relatives à Pizarro, que le Chef d'Eſcadre apprit des priſonniers & des papiers qu'on trouva à bord du Carmelo, il fut encore averti que l'Embargo mis au mois de Mai précédent ſur tous les navires de cette mer, étoit actuellement levé, ce qui lui donna l'eſpérance de faire d'autres priſes conſidérables, pour ſe dédommager de l'impoſſibilité où il ſe trouvoit d'exécuter quelque entrepriſe importante contre les établiſſements Eſpagnols. Le Chef d'Eſcadre étant ainſi ſatisfait ſur les principaux objets qui pouvoient l'intéreſſer, prit à bord la plus grande partie des priſonniers, avec tout l'argent, & mit à la voile pour Juan-Fernandez, où il jetta l'ancre le lendemain avec ſa priſe.

Il ſe met en croiſiere avec ſon Eſcadre.

Après avoir interrogé plus en détail les priſonniers, & examiné plus particuliérement les papiers, on reconnut que pluſieurs autres vaiſſeaux marchands avoient été chargés à Callao pour Valparaiſo. Le Chef d'Eſ-

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

cadre employa dès le lendemain matin la double chaloupe le Tryal, pour croiser à la hauteur de ce dernier port, & il réſolut auſſi de ſéparer les vaiſſeaux qui étoient ſous ſes ordres, afin de les employer en différentes croiſieres, ce qui les mettroit plus à portée de faire des priſes, & ſeroit moins ſujet à jetter l'allarme ſur la côte. Les matelots oublierent alors toutes leurs fatigues précédentes, reprirent leur activité ordinaire, & ſe préparerent avec une diligence infatigable à quitter l'Iſle de Juan-Fernandez. Comme ces préparatifs, malgré toute leur induſtrie ne pouvoient manquer de les occuper quatre ou cinq jours: M. Anſon, pendant cette intervalle donna ordre de mettre à bord de la priſe le Carmelo, l'artillerie de la Pinque l'Anne qui conſiſtoit en quatre pieces de ſix livres, quatre de quatre livres, & deux mortiers. Il mit ſix paſſagers & vingt-trois matelots à bord du Glouceſter, pour aider à la manœuvre, & donna ordre au Capitaine Mitchel de partir de l'Iſle de Juan-Fernandez, pour croiſer à la hauteur de celle de Payta, à une diſtance du rivage, aſſez éloignée pour ne pas

être découvert, & de demeurer dans cette croiſiere juſqu'à ce qu'il y fût joint par le Centurion. Quand M. Anſon eut donné ces ordres, il leva l'ancre le 19 de Septembre, de conſerve avec la priſe; ſortit de la baye, quitta l'Iſle de Juan-Fernandez, & fit voile à l'Oueſt pour joindre la double chaloupe le Tryal qui croiſoit à la hauteur de Valparaiſo.

ANSON. Ch. VII. An. 1741.

Le Centurion, après avoir quitté l'Iſle de Juan-Fernandez, fut retenu trois jours par l'inconſtance des vents, à la vue de cette Iſle. Le 25 de Septembre, un peu avant le coucher du ſoleil, il découvrit deux voiles à l'Eſt, & la priſe avança directement de ce côté, en ſe ſéparant du Centurion, pour ne pas donner lieu de ſoupçonner que c'étoient des bâtiments en croiſiere. M. Anſon qui avoit tout diſpoſé pour le combat, mit toutes ſes voiles pour s'avancer vers ces vaiſſeaux. Auſſi-tôt qu'il eut été apperçu par l'un des deux qui paroiſſoit être un navire de force, ce dernier vint directement à lui, pendant que l'autre ſe tenoit à quelque diſtance. A ſept heures du ſoir, le Centurion ſe trouva à la portée du

Le Tryal fait une priſe.

ANSON. Ch. VII. An. 1741.

piſtolet de celui qui étoit le plus près ; ayant une bordée prête à tirer, & les canoniers tenant leurs mêches alumées pour mettre le feu au premier ordre. Auſſi-tôt que M. Anſon vit qu'il étoit impoſſible que ce bâtiment échappât, il ordonna au maître d'appeller en Eſpagnol, avant de faire tirer le canon ; mais l'Officier qui commandoit à bord, & qu'on reconnut pour M. Hughes, Lieutenant, du Tryal répondit en Anglois. Il dit que ce bâtiment étoit une priſe faite quelques jours avant par le Tryal qui étoit l'autre vaiſſeau qu'on voyoit à quelque diſtance, mais qu'il avoit perdu ſes mâts. Le Tryal joignit enſuite le Centurion ; le Capitaine Saunders, qui commandoit, vint à bord, & dit au Chef d'Eſcadre que cette priſe étoit un des meilleurs voiliers, qui lui avoit coûté trente-ſix heures de chaſſe ; que pendant quelque temps il avoit déſeſpéré de s'en rendre maître : que les Eſpagnols avoient d'abord été allarmés en voyant comme un nuage de voiles qui les pourſuivoient, parce que le corps du navire étoit ſi enfoncé dans l'eau qu'on n'en voyoit aucune partie ; mais que remarquant

ensuite combien le Tryal gagnoit peu sur eux, ils avoient cessé de craindre, & avoient changé de cours pendant la nuit, en fermant toutes leurs fenêtres, pour qu'on ne vit aucunes lumieres : que cependant une fente dans un des volets avoit rendu toutes leurs précautions inutiles ; que les gens du Tryal voyant toujours cette lumiere, avoient continué de lui donner la chasse jusqu'à ce qu'ils eussent été à la portée du canon : que le Capitaine Saunders leur avoit inopinément donné l'allarme par une bordée, & qu'il n'avoit pas eu le temps d'en tirer une seconde, parce qu'ils avoient baissé les voiles, & s'étoient soumis sans opposition. Ce vaisseau nommé l'Aranzazu, étoit un des plus gros navires marchands employés dans ces mers, & portoit six cens tonneaux de charge. La cargaison étoit à peu près la même que celle du Carmelo, mais il n'y avoit que pour environ cinq mille livres sterling d'argent.

ANSON. Ch. VII. An. 1741.

Ce succès fut en quelque sorte balancé par le malheur qui arriva au Tryal d'avoir son grand mât fendu : le mât du grand hunier tomba dans

Le Tryal est fort endommagé dans ses mâts.

ANSON. Ch. VII. An. 1741.

la mer, & le lendemain matin, pendant qu'ils faiſoient tous voile à l'Eſt, le mât de Miſène fut rompu. Ces accidents étoient d'autant plus fâcheux, qu'on ne pouvoit lui donner de ſecours, parce que le vent ſouffloit avec tant de force, que le Chef d'Eſcadre n'oſa hazarder de mettre ſa chaloupe en mer. Il ne vouloit pas laiſſer ce bâtiment dans une ſituation auſſi fâcheuſe, & il fut obligé de l'attendre pendant près de quarante-huit heures, ce qui les écarta tous de leur croiſiere, & leur fit craindre avec raiſon d'avoir manqué quelque riche capture.

On le coule à fond & l'on arme la priſe.

Le 27, le temps étant beaucoup plus calme, M. Anſon envoya ſa chaloupe au Tryal : le Capitaine vint à bord du Centurion, & lui donna un acte ſigné de lui, & de tous les Officiers, pour repréſenter que ſon bâtiment, outre qu'il étoit démâté, avoit tant de fentes de tous côtés qu'on étoit obligé d'employer la pompe dans le temps le plus modéré ; que s'il ſurvenoit du gros temps, ils ne pourroient manquer de périr tous. Sur cette repréſentation, le Chef d'Eſcadre voyant qu'il n'avoit pas ce qui auroit été néceſſaire pour le ré-

parer, donna ordre de le détruire; mais jugeant qu'il étoit à propos de paroître toujours avoir la même force, & ſachant que la priſe du Tryal avoit ſouvent été employée en vaiſſeau de guerre par le Viceroi du Pérou, il ordonna qu'elle ſeroit établie frégate au ſervice de Sa Majeſté Britannique, pour être montée par l'Equipage du Tryal, ſous le même Capitaine, & ſous les mêmes Officiers. Pendant que cette priſe étoit au ſervice d'Eſpagne, elle portoit trente-deux canons, mais on ne lui en donna alors que vingt, dont douze furent pris ſur le Tryal, avec huit qui avoient été ſur la Pinque l'Anne. Tout étant ainſi réglé, le Capitaine Saunders eut ordre d'enlever du Tryal les armes & les munitions de guerre & de bouche, ainſi que tout ce qui pouvoit ſervir aux autres vaiſſeaux; après quoi on le coula à fond. On donna à cette nouvelle frégate le nom de la priſe du Tryal: le Capitaine eut ordre de croiſer à la hauteur de l'Iſle de Valparaiſo, d'y demeurer vingt-quatre jours, & s'il n'étoit pas joint dans cet eſpace de temps par le Chef d'Eſcadre, de ga-

ANSON. Ch. VII. An. 1741.

ANSON. Ch. VII. An. 1741.

gner la côte du Puſco ou de Naſca ; où il trouveroit ſurement M. Anſon. Après que ces ordres eurent été donnés, le Centurion quitta les autres vaiſſeaux le ſoir du même jour, 27 de Septembre, pour croiſer pendant quelques jours à la hauteur de Valparaiſo.

Les Anglois font une nouvelle priſe.

Quoique cette diſpoſition fut la plus prudente qu'on pût imaginer, relativement au peu de forces qui étoient ſous les ordres du Chef d'Eſcadre ; il n'eut pas le bonheur de rencontrer aucun vaiſſeau dans ces différentes croiſieres. M. Anſon fut joint par les priſes du Tryal & du Centurion, dont la derniere avoit aidé à vuider & à couler à fond la double chaloupe ; & il réſolut de rejoindre le Capitaine Mitchel qui étoit en croiſiere à Payta, afin que ſi l'on mettoit hors une Eſcadre de Callao ils pûſſent la bien recevoir, en réuniſſant leurs forces. Dans cette intention, ils dirigerent leur cours au Nord, & le 5 de Novembre ils furent à la vue de la haute terre de Barranca ; environ une heure après l'avoir découverte, ils eurent la ſatisfaction qu'ils attendoient depuis ſi long-temps de voir

une voile à laquelle ils donnerent auſſi-tôt la chaſſe ; mais le Centurion étant beaucoup meilleur voilier que les deux priſes, les perdit de vûe, & gagna conſidérablement ſur le vaiſſeau qu'il pourſuivoit. Cependant la nuit étant ſurvenue, il le perdit auſſi de vue vers les ſept heures du ſoir, & les Officiers étoient indécis ſur le cours qu'il falloit tenir, mais à la fin M. Anſon décida que puiſqu'ils avoient le vent favorable, ils ne devoient pas en changer. On continua la chaſſe environ une heure & demie dans les ténébres ; quelques-uns s'imaginant de temps en temps voir les voiles de l'ennemi directement devant eux. Enfin M. Brett, ſecond Lieutenant l'apperçut directement à bas bord qui faiſoit cours vers la haute mer, à quatre points de différence de celui du Centurion. Auſſi-tôt on ſuivit le même cours, on le joignit en moins d'une heure, & il amena après qu'on eut tiré quatorze coups de canon. M. Dennis, troiſiéme Lieutenant du Centurion fut envoyé dans une chaloupe, avec ſeize hommes pour prendre poſſeſſion de la priſe qu'on trouva d'environ trois cents tonneaux. On

ANSON. Ch. VI. An. 1741.

ANSON. Ch. VII. An. 1741.

la nommoit la Santa Tereſa-de-Jeſus ; elle alloit de Guiaquil à Callao, & étoit chargée de peaux, de bois, de tabac, de cacao, de noix de coco, de fil de Pito qui eſt très fort, & qu'on fait d'une eſpece de plante, de cire, de drap de Quito, & de pluſieurs autres denrées ; mais l'argent qu'on trouva à bord ne montoit pas à plus de cent ſoixante-dix livres ſterling. Quoique cette cargaiſon fut de grande valeur pour les Eſpagnols, comme on avoit les ordres les plus précis de ne pas rançonner leurs vaiſſeaux ; toutes les marchandiſes qu'on leur prenoit dans ces mers, excepté celles qui pouvoient ſervir aux Anglois, ne donnoient d'autre avantage que celui d'en priver leurs ennemis.

Politeſſe de M. Anſon, & retenue des Anglois envers les femmes Eſpagnoles.

Outre l'équipage compoſé de quarante-cinq hommes, il y avoit à bord dix paſſagers, ſavoir quatre hommes & trois femmes nés dans le pays, mais de parents Eſpagnols avec trois eſclaves noirs qui les accompagnoient. Les femmes étoient une mere & deux filles dont l'aînée avoit vingt & un ans, & la plus jeune quatorze. Ces femmes furent frappées de la plus grande terreur, & plongées dans le chagrin

chagrin le plus vif, quand elles virent qu'elles tomboient entre les mains d'ennemis que les outrages commis par les boucaniers, & les discours des prêtres Espagnols leur faisoient regarder comme les plus brutaux & les plus terribles de tous les hommes. Leurs craintes étoient beaucoup augmentées par la beauté extraordinaire de la plus jeune de ces demoiselles, & par les dispositions à la débauche, où elles avoient lieu de croire qu'elles trouveroient des matelots qui n'avoient pas vû une seule femme depuis près de douze mois. Remplies de ces terreurs, elles se cacherent aussi-tôt que l'Officier vint à bord, & quand elles furent découvertes, il eut beaucoup de difficulté à leur persuader d'approcher de la lumiere. Il les convainquit bientôt par sa conduite polie, & par les assurances qu'il leur donna de toutes sortes de bons traitements & d'une sureté parfaite, que toutes leurs craintes étoient sans fondement. M. Anson instruit de la terreur qu'elles avoient fait paroître, leur fit dire aussi-tôt qu'elles demeureroient à bord de leur vaisseau; qu'elles auroient les mêmes appar-

ANSON. Ch. VII. An. 1741.

ANSON. Ch. VII. An 1741.

tements, & continueroient à jouir de tout ce qui étoit à leur uſage avant leur priſe. Il donna auſſi les ordres les plus ſévéres pour qu'on ne les inſultât en aucune maniere, & qu'on ne leur fît aucune peine. Pour leur donner plus de certitude que ces ordres ſeroient exécutés, & en même-temps pour leur procurer les moyens de ſe plaindre, ſi quelqu'un y contrevenoit : il permit à leur pilote qui en général eſt la ſeconde perſonne à bord des vaiſſeaux eſpagnols, de reſter avec elles comme leur protecteur. M. Anſon choiſit cet homme par préférence, parce qu'il parut prendre un intérêt particulier à ce qui concernoit ces femmes; & parce qu'il avoit d'abord déclaré qu'il étoit marié avec la plus jeune. On connut cependant depuis qu'il l'avoit dit uniquement dans la vue de pouvoir mieux les garantir contre le traitement qu'il craignoit qu'elles n'éprouvaſſent, en tombant entre les mains des Anglois. Cette conduite compatiſſante, & cette douceur dont on uſa avec elles, diſſipa entiérement leur conſternation ; & elles parurent très ſatisfaites & très gaies tout le temps qu'elles demeurerent priſonnieres.

ANSON. Ch. VII. An. 1741.

Le lendemain matin, le Centurion fut joint par ſes deux conſors, & ils firent cours au Nord, étant alors quatre voiles de compagnie. Ils virent la mer autour d'eux, d'un très beau rouge, l'eſpace de pluſieurs milles, ce qu'ils attribuerent à la quantité étonnante de frai de poiſſon qui nageoit ſur la ſurface de l'eau. On en mit dans un verre à boire ; elle parut d'abord trouble, & peu de temps après devint auſſi tranſparente que du cryſtal, avec quelques globules rouges & glaireux qui nageoient dans la partie ſupérieure. Comme il y avoit beaucoup de bois ſur la nouvelle priſe, M. Anſon donna ordre de réparer les chaloupes, & de mettre des pierriers à la proue, tant de la Barge que de la Pinaſſe, afin d'en augmenter la force, dans le cas où l'on ſeroit obligé d'en faire uſage pour aborder quelques vaiſſeaux ou pour faire quelque expédition à terre.

Il fait réparer & armer ſes chaloupes.

CHAPITRE VIII.

Température de l'air dans ce climat : cauſes de cette température : les Anglois font une nouvelle priſe : projet pour ſurprendre Payta : Deſcription de cette ville : préparatifs pour l'expédition : les Anglois s'emparent de la place : ils ſe rendent maîtres du Fort : ils pillent la ville : les Eſpagnols ſe raſſemblent : ils ne font aucun mouvement contre les Anglois.

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

Température de l'air dans ce climat.

LES Anglois continuerent à faire cours au Nord ; & il ne leur arriva rien de remarquable pendant deux ou trois jours, quoique les vaiſſeaux fuſſent diſpoſés de façon qu'il étoit à peine poſſible qu'aucun bâtiment ennemi pût leur échaper. En ſuivant cette côte, ils obſerverent qu'il y avoit un courant qui les emportoit au Nord, & qui pouvoit faire faire environ dix milles par jour. Ils étoient alors à peu près à huit dégrés de latitude méridionale, & ils com-

mencerent à voir un grand nombre de poiſſons volants, & de bonites, ce qu'ils n'avoient point trouvé depuis qu'ils avoient quitté la côte du Bréſil. On remarque que vers la côte orientale de l'Amérique méridionale ces animaux s'étendent à une latitude beaucoup plus éloignée que vers la côte occidentale. Les matelots ne ceſſerent d'en voir ſur celle du Bréſil que lorſqu'ils furent près du tropique méridional, ce qui vient ſans doute des divers dégrés de chaleur qu'on trouve aux mêmes latitudes d'un côté ou de l'autre du continent. Il eſt évident que la température d'un endroit dépend beaucoup plus des autres circonſtances que de ſa diſtance au pôle, ou de ſa proximité de l'équinoctial. Les gens de l'Eſcadre trouverent que la côte du Bréſil eſt exceſſivement étouffante, & que celle de la mer du Sud aux mêmes dégrés de latitude, eſt peut-être auſſi tempérée qu'aucune autre partie du globe. En ſuivant cette côte, ils ne ſentirent pas une ſeule fois le temps auſſi chaud qu'on le trouve ſouvent dans les jours d'été en Angleterre, ce qui eſt d'autant plus extraordinaire, qu'il ne

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

tombe jamais dans ce pays aucune pluye qui puiſſe rafraîchir l'air. Sur la côte du Pérou, & même ſous la ligne équinoctiale tout concourt à faire préférer le grand air & la lumiere du jour ; au lieu qu'en d'autres pays l'ardeur inſuportable du ſoleil rend la plus grande partie du jour inutile pour le travail & pour l'amuſement, & que les pluyes fréquentes n'y ſont pas moins incommodes dans les temps plus tempérés de l'année. Au contraire ſous ce climat délicieux le ſoleil paroît rarement, parce qu'il y fait toujours un temps couvert qui ſuffit pour cacher cet aſtre, & pour moderer la vivacité de ſes rayons perpendiculaires, ſans obſcurcir l'air, & ſans rendre la lumiere du jour mélancolique ou déſagréable. Ainſi toutes les parties de la journée ſont propres au travail & à l'exercice en plein air, même la fraîcheur agréable occaſionnée par les pluyes dans les autres climats ſe fait auſſi ſentir dans celui-ci où elle eſt apportée par les brizes des régions plus froides du côté du Sud.

Cauſes de cette température.

On ne peut douter que cette température agréable ne ſoit dûe particuliérement au voiſinage de ces vaſtes mon-

tagnes nommées les Andes qui, en ſuivant preſque parallélement le rivage dont elles ne s'écartent que très peu, & en s'élevant plus haut qu'aucunes montagnes qui ſoient ſur la ſurface de la terre, forment ſur leurs côteaux une grande étendue de pays, où ſuivant le plus ou le moins d'éloignement du ſommet on trouve dans toutes les ſaiſons les variétés de toutes ſortes de climats. Ces montagnes arrêtent une grande partie des vents d'Eſt qui ſouffient ordinairement ſur le continent de l'Amerique méridionale, rafraîchiſſent la portion d'air qui ſe fait un paſſage au-deſſus de leur ſommet, & entretient la fraîcheur d'une partie conſidérable de l'Atmoſphere qui ſe trouve contigu aux neiges dont ces montagnes ſont perpétuellement couvertes. C'eſt ainſi que les Andes, en répandant l'influence de leurs ſommets glacés ſur les côtes voiſines & ſur les mers du Pérou, ſont à n'en pouvoir douter la cauſe de cette température, & de l'égalité qu'on y remarque en tout temps. Quand l'Eſcadre eut avancé au-delà de l'Equateur, & qu'elle ſe fut éloignée de ces montagnes, les

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

Anglois n'eurent plus pour les garantir des vents d'Eſt que les terres élevées de l'Iſthme de Panama qui ne ſont que des Taupinieres en comparaiſon des Andes; ils trouverent en très peu de temps un climat totalement différent, & en deux ou trois jours ils paſſerent de l'air tempéré du Pérou, à l'Athmoſphere brûlant des Indes occidentales.

Les Anglois font une nouvelle priſe.

Le 10 de Novembre, M. Anſon ſe trouva à trois lieues de la plus méridionale des Iſles de Lobos, ſituée à 6 dégrés 27 minutes de latitude méridionale. Etant alors près de la croiſiere choiſie pour le Glouceſter, il alla toute la nuit à petites voiles, mais le lendemain matin au point du jour, il vit près du rivage un vaiſſeau qui avoit paſſé l'Eſcadre à la faveur de la nuit, & qui louvoyoit ſur la côte. Auſſi-tôt qu'il ſe fut aſſuré que ce n'étoit pas le Glouceſter, il fit lever toutes les voiles, & lui donna la chaſſe: mais comme il n'y avoit que très peu de vent, ce qui empêchoit les vaiſſeaux de faire beaucoup de chemin, il donna ordre d'appareiller & d'armer la barge, la pinaſſe, & celle du Tryal, pour continuer la chaſſe, & aborder

ce bâtiment. Le Lieutenant Brett, qui commandoit la barge, le joignit vers neuf heures du matin, l'aborda, tira une volée de mousquetterie entre les mâts par-dessus la tête de ceux qui le montoient, & y entra aussi-tôt avec la plus grande partie de ses gens, sans trouver la moindre résistance, les ennemis étant effrayés par la mousquetterie, & par l'éclat des sabres. Le Lieutenant Brett fit aussi-tôt amener les voiles, donna ses ordres pour que le bâtiment joignit le chef d'Escadre, & reprit avec soi les deux pinasses. Quand il fut à quatre milles du Centurion, il se mit dans la barge, avec un nombre de prisonniers qui l'avoient instruit de quelques faits importants, dont il désiroit faire part à M. Anson, le plus promptement qu'il lui seroit possible. La prise se nommoit Nuestra-Senora-del-Carmin; elle étoit d'environ deux cents soixante-dix tonneaux, avoit à bord quarante-trois matelots, & étoit très chargée d'acier, de fer, de planches de cedre, de poivre, de canelle, de poudre, de bleu, de plusieurs belles marchandises Européennes, de tabac en poudre, de rozaires, d'indulgences, &

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

de diverſes autres eſpeces de marchandiſes. Quoique cette cargaiſon fut de peu de valeur pour les Anglois, dans les circonſtances où ils ſe trouvoient, elle étoit cependant une perte plus grande pour les Eſpagnols que toute autre capture qu'on leur eût faite dans cette partie du monde, puiſque ces marchandiſes avoient coûté de premier achat à Panama, plus de quatre cents milles piaſtres. Ce vaiſſeau avoit chargé à Callao, avoit relâché à Payta, pour y prendre un ſupplément d'eau, & de proviſions, & n'étoit parti de cette place qu'environ vingt-quatre heures avant de tomber entre les mains des Anglois. Le Lieutenant Brett apprit par les paſſagers qui étoient à bord, que peu de jours avant il étoit entré dans le port de Payta un vaiſſeau dont le maître avoit dit au Gouverneur qu'il avoit été pourſuivi par un gros bâtiment, dont la forme & la couleur des voiles lui donnoient lieu de croire qu'il étoit de l'Eſcadre Angloiſe ; que ſur ce rapport, le Gouverneur avoit auſſi-tôt envoyé un Exprès à Lima, porter ces nouvelles au Vice-Roi : que l'Officier royal qui réſidoit à Payta, craignant

une visite des Anglois, dès les premiers moments de l'avis s'étoit occupé à faire transporter le trésor du Roi, & le sien propre à Piura, ville dans les terres éloignée de quatorze lieues ; mais qu'il y avoit une somme d'argent considérable appartenante à quelques marchands de Lima ; qu'elle étoit renfermée dans la maison de la douane, à Payta ; qu'on devoit l'envoyer sur un vaisseau qui étoit alors dans le port, & qu'on se préparoit de faire mettre à la voile, avec la plus grande diligence, pour aller dans la baye de Sansonnate, sur la côte du Mexique, où il devoit acheter une partie de la cargaison du vaisseau de Manille.

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

Projet pour surprendre Payta.

On conjectura aussi-tôt que le gros vaisseau qui avoit donné la chasse au bâtiment jusqu'au port de Payta, étoit le Glouceſter, ce qui fut confirmé par la suite. Voyant que celui dans lequel on devoit embarquer l'argent, étoit estimé comme un des meilleurs voiliers, & qu'on lui avoit donné le suif depuis peu, on jugea qu'il n'y avoit aucune apparence de pouvoir s'en rendre maître, si on le laissoit sortir du port. On fit aussi réflexion que les Anglois étoient découverts,

ANSON. Ch. VIII. An. 1741. que l'allarme étoit répandue ſur toute la côte, & qu'ils ne retireroient plus aucun avantage de leur croiſiere, ce qui détermina le chef d'Eſcadre, après s'être informé dans le plus grand détail, de la force, & de l'état de la place, à tâcher de la ſurprendre la nuit ſuivante.

Deſcription de cette ville. Payta ſitué dans un terrein ſtérile, compoſé uniquement de ſables & d'ardoiſes, eſt à 5 dégrés 12 minutes de latitude méridionale. On n'y trouve pas une ſeule goute d'eau fraîche, ni aucune eſpece d'herbage ou de proviſion, excepté du poiſſon & quelques chevres : mais à la diſtance de deux ou trois lieues eſt une autre ville nommée Colan, d'où l'on apporte ſur des radeaux à Payta de l'eau, du maïz, des légumes, de la volaille, & d'autres denrées pour les vaiſſeaux qui y abordent : à l'égard du gros bétail, on l'amene de Piura, qui eſt comme, nous l'avons déja dit à quatorze lieues dans les terres. L'eau qu'on apporte de Colan eſt blanche & flatte peu la vue, cependant on prétend qu'elle eſt très ſaine. Les habitants diſent qu'elle traverſe de grands bois de ſalſepareille, & qu'el-

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

le eſt imprégnée du ſuc de ces arbres. Quoique le port de Payta ne ſoit gueres autre choſe qu'une baye, on le regarde comme le meilleur dans toute cette partie de la côte, & il eſt vrai que l'ancrage y eſt très ſur & très commode. Il eſt très fréquenté par tous les vaiſſeaux qui viennent du Nord, parce qu'il n'y a point d'autre port de rafraîchiſſement pour ceux d'Acapulco, de Sanſonate, de Réaléjo, & de Panama qui vont à Callao. Le vent leur étant contraire, la plus grande partie de l'année il leur ſeroit impoſſible de faire ces longs voyages, s'ils ne relâchoient ſur la côte pour avoir de l'eau fraîche. La ville n'a que peu d'étendue, & ne contient qu'environ deux cents familles. Les maiſons n'ont que le rais de chauſſée, avec des murs de cannes fendues & de torchis, & les toits ſont couverts de feuilles. Quoique ces édifices ſoient très légers, ils ſuffiſent dans un climat, où la pluie eſt regardée comme un prodige, & où il ſe paſſe ſouvent pluſieurs années ſans qu'il en tombe.

M. Anſon s'informa des forces de la place, & apprit qu'elle n'étoit dé-

ANSON. chap. VIII An. 1741

fendue que par un fort, où il y avoit seulement 8 pieces de canon, mais sans fossés ni rempart, n'ayant qu'un simple mur de brique, avec une compagnie très foible pour unique garnison, quoique la ville put armer aisément trois cents hommes de plus.

Préparatifs pour l'expédition.

Le chef d'Escadre, voyant qu'il n'avoit pas besoin de toutes ses forces pour enlever cette place, & jugeant que ses vaisseaux pourroient être vûs à quelque distance, même dans la nuit, ce qui allarmeroit les habitants & leur donneroit lieu d'enlever leurs effets les plus précieux, résolut de faire sa descente uniquement avec les chaloupes. En conséquence il chargea de ce service la barge à dix-huit rames, sa pinasse & celle du Tryal. Il choisit pour cette expédition cinquante-huit hommes, bien fournis d'armes & de munitions & donna le commandement au Lieutenant Brett. Pour prévenir la confusion qui auroit pu arriver par l'ignorance où l'on étoit des rues de la place, & par les ténebres de la nuit, il donna ordre à deux des pilotes Espagnols de conduire le lieutenant à l'endroit le plus commo-

de pour le débarquement & de ſervir enſuite de guides à terre ; mais pour s'aſſurer de leur fidelité, il déclara aux priſonniers qu'ils ſeroient tous mis en liberté & débarqués à terre, ſi les pilotes ſe conduiſoient fidellement. En même temps il dit à ces pilotes que s'ils ſe rendoient coupables de quelque trahiſon ou de mauvaiſe conduite, ils ſeroient tués ſur le champ, & qu'on emmeneroit priſonniers en Angleterre le reſte des Eſpagnols qui étoient à bord.

ANSON. Chap. VIII. An. 1741.

Vers dix heures du ſoir, les vaiſſeaux étant à cinq lieues de la place, le Lieutenant Brett, avec les chaloupes qui étoient ſous ſes ordres quitta l'Eſcadre & arriva ſans avoir été découvert à l'embouchure de la baye, mais à peine y fut-il entré qu'il fut apperçu par quelques gens d'un vaiſſeau qui y étoit à l'ancre & qui ſe jetterent auſſi-tôt dans leurs chaloupes. Ils ramerent vers le rivage, en criant, » les Anglois, les chiens »d'Anglois; « ce qui jetta immédiatement l'allarme dans toute la ville. Les gens des chaloupes virent en même temps pluſieurs lumieres qui alloient & venoient dans le fort avec d'au-

Les Anglois s'emparent de la place.

ANSON. Chap. VIII. An. 1741.

tres indices qui marquoient que les habitants étoient en mouvement. Alors le Lieutenant Brett encouragea ſes gens à s'avancer en diligence, afin de ne donner aux ennemis que le moins de temps qu'il ſeroit poſſible pour ſe préparer à la défenſe. Avant que les chaloupes euſſent pu gagner la terre, les ſoldats du fort avoient préparé quelques pieces de canon, qu'ils pointerent vers le lieu du débarquement, la premiere volée paſſa très près d'une chaloupe & l'on entendit le ſifflement des boulets au-deſſus de la tête des hommes. Les Anglois redoublerent leurs efforts, gagnerent le rivage & une partie fut débarquée avant la ſeconde volée. Auſſi-tôt qu'ils furent à terre, l'un des pilotes Eſpagnols les conduiſit à l'entrée d'une rue étroite, où ils furent à couvert contre le feu du fort : ils ſe formerent le mieux qu'il étoit poſſible en auſſi peu de temps, & marcherent vers la place d'armes, qui étoit fort grande, à l'extrêmité de cette rue, ayant le fort d'un côté & la maiſon du Gouverneur de l'autre. Dans cette marche qui fut faite avec aſſés de régula-

rité, les cris & les clameurs de ſoixante marins, qui étoient depuis ſi long-temps à bord de leurs vaiſſeaux, & qui ſe trouvoient pour la premiere fois à terre dans un pays ennemi, animés par la joie qui accompagne toujours le débarquement & encouragés par l'eſpérance d'un butin conſidérable : les cris, dis-je de cet ardent détachement, joints au bruit des tambours, les firent paroître en ſi grand nombre dans l'opinion de leurs ennemis, que la crainte fit plutôt chercher aux Eſpagnols les moyens de prendre la fuite, que ceux de faire de la réſiſtance. Cependant les marchands qui avoient leur tréſor dans la ville, s'étoient portés avec un petit nombre d'autres habitants ſur une galerie qui environnoit la maiſon du Gouverneur, d'où ils firent une décharge ſur les Anglois; mais quand on eut répondu à leur feu, ils abandonnerent ce poſte & les laiſſerent en poſſeſſion de la place.

Ils ſe rendent maîtres du Fort.

Après ce ſuccès le Lieutenant Brett partagea ſes gens en deux partis, dont il chargea l'un d'entourer la maiſon du Gouverneur, & de s'aſſurer s'il étoit poſſible de ſa perſonne,

ANSON. Chap. VIII. An. 1741.

pendant que lui même, à la tête de l'autre, marcha au fort pour s'en emparer; mais il fut très ſurpris d'y entrer ſans aucune oppoſition, parce que les ennemis l'avoient abandonné à ſon approche, & s'étoient ſauvés par-deſſus les murs. Ainſi la place fut emportée en moins d'un quart d'heure, à compter du moment où ils avoient commencé leur deſcente, ſans autre perte que celle d'un homme qui fut tué & de deux bleſſés.

Le Lieutenant Brett plaça auſſitôt une garde au fort, une autre à la maiſon du Gouverneur & mit des ſentinelles à toutes les avenues de la ville, tant pour ne pas être ſurpris par les ennemis, que pour empêcher de détourner les effets. Enſuite ſon premier ſoin fut de s'emparer de la maiſon de la douanne, où le tréſor étoit dépoſé, & d'éxaminer ſi quelques-uns des habitants étoient demeurés dans la ville, afin de prendre les meſures néceſſaires. Il vit bien-tôt qu'il n'avoit rien à craindre de ceux qui étoient reſtés; la plus grande partie étoient dans leurs lits, quand on avoit ſurpris la place, & ils avoient

ANSON. Chap. VIII. An. 1741.

pris la fuite avec tant de précipitation qu'ils n'avoient pas même eu le temps de prendre leurs habits. Le Gouverneur n'avoit pas été le dernier à ſonger à ſe mettre en ſureté : il avoit fui devant la plûpart des autres demi nud, & abandonné ſa femme, âgée de dix-ſept ans, qu'il avoit épouſée depuis trois ou quatre jours : mais elle fut emmenée en chemiſe par deux ſentinelles Eſpagnoles, dans le temps où le détachement arrivoit devant la maiſon. Le petit nombre d'habitants qui étoient reſtés, furent mis ſous une garde dans une Egliſe, à l'exception de quelques forts nègres, qu'on occuppa le reſte de la nuit à tranſporter le tréſor de la douanne & de quelques autres endroits au fort, mais il furent toujours accompagnés d'une file de fuſiliers.

Ils pillent la ville.

Le tranſport du tréſor de la douane fut la principale occupation des gens de M. Brett, mais pendant que les matelots étoient ainſi employés, on ne put les empêcher d'entrer dans les maiſons qu'ils trouverent ſur leur chemin, pour y chercher leur butin particulier. Ce qu'ils remarquerent d'abord, furent les habits que les Eſpa-

ANSON. Chap. VIII. An. 1741.

gnols avoient laiſſés dans leur fuite. Suivant la coutume du pays ; la plus grande partie étoient brodés ou couverts de dentelles d'or ; les matelots s'emparerent de ces vêtements éclattants, & les mirent par-deſſus leurs chauſſes pleines d'ordure & leurs ſales jaquetes ; ils n'oublierent pas les perruques & les chapeaux bordés qu'ils trouverent avec les habits, & quand quelques-uns eurent commencé, ils furent bientôt imités par tout le détachement. Ceux qui arriverent les derniers, ne trouvant plus aſſez d'habits d'hommes pour s'en parer, prirent les robes & les jupons des femmes ; tous ceux qu'ils trouverent aſſez riches, ils ne ſe firent aucun ſcrupule de les mettre, & de les joindre à leurs vêtements couverts de graiſſe. M. Brett fut dans la plus grande ſurpriſe quand il vit la figure groteſque que leur donnoit ces habillements, & le premier parti qui ſe préſenta à lui dans ce ridicule équipage, étoit ſi bien déguiſé, qu'il eut peine à en reconnoître les hommes.

Cependant le Centurion & les autres bâtiments vinrent à petites voiles à Payta, & vers ſept heures du matin ils

ſe trouverent à l'embouchure de la baye. Quoique ceux qui étoient à bord n'euſſent pas lieu de douter du ſuccès de l'entrepriſe ; ce fut toujours avec la plus grande joie qu'ils découvrirent par le ſecours de leurs lunettes le pavillon Anglois élevé ſur le fort. Alors ils entrerent dans la baye le plus promptement qu'il leur fut poſſible ; à onze heures, la chaloupe du Tryal vint à bord du Centurion, chargée de piaſtres & de vaiſſelle d'argent, & les Officiers firent leur rapport au chef d'Eſcadre de tout ce qui s'étoit paſſé la nuit précédente.

ANSON. Chap. VIII. An. 1741.

M. Brett s'étoit occupé juſqu'alors à ramaſſer & à tranſporter les tréſors, ſans aucun obſtacle, pendant que les ennemis s'aſſembloient de toutes les parties du pays, ſur une colline, derrière la ville. Ils ſe firent voir en grand nombre, ayant entr'autres deux cents cavaliers, qui paroiſſoient bien aſſurés, bien montés, & accompagnés de trompettes, de tambours & d'étendards. Ils firent ſur la colline une eſpece de parade, avec beaucoup d'oſtentation, au bruit de tous leurs inſtruments militaires, en faiſant tous leurs efforts pour intimider le petit nombre

Les Eſpagnols ſe raſſemblent.

ANSON. Chap. VIII. An. 1741.

d'Anglois qui étoient débarqués, quoiqu'ils n'en fussent pas la quantité, & pour les engager à abandonner la place, avant d'avoir fini leur pillage. Cependant M. Brett continua tant qu'il fit jour à envoyer le trésor, & à employer les chaloupes pour transporter à bord des rafraîchissements tels que des cochons, de la volaille & d'autres denrées. Pour prévenir toute surprise durant la nuit : le chef d'Escadre envoya à terre un renfort qu'on distribua dans tous les passages qui conduisoient à la Place d'armes, & pour plus grande sureté, les rues furent fortifiées avec des baricades de six pieds de hauteur. Les ennemis ne firent aucun mouvement pendant toute la nuit, & au point du jour on recommença à charger les chaloupes, & à les envoyer aux vaisseaux.

Ils ne font aucun mouvement contre les Anglois.

On reconnut alors combien il auroit été important de s'assurer de la personne du Gouverneur, si cela avoit été possible. S'il fut tombé au pouvoir des Anglois, ils l'auroient vraisemblablement engagé à traiter pour la rançon de plusieurs magazins remplis d'effets de grande valeur, que le chef d'Escadre ne pouvoit faire transpor-

ter à bord, faute de place, ce qui auroit été très avantageux de part & d'autre. Ce Gouverneur raſſembla toutes les forces du pays, pluſieurs lieues à la ronde, & il fut ſi fier de leur nombre, & ſi content de ſon nouveau commandement militaire, qu'il ſembloit ne plus s'occuper du ſort de ſon gouvernement. Le chef d'Eſcadre lui envoya pluſieurs méſſages de priſonniers qu'on avoit faits, & offrit de recevoir une rançon pour la ville, à des conditions modérées, mais ce Gouverneur étoit devenu ſi arrogant qu'il ne daigna pas même faire de réponſe.

ANSON. Chap. VIII. An. 1741.

Fin du Tome onzieme.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce onzieme Volume.

A

ALGARROBALES, feves du Pérou, 121.
Alligator, ou Caïman du Pérou. Deſcription de cet animal, 36. Ponte prodigieuſe des femelles, 37. Leur adreſſe à prendre le poiſſon, 39. Comment on en fait la chaſſe, 42.
Amancaes, montagne voiſine de Lima, 161.
Amancaes, fleur du Pérou, 190.
Andes, montagnes d'Amérique. Leur deſcription, 415.
Anſon (M. Anſon) eſt nommé pour commander une Eſcadre contre les Eſpagnols, 258. Il met à la voile : Etat de ſon Eſcadre, 259. Il arrive à Madère, 260. Il remet à la voile, 279. Il jette l'ancre à l'Iſle Sainte Catherine, 282. Maladies qui ſe mettent dans ſon Eſcadre, 286. Il eſt trahi par le Gouverneur de Sainte Catherine, 288. Il eſt battu d'une tempête, 297. Il arrive au Port Saint Jullien, 300. Il remet à la voile, 309. Il paſſe le détroit de Lemaire, 310. Ses Vaiſſeaux ſont horriblement fatigués par les tempêtes, 313. Ils ſont jettés vers le Cap Noir, 320. Tous ſes Vaiſſeaux ſont diſperſés, 321. Le ſcorbut ſe met dans le ſeul qui lui reſte, 323. Symptômes de cette maladie, 324. Mortalité entre ſes gens, 330. Ils

Ils découvrent l'île de Juan-Fernandez, 331. Ils y abordent après beaucoup de difficultés, 336. Ils ſont rejoints par le Tryal, 337. On débarque les malades, 338. M. Anſon y fait dreſſer des tentes, 343. Ils revoient le Glouceſter, 354. Difficultés qu'il trouve à gagner l'iſle, 355. Il aborde enfin à Juan-Fernandez, 358. M. Anſon y fait rétablir ſes vaiſſeaux, 361. Il envoie le Tryal à Maſa-Fuera, 363. Il eſt rejoint par la Pinque l'Anne, 366. Relation de ce qui étoit arrivé à ce bâtiment, 367. *& ſuivant.* Avantures du Wager, 376 *& ſuivant.* Retour du Tryal, 392. Ils prennent un vaiſſeau Eſpagnol, 395. Ils ſe mettent en croiziere, 401. Ils font une priſe, 402. On coule à fonds le Tryal, 405. Ils font une nouvelle priſe, 407. Modération & politeſſe des Anglois. 410. Ils font encore une priſe, 416. Inſtructions qu'ils en reçoivent, 418. Ils ſe rendent maîtres de Payta, 424. Ils pillent les tréſors de cette place, 427.

Antonio (San) montagne du Pérou: dangers qu'on éprouve en la traverſant, 54. Grand ſecours qu'on retire des mulets, 56.

Arauco, pays du Chili: comment on y fait le commerce, 198. Combien le vin eſt dangereux pour les habitants, 199. leur maniere de faire la guerre aux Eſpagnols, 201. Leurs Traités de paix & leurs Congrés, 204. Leur attachement aux Miſſionnaires, 208.

B.

Babahoyo, ville & douanne du Pérou, ſa diſtance de Guiaquil, 22.

Balza, bois du Pérou, 29.

Balzas, Radeaux du Pérou, leur deſcription, 29. Leur conſtruction, 30. Grand uſage qu'on en fait dans ce pays, 31.

Barbaſco, herbe qui enivre le poiſſon, 35.

Barrana, ville du Pérou, 151.

Béring, Chef-d'Eſcadre

Ruſſe, eſt chargé de faire faire des découvertes, 238.
Bethléem, Ordre de religieux au Pérou, 82. Ils ſont chargés du ſoin des hôpitaux, 83.
Biru, ville du Pérou: ſa deſcription, 145.
Bouguer (Monſieur) Aſtronôme François, ſe ſépare de Dom Ulloa, 3. Il monte avec lui ſur la montagne de Pichincha, 93.
Bréſil: Deſcription de ce pays, 289. Quantité d'or qu'on en retire, 290. Des diamants, 292. Reſtrictions miſes ſur ce commerce, 294.

C.

CACAOTIER: Deſcription de cet arbre & de ſon fruit, 17.
Callao, ville du Pérou, engloutie par un tremblement de terre, 174. Effets terribles de ce phénomene, 176.
Caracol, ville du Pérou: ſa diſtance de Guiaquil, 23.
Cathérine (iſle de Sainte) ſa ſituation, 283. Ses productions, 284. Gouvernement de cette iſle, 287.
Chagllas, oziers du Pérou, 166.
Chançai, ville du Pérou: ſa deſcription, 154.
Cheap (Monſieur) Capitaine du Wager, eſt ſéparé de l'Eſcadre de M. Anſon, 321. ſon vaiſſeau fait naufrage, 377. Révolte de ſes gens, 378. Ils l'abandonnent à terre, 382. Ils gagnent la côte du Bréſil, 385. M. Cheap ſe remet en mer, 386. Il reſte à terre avec quatre hommes, 388. Ils gagnent les établiſſements Eſpagnols, 390.
Chili, pays de l'Amérique méridionale: ſes richeſſes & ſa fertilité, 197.
Chimbadores, gens qui ſervent à traverſer les rivieres dans l'Amérique méridionale, 146.
Chocope, ville du Pérou, 140. Sa deſcription, 141. Pluie extraordinaire qui y tombe, 142.
Chriſtophe (Saint) montagne voiſine de Lima: ſa hauteur, 160.
Condamine (M. de la) ſe ſépare de Dom Ulloa, 3.

Il monte avec lui sur la montagne de Pichincha, 93.

D.

DARIEN, Isthme d'Amérique : impossibilité de le couper, 236.

E.

ÉTATS (Terre des) près le détroit de Lemaire : sa description, 310.

F.

FEU (Terre de) près le détroit de Lemaire : Aspect affreux qu'elle présente, 310.
Fonzal, ville dans l'isle de Madère, 260.

G.

GALLINAZO, Oiseau du Pérou : chasse qu'il fait des jeunes Alligators, 38.
Godin (Monsieur) Astronome, se joint à Dom George Juan, 92.
Guanaès, oiseau du Pérou: quantité étonnante de fumier qu'il produit, 188.
Guanchaco, port de mer du Pérou, 143.
Guarmey, petite ville du Pérou, 149.
Guaura, ville du Pérou : sa description, 151.
Guiaquil, ville du Pérou : temps de sa fondation, 5. Sa description, 7. Beauté du teint des habitants, 13. Abondance de poisson dans la riviere de même nom, 33.

I.

JAPON. Forme des barques de ce pays, 244. Figure & politesse des habitants, 245.
Indiens du Pérou : leur adresse à la pêche, 4. Leur dextérité à conduire les canots, 28. Leur maniere de pêcher, 34. Leur habileté à élever des huttes, 48. Leurs danses, 49.
Isla-Verde, isle dans la baie de Puna, 24.
Juan (Dom George) Suite de ses opérations avec Dom Ulloa. Voy. *Ulloa* pag. 2. *& suiv*. Il monte avec M. Godin sur la montagne de Pambamarca, 93. Il commande une Frégate, 195. Il s'embarque pour revenir en Europe, 211.

Il eſt pris par les Anglois, 218.
Juan Fernandez (iſle de) dans la mer du Sud: bel aſpect de cette iſle, 333. Origine de ſon nom, 339. Sa ſituation, *ibid.* Ses productions, 340. Des animaux terreſtres, 344. Des oiſeaux, 350. Des poiſſons, 351.
Jullien (Saint) port de Patagonie, 301.

K.

KAMTCHATKA, ville d'où ſont ſortis les Ruſſes pour aller faire des Découvertes, 238.
Kurilian, iſles entre la Ruſſie & le Japon, 241.

L.

LAMBAYEQUE, ville du Pérou : ſa deſcription, 136.
Lima, ville capitale du Pérou : ſa ſituation, 158. Grande place & palais du Viceroi, 161. Etendue de cette ville, 163. Des maiſons, 164. Des Egliſes, 167. Leurs richeſſes, 168. Des Couvents, 169. Tremblements de terre auxquels elle eſt ſujette, 171. Abondance du pays, 182. Nature du terroir, 185.
Lion marin. Deſcription de cet animal, 346. Prodigieuſe quantité d'huile & de ſang qu'il contient, 349.

M.

MADERE. Deſcription de cette iſle, 260.
Mamarumi, ou mer de pierre, magnifique caſcade du Pérou, 49.
Manta, baie du Pérou où abordent les Aſtronomes, 3.
Maſa-fuero, iſle de la mer du Sud, 362. Sa Deſcription, 392.
Monope, ville du Pérou : ſa deſcription, 135.
Monſefu, ville du Pérou, 139.
Moſquites, eſpece de couſins très incommodes au Pérou, 44.

O.

OCHOTZK, ville où les Ruſſes s'embarquent pour aller aux découvertes, 238.
Orellana, chef Indien pris de force ſur l'eſcadre de Pizarro, 269. Il veut gagner les Anglois, 270.

Ses préparatifs pour la révolte, 271. Cruauté qu'on lui fait ſouffrir, 272. Il maſſacre un grand nombre d'Eſpagnols, 273 Il eſt tué : ſes compagnons ſe jettent dans la mer, 277.

P.

PASSAMAYO, riviere du Pérou, 154.
Patagonie, pays d'Amérique : ſa deſcription, 301. Chaſſe qu'on y fait des bœufs ſauvages, 302. Autres animaux du pays, 305. Des habitants, 306.
Pativirca, ville du Pérou : ſa deſcription, 150.
Payjan, ville du Pérou, 140.
Payta, ville du Pérou : ſa deſcription, 420. Les Anglois s'en rendent maîtres, 423. Lâcheté du Gouverneur, 427. Il raſſemble des troupes, 430.
Pérou. Deſcription des bateaux de ce pays, 25. Ouvrages faits par les Incas, 179. Reſtes d'une ancienne ville, 191. Pourquoi les Péruviens faiſoient leurs maiſons ſans fondements, 192. Température de l'air au Pérou, 413. Explication de la cauſe de cette température, 414.
Pichincha, Montagne voiſine de Quito, 75. Déſagréments que les Aſtronomes y éprouvent, 96.
Piura, ville du Pérou : ſa deſcription, 126. Commerce de cette ville, 128.
Pizarro (Dom Joſeph) Chef-d'Eſcadre Eſpagnol, envoyé contre M. Anſon, 262. Il entre dans la riviere de la Plata, 263. Son eſcadre eſt diſperſée, *ibid.* Ses gens ſont réduits à la plus grande miſere, 264. Conſpiration formée, & découverte, 265. Il reçoit quelque ſecours du Viceroi du Pérou, 266. Il ne lui reſte qu'un ſeul vaiſſeau, 267. il ne peut doubler le Cap Horn, *ibid.* Dureté de ſes gens envers les Indiens, 270. Ils ſe révoltent contre les Eſpagnols, 272. Les Indiens ſont tous détruits, 277. Pizarro revient en Europe, 278.
Puna, ville du Pérou : ſa deſcription, 24.

Q.

Quito, ville du Pérou : ſon hiſtoire, 69. Sa ſituation, 72. Deſcription des Couvents & des autres bâtiments, 77. Adminiſtration de la Juſtice, 84. Des Finances, 85. Gouvernement Eccléſiaſtique, 88. Fêtes religieuſes, 89. Température du pays, 105. Fertilité étonnante de cette Province, 108. Bas prix des vivres à Quito, 110.

R.

Rimac, vallée du Pérou, qui a donné le nom à Lima, 159.

Ruſſes : Leurs tentatives pour faire des découvertes, 238.

S.

San-Pedro, ville du Pérou : ſa deſcription, 140.

Santa, riviere du Pérou : maniere de la traverſer, 146.

Santa-Maria-de-la-Praxilla, ville du Pérou : ſa deſcription, 147.

Séchura, ville du Pérou : ſa deſcription, 131. Habillement des habitants, 132.

Spanberg, Capitaine Ruſſe, part d'Ochotzk pour faire des découvertes, 240. Il va aux iſles Kurilian, 241. Il arrive au Japon, 242. Entrevue qu'il a avec les habitants, 245. Il trouve une iſle habitée, 248. Son retour à Ochotzk, 249.

T.

Tarigagua, ville du Pérou : Singularités ſur la température de l'air, 51.

Truxillo, ville du Pérou, 143.

Tumbez, ville du Pérou : ſa deſcription, 118.

V.

Ulloa (Dom Antonio de) débarque à la baie de Manta, 2. Il arrive à Guiaquil, 5. Il ſe rend à Caracol, 44. Combien il eſt tourmenté des moſquittes, 45. Il arrive à la riviere d'Ojibar, 47. Dangers de ce voyage, 50. Il arrive à Tarigagua, 51. Difficultés qu'il trou

ve dans la montagne de San-Antonio, 54 Il arrive à Guaranda, 63. Il passe le désert de Chimborazo, 65. Suite de son voyage, 67. Il se rend à Quito, 68. Il monte avec d'autres Astronomes sur la montagne de Pichincha, 93. Leurs observations sur le thermometre, 94. Leur habitation & leur maniere de vivre sur cette montagne, 95. Difficultés qu'ils trouvent à faire leurs opérations, 96. Froid excessif des montagnes du Pérou, 99. Leurs stations pour les opérations Astronomiques, 104. Ils sont obligés de partir pour Lima, 115. Ils arrivent à Tumbez, 118. Ils se rendent à Piura, 125. Ils passent à Séchura, 130. Ils arrivent à Monope, 134. Ils s'arrêtent à Lambayeque, 136. Ils passent à Monsefu, 139. Ils arrivent à San-Pedro, 140. Ils se rendent à Chocope, *ibid.* Ils arrivent à Truxillo, 143. Ils passent à Biru, 145. Ils traversent la riviere de Santa, 146. Ils arrivent à Pativirca, 150. Ils se rendent à Guaura, 151. Ils arrivent à Chançay, 153. Ils arrivent à Lima, 155. Dom Ulloa prend le Commandement d'une frégate, 195. Ils se rendent à l'isle de Juan Fernandez avec Dom George Juan, 196. Ils vont au Chili, 197. Ils retournent à Quito, & finissent leurs observations, 211. Dom Ulloa s'embarque pour revenir en Europe, *ibid.* Il est attaqué par les Anglois, 214. Il réussit à leur échapper, 217. Il fait voile pour Louisbourg, 222. Il tombe entre les mains des Anglois, 224. Il est conduit en Angleterre, 226. On lui rend ses papiers. Il est reçu Membre de la Société Royale, 232. Son retour en Espagne, 233.

W.

WALTON, Lieutenant Russe, part pour faire des découvertes, 240.

Il eſt ſéparé de Spanberg, 242. Relation de ſon voyage, 249. Il aborde au Japon, 250. Son commerce avec les habitants eſt interrompu, 253. Son retour à Ochotzk, 255.

Fin de la Table des matieres du onzieme Volume.

ES.
e avec les
interrom-
n retour à
255.

Volume.